GISÈLE VALLEREY

CONTES ET LÉGENDES DE L'AFRIQUE NOIRE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DE L'AFRIQUE NOIRE

par
Gisèle Vallerey

Illustration :
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1955

Avant-Propos

Le folklore africain est vaste et ami du merveilleux. Les « djinns », les « guinnarou » et autres enchanteurs sont présents et redoutables. On sait que le Noir, plus encore que ses frères humains blancs, rouges ou jaunes, est *d'âme essentiellement naïve,* à *jamais peut-être enfantine* avec *tout ce que cet adjectif comporte de curiosité,* de *gaîté,* de *caprice spontanés.*

Les animaux ont une large place dans les histoires qu'on se raconte autour des feux. La jungle africaine n'est-elle pas une des plus riches du monde ? Elle est amie ou ennemie de l'homme des cases si proche d'elle et si peu évolué dans ses instincts. Le Lièvre joue le premier rôle, celui qu'en France on a dévolu à Maître Renard. C'est un madré compère mais qui, à la ruse, allie très souvent des qualités de générosité. L'Hyène, cette rôdeuse funèbre des ardentes nuits du continent noir, c'est notre « Ysengrin » affamé et cruellement lâche. Et l'on retrouve dans tous les contes nègres, qu'ils soient dahoméens, soudanais, congolais, madagascariens ou guinéens, une identique et stricte observance de ces caractéristiques. Les Contes et Légendes d'Afrique plairont particulièrement à nos Enfants.

Entre deux maux…

FLAK, flik, flak !

Les petits poissons de la rivière sont en grande conversation.

Et il y a de quoi. Ne voilà-t-il pas que le beau cours d'eau si tranquille où il faisait bon vivre est soudain devenu inhabitable !

Là, du côté du moulin, juste à cet endroit où de gros rochers précipitent les flots en tourbillons, un monstrueux poisson a accroché son nid. Il vit, tapi sous une roche, et ses yeux phosphorescents guettent le passage des hôtes paisibles de la rivière. Quand ils apparaissent, se laissant porter par le courant, en un clin d'œil l'ennemi est sur eux et n'en fait qu'une bouchée. C'est une véritable hécatombe.

Il semble que le remède à ce mal soit facile et qu'il n'y ait qu'à ne pas descendre la rivière du côté du moulin. L'eau ne roule pas avec rapidité puisque les arbres aux grandes lianes s'y mirent sans une ride ; les plus jeunes nageoires, donc, n'auraient pas de peine à remonter le courant.

Oui, mais il y a l'autre monstre, l'autre grand poisson destructeur qui se tient en amont de la rivière, au coude où son lit s'amincit et se creuse.

Dans un fouillis de joncs et d'herbes, il a établi sa demeure, et il rôde sans cesse autour d'elle, l'œil au guet, prêt à saisir l'imprudent qui s'aventure dans les couches profondes de l'eau. De temps en temps, son effrayante mâchoire apparaît à la surface. Il fait : « Glouf ! » comme pour montrer davantage sa voracité. Et les ondes propagent longuement cet écho, pour l'épouvante des futures victimes.

On ne peut donc, sans risquer la mort, ni remonter ni descendre la rivière ; aussi l'espace compris entre les deux points maudits fourmille-t-il de nageoires affolées.

La nourriture manque pour tant de monde ; et le courant a beau apporter de nouvelles provisions, il y a des ventres vides et des yeux vitreux. Et chaque jour, avec les naissances, s'accroissent les difficultés de vie.

— Flik, flak, flik !

— Flok, flok !

— Nous allons tous mourir !

C'est à cette triste conclusion que sont arrivés les plus anciens des poissons, ceux qui connaissent les secrets de la rivière. De ce nombre est Madame Anguille, qui est toujours au courant de toutes choses et qui, agile comme elle l'est, se faufile partout.

— Que faut-il faire, Madame Anguille ?

— Ah ! mes enfants, le cas est grave, je dirai même désespéré. La nourriture devient de plus en plus rare. Toutes les larves d'insectes sont mangées maintenant, et je suis sûre que la campagne d'alentour n'a pas entendu depuis longtemps un froufrou d'ailes de libellules ni de maringouins. Quant aux grenouilles, nous les avons définitivement chassées de cette partie de la rivière…

— Mais que faire ?

— Je ne réfléchis qu'à cela. Peut-être faudrait-il envisager un exode en masse. Mais combien y laisserions-nous des nôtres au passage ? Je frémis rien que d'y penser. Le monstre du moulin et celui des joncs sont aussi terribles et affamés l'un que l'autre. Que nous remontions ou que nous descendions le courant, nous allons à un égal péril.

— Et cependant on étouffe ici, mère Anguille, et demain il va y avoir une grande éclosion d'épinoches. Comment nourrir les nouveaux venus, où les mettre ? Nous sommes tous si parqués, si pressés les uns contre les autres, que nous ne pouvons plus nous donner aucun mouvement.

— Je sais, je sais. J'en souffre plus que personne, moi qui ai besoin de bouger sans cesse.

— Alors, nous sommes perdus ?

— Il me semble – et les yeux de Madame Anguille brillent avec vivacité – qu'il y a peut-être un moyen de nous sortir d'affaire sans trop grands sacrifices de vies…

— Quel est ce moyen ?… Et tous les poissons se pressent en cercles autour de la sage doyenne de la rivière.

— Il n’est périlleux que pour l’un de nous, à ce que je crois, reprend Madame Anguille. Quel est celui qui veut assurer l’honneur de l’entreprise ?

Tout le monde reste muet : un honneur accompagné de péril amène toujours un moment de réflexion. Enfin une voix s’élève :

— Flok, flok ! c’est à vous que revient cet honneur, Madame Anguille. Nous vous considérons comme notre chef. Il est juste que s’il y a de la gloire à conquérir dans une aventure, elle soit pour vous.

— Flik, flak, flik ! C’est très vrai ! Bien parlé ! C’est l’avis de tous, bravo !

Madame Anguille a fait la grimace. Son pouvoir lui coûte cher. Mais elle songe que sa nage est rapide et qu’elle connaît à merveille tous les coins et recoins des deux rives ; qu’ainsi elle a de grandes chances de se tirer du péril où l’a placée son souci de l’intérêt général. Elle reprend donc avec autorité :

— Vous allez vous presser étroitement contre les rives, et tous ceux qui pourront sortir de l’eau et sauter sur le sable et dans l’herbe, le feront à mon signal, ceci afin de laisser au milieu de la rivière un large passage. Allez ! respectez et faites respecter mes ordres : le salut de tous dépend de votre obéissance.

— Où allez-vous, mère Anguille ? font les poissons inquiets, en la voyant nager avec activité du côté du moulin. Avez-vous l’intention de provoquer le monstre au combat ?

— Oui, oui.

— Prenez garde ! Que ferions-nous sans vous ?

Madame Anguille file rapidement sans répondre ; et bientôt elle a dépassé la foule des poissons. Devant elle, pas bien loin, elle devine l’ennemi au guet sous la roche brune.

— Ohé ! fait-elle, ohé ! Grand poisson, prince des eaux, maître-de-la-rivière-près-du-moulin, je t’apporte un défi de l’empereur-de-la-rivière.

— Un défi ? demande le monstre en sortant de son trou et en roulant de gros yeux. Que veux-tu dire par là, et qui es-tu ? J’ai faim, et j’ai bien envie de manger le porteur du défi, si défi il y a.

— Je ne te conseille pas de me manger, reprend Madame Anguille, affectant un grand calme tout en ne perdant pas de vue le moindre

mouvement de son ennemi. Tu aurais affaire à plus fort que toi, car l'empereur-de-la-rivière qui m'envoie ici comme ambassadrice ne te pardonnerait pas l'injure que tu lui aurais faite en ma personne.

— Comment, comment ! s'écrie le monstre en colère. « Ne me pardonnerait pas ! » La chose est plaisante. Ai-je besoin de plaire ou de ne pas déplaire à ce petit tyranneau ? Et qu'est-ce que c'est que ce titre ridicule et usurpé « d'empereur-de-la-rivière » ? Je suis aussi bien empereur de la rivière que lui.

— Pas du tout. Il assure qu'il a l'empire absolu des eaux, et que si tu as la maîtrise du courant auprès du moulin, c'est que jusqu'à présent il t'avait accordé cette liberté…

— C'est trop fort ! – Et le monstre s'agite avec fureur. – Son outrecuidance mérite une sanglante punition !

— C'est à toi qu'il va la donner, fait l'anguille toute prête pour une prompte fuite, car au moment où je l'ai quitté, il se préparait à partir pour venir ici te corriger d'importance et même te mettre à mort ; afin, a-t-il dit, de pouvoir régner seul sur la rivière comme il en a le droit d'après sa noble origine et sa force…

— Ah ! c'est ainsi ! s'écrie le monstre, eh bien, nous allons voir ! Je ne l'attendrai pas lâchement.

Et pendant que le grand poisson lisse ses écailles avec ses nageoires pour le combat, l'anguille file comme un trait entre les eaux vers le coude de la rivière. Dès qu'elle aperçoit l'autre monstre, elle lui crie :

— Hélo ! Apprête-toi, apprête-toi ! car ton souverain arrive pour te punir de la liberté que tu prends dans cette partie de la rivière…

— Mon souverain ? Quel souverain ? fait le poisson en hérissant ses arêtes d'un air formidable.

— Le grand roi de la rivière. Celui dont le palais se trouve auprès du moulin, dit l'anguille qui frissonne mais n'en laisse rien paraître. Il est furieux contre toi et il veut te prouver qu'il est le seul maître de l'eau. Il vient ici, il me suit, pour te chasser de cette place, et il a juré de te tuer au cas où tu aurais l'outrecuidance de lui résister.

— Qu'il vienne, ce faux souverain ! Je ne crains personne, fait le grand poisson qui crache de fureur. Si j'avais plus faim, il y a longtemps que je t'aurais avalée, rien que pour montrer à ton maître le cas que je fais de ses menaces et de ses ordres.

— Pauvre malheureux ! s’écrie l’anguille. Je te conseille plutôt de te coucher sur le sable avec soumission pour tâcher de fléchir ainsi la colère de ton roi ou de te cacher au fond de ton nid…

— Me cacher ! Et le poisson bondit de rage en faisant claquer l’eau autour de lui. Ah ! oui, je vais me cacher ou me soumettre ! Il peut compter là-dessus !… Je suis plus gros que lui !

Madame Anguille est déjà au milieu de ses amis, et ses ordres sont exécutés avec promptitude. Une bonne moitié des poissons s’est jetée sur les rives et y frétille d’impatience et de crainte. Les autres ont cherché refuge dans les herbes et les trous de roches.

Car les deux adversaires, les monstres du moulin et du coude de la rivière s’avancent à la rencontre l’un de l’autre avec une fureur et un acharnement semblables.

Ils nagent, soufflant, battant l’eau de leur large queue et des deux durs éventails de leurs nageoires. Leurs énormes yeux ronds luisent comme du feu.

Ils nagent, soufflant, battant l'eau de leur large queue.

Et leur rage est telle que, sans une explication, ils se heurtent, se bousculent, se roulent, ouvrant leurs mâchoires pour s'engloutir réciproquement.

Sous les morsures et les coups de queue, les écailles volent, les nageoires se déchirent, et l'eau se teinte de sang…

Le monstre du coude de la rivière avait eu raison. Il était plus gros que son adversaire. Il vient de l'avaler enfin. Ou du moins, s'il ne l'a pas avalé tout à fait encore, il l'a englouti aux trois quarts dans son gosier.

Mais qu'y a-t-il ? Le vainqueur halète et fait des bonds de plus en plus faibles. Des deux rives, les poissons qui ont suivi la lutte avec épouvante, bayent de surprise.

Et c'est bientôt une immense joie dans toute la rivière où les souples corps argentés nagent avec enivrement, escortant cette masse sombre que le courant entraîne : le vainqueur mort étouffé par le cadavre du vaincu…

L'eau coule avec mille petits chuchotements. Madame Anguille reçoit les hommages et les remerciements de ses amis. Et la foule des poissons se disperse, heureuse et rapide.

— Flik, flak ! flik !

— Flok, flok !

Le coup de main de Guinnarou

L y a près du village d'Amsala, non loin des eaux bleues du Niger, une lande très vaste qu'envahit peu à peu la forêt.

Cette lande semble propice à la culture : le fleuve roule tout près, et il suffirait de creuser légèrement le sol pour amener l'eau dans le terrain et le fertiliser. Cependant tous ceux qui vont d'Amsala à la ville proche regardent cet espace sans envie ; et même, ils pressent leur marche quand ils passent devant lui.

C'est que la lande appartient au Guinnarou.

Le « Guinnarou » est un petit être semblable à l'homme pour la forme, mais d'une taille minuscule : il n'atteint pas le genou d'un enfant de dix ans. Avec cela, remuant et bruyant, sans jugement ni logique. Il passe son temps à se percher sur les arbres de la forêt, à faire cliqueter les feuilles et les branches, tout comme n'importe quel singe.

Il n'y a qu'une différence entre le Guinnarou et le singe, c'est que le Guinnarou est un être invisible.

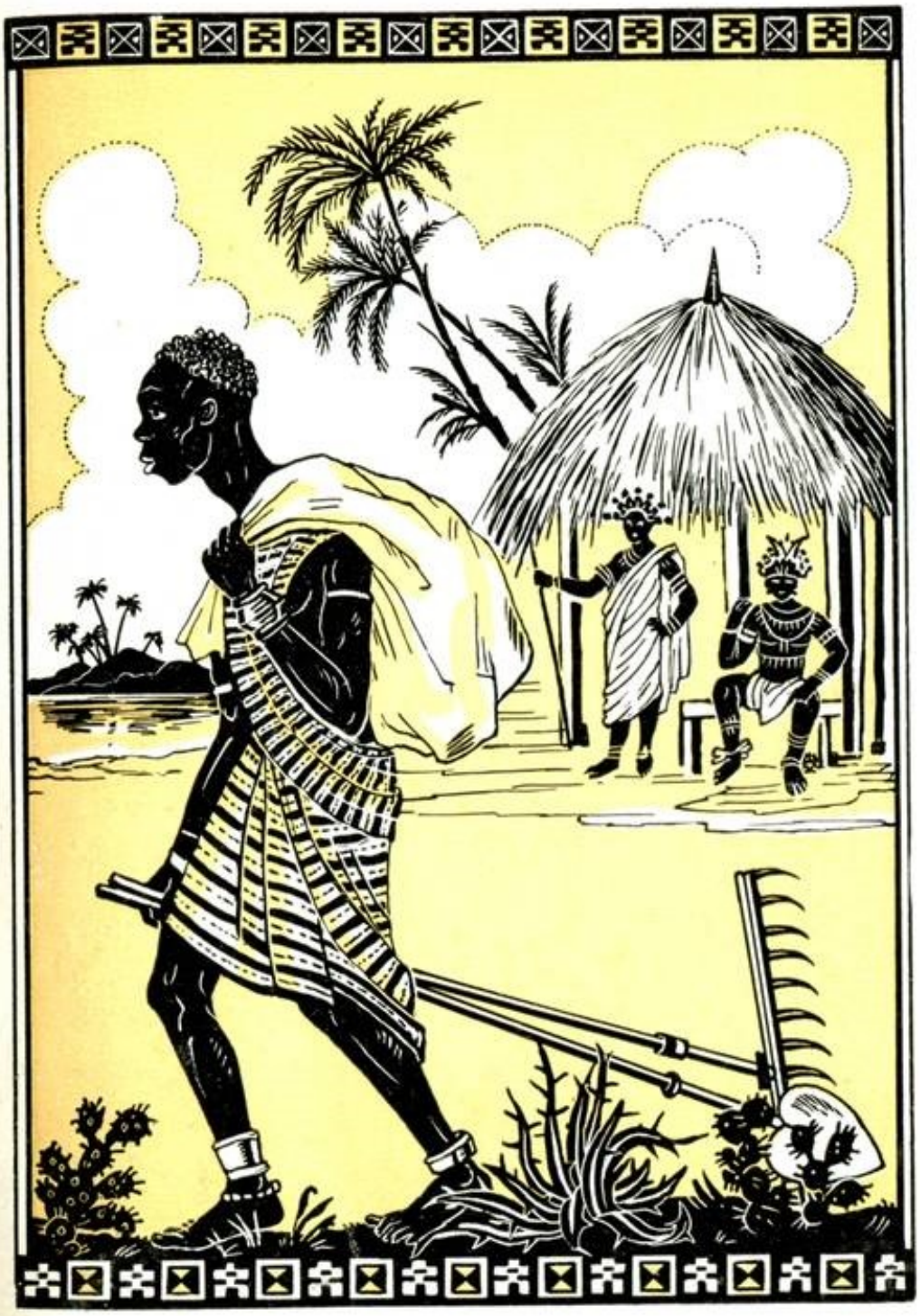
Il appartient à la famille des « djinns », ces petits lutins qui, sur la terre d'Afrique, sont cause de tant de fantasmagories et d'enchantements.

Quelquefois, une marmite accrochée au-dessus du feu se détache et tombe : c'est qu'un djinn, malicieusement, a voulu donner du mal à la ménagère. Ou bien une pierre se trouve soudain en contact avec le pied d'un passant, et le fait choir : plaisanterie de djinn.

Le Guinnarou est donc un djinn, mais il est moins malicieux. À moins… à moins que l'histoire qui, à cause de lui, est arrivée à Sabonnyouma ne soit

due à une malice encore plus malicieuse que toutes les malices des djinns.

Sabonnyouma était un homme robuste et travailleur qui, comme on dit, « n’avait pas peur de sa peine ». Depuis l’aube jusqu’à la nuit, on le voyait dans les champs planter, sarcler, récolter. Il n’était pas riche et ne possédait que peu de terrain, aussi allait-il se louer chez d’autres. Et c’est ainsi qu’il faisait vivre sa famille.



Sabonnyouma était un homme robuste et travailleur.

Un jour, il passa près de la lande du Guinnarou, et en voyant ce bel espace si facilement arrosable, il lui sembla que la terre s'offrit à lui.

— Quel beau champ cela ferait ! se dit-il.

Et il s'éloigna songeur.

Le soir même, il en parla à sa femme.

— Que vas-tu chercher là, Sabonnyouma ? fit-elle. Les sorciers du village assurent tous que cette terre n'est restée en friche que parce qu'elle est la part du diable, et que celui qui a le malheur d'y poser seulement le pied voit tout aussitôt sortir du sol une grande sarabande de démons aux cornes rouges, effroyables. Renonce à ton idée ou tu seras rôti vif.

Sabonnyouma ne fut pas convaincu par ces représentations, et ses voisins, mis au courant par sa femme, eurent beau vouloir le détourner de son projet de cultiver la « terre du démon », ils n'y parvinrent pas. Mais, pour avoir la paix, Sabonnyouma feignit de se rendre à leurs raisons, tout en préparant les outils qu'il lui fallait.

Lorsqu'il put se rendre libre, la dernière récolte rentrée, il annonça à sa femme qu'il partait couper du bois dans la forêt, et il s'en alla, portant ostensiblement sa hache.

Mais il avait eu le soin de dissimuler dans un buisson, à proximité de la lande en friche, les outils dont il avait besoin pour défoncer le sol.

Au premier pas qu'il fit sur cette terre que les sorciers et les anciens du village assuraient avoir été maudite de tous temps, il ne put s'empêcher de frissonner.

— Voyons ! dit-il tout haut pour se donner du courage, je ne vais pas me laisser arrêter par tous ces contes ridicules. D'ailleurs, me voilà dans le champ, et je n'ai pas aperçu le moindre diable. Ce sont des sornettes, évidemment.

Et, d'un coup de pioche, il entama le sol.

Toute la journée, il travailla sans rien voir ni entendre de suspect, et il était si rassuré qu'il sifflait et chantait, tout en bêchant.

Vers le soir, comme le soleil descendait, il s'assit, pour se reposer quelques minutes, sur une grosse pierre qui semblait servir de limite au champ. Et, à ce moment précis, une petite voix argentine se fit entendre.

— Bravo, Sabonnyouma, dit-elle, je salue en toi l'homme le plus intelligent du village. Tu ne t'en es pas laissé imposer par toutes les prédictions des sorciers, et tu as eu raison, on dit que je suis le diable. Ah !

ah ! ah ! Suis-je donc bien effrayant à en juger par ma voix ? Je regrette de ne pas pouvoir me rendre visible, tu verrais que je suis tout petit, que j'arrive à peine à la moitié de ton mollet et que je n'ai pas la moindre corne diabolique. Tiens ! tu vois, tout près du sol, ce petit rameau qui se balance comme s'il y avait de la brise, eh bien, je me suis assis dessus et je m'en suis fait une escarpolette : je me donne de l'élan en touchant la terre de mon pied. Tu peux te rendre compte ainsi de ma taille.

Sabonnyouma qui avait eu d'abord un sursaut de frayeur à entendre cette voix sans voir personne, s'était remis peu à peu. Il était évident que l'être qui parlait n'était pas d'une grandeur redoutable : le rameau en question s'élevait à quelques pouces au-dessus du sol, et le son même de la voix du personnage invisible était si flûté et si grêle qu'il ne pouvait sortir que d'un très petit corps.

— Qui donc es-tu, fit alors Sabonnyouma avec curiosité, mais sans crainte.

— Je suis le Guinnarou, reprit la voix, et le champ que tu as commencé à cultiver m'appartient. Je t'ai regardé toute la journée travailler, et tu le faisais avec tant de courage et d'ardeur, que j'avais vraiment envie de te donner un coup de main. J'ai eu pour toi tout de suite beaucoup de sympathie en te voyant braver les sottes menaces des sorciers et maintenant cette sympathie devient de l'amitié, car ton énergie m'enchante. Veux-tu que je t'aide à faire de cette lande stérile un champ productif qui t'enrichira vite, comme tu le mérites ?

— Mais comment voudrais-tu m'aider, Guinnarou, si tu es vraiment aussi petit que tu le dis ? demanda Sabonnyouma en souriant. La terre est dure, l'espace à bêcher est grand. Tu n'aurais jamais – toi qui n'as besoin que d'un frêle rameau comme balançoire – la force de manier ma lourde bêche.

— Tranquillise-toi, mon ami, je ne vais pas me servir de tes outils qui seraient trop grands et trop pesants pour moi. Tu vois un peu partout sur le sol ces pierres aplaties et coupantes ? Je vais appeler mes amis qui sont à jouer dans la forêt et dans tous ces buissons autour de nous ; ils prendront ces pierres et s'en serviront pour labourer : tu vas nous regarder travailler et tu me diras si notre nombre n'arrive pas à faire la même besogne que ta force.

Le Guinnarou, sans attendre la réponse de son nouvel-ami, lança un appel aigu, étrange, semblable à l'une de ces clameurs que le vent tire parfois de

la forêt ; et, aussitôt, le sol de la lande sembla se mouvoir, comme creusé par des taupes ou par des fourmis gigantesques.

Sabonnyouma, les yeux dilatés de surprise, regardait cette transformation de la lande ; ces cailloux qui fouillaient la terre sans relâche, avec rapidité. Et il imaginait, tenant les pierres, de petites mains actives. Il lui semblait entendre, comme une rumeur imprécise, le halètement des invisibles travailleurs.

— Guinnarou, cria-t-il, où es-tu ? Je suis tout étourdi de voir ainsi bouger le sol. Arrête-toi, je t'en prie.

— Me voilà, fit la voix du Guinnarou. Je suis tout en sueur et j'éprouve en effet le besoin de souffler un peu. Mais tu vois comment nous travaillons, mes amis et moi. Je pense que la lande sera labourée demain matin, car la lune va se lever et cela nous permettra de continuer notre besogne. J'espère que tu es content et que tu t'applaudis de n'avoir pas eu peur du diable dont te menaçaient ces imbéciles.

— Certainement, mon petit Guinnarou, certainement, fit Sabonnyouma qui se frottait les mains avec satisfaction, et je bénis le jour où j'ai eu l'idée de défricher ton domaine. Mais pourquoi le laissais-tu ainsi stérile, puisque vous savez si bien travailler, toi et tes amis ?

— Parce que nous n'avons pas besoin de fruits ni de légumes « réels » pour nous nourrir, fit le Guinnarou. Nous ne vivons que de l'air du temps, ce qui nous fait transparents comme tu t'en rends compte maintenant. Et nous n'avons travaillé, ainsi que tu l'as vu, que par amitié pour toi. Je te promets, au nom de mes amis et au mien, de te porter aide en toutes occasions dans ce champ qui nous appartient et que nous te prêtons bien volontiers.

— Grand merci, mon petit Guinnarou, dit Sabonnyouma en se levant. J'accepte avec joie l'aide que tu me promets et je te jure moi aussi amitié sans fin.

— C'est juré ! dit Guinnarou. Tends ta main que je la frappe de la mienne.

Et Sabonnyouma sentit sa paume heurtée légèrement.

— Au revoir, à demain ! fit-il avec gaîté, en reprenant le chemin du village.

Il ne raconta rien à sa femme, et se borna à lui dire que sa coupe de bois avait été pénible et qu'il avait laissé les fagots dans la forêt. Il se réservait le

plaisir de lui apprendre la vérité quand le champ serait couvert de végétation.

Le lendemain, de bon matin, il était au travail : il ne lui restait à remuer qu'un très petit espace de terre et il l'eut labouré en une heure.

— Eh bien ! lui cria la voix du Guinnarou, es-tu content et que faut-il que nous fassions à présent ? Ou plutôt, ne te donne même pas la peine de nous le dire. En te voyant faire, nous comprendrons ce que tu veux, et nous agirons comme toi.

Sabonnyouma, de plus en plus satisfait, remercia son aide invisible et se mit à faire flamber la brousse qu'il avait arrachée en labourant et qu'il avait entassée par places.

Aussitôt, des nombreux tas de brousse qu'avaient fait le Guinnarou et ses amis s'éleva une fumée ondoyante.

— C'est parfait ! dit Sabonnyouma, et je vois que je pourrais ensemencer le champ dès demain. Aujourd'hui je vais sarcler un peu toutes ces mottes de terre pour les égaliser et enlever les racines des mauvaises herbes.

Il fit ce qu'il dit ; et, de tous côtés, autour de lui, la terre s'éparpilla sous les doigts invisibles. À la fin du jour, tout le grand champ présentait une surface unie, sans une herbe parasite.

Sabonnyouma revint en chantant à sa case, mais il garda encore pour lui le secret de sa future richesse.

Sa femme lui demanda vainement d'où venait sa gaîté, il ne voulut rien dire.

À la pointe du jour, le lendemain, il était au champ, portant un sac de grains de mil. Et, comme la veille, avant de retourner chez lui il avait tracé un sillon pour y déposer les grains, il trouva la surface du champ sillonnée d'un bout à l'autre.

— Ah ! mon cher Guinnarou, s'écria-t-il, quelle aide tu m'apportes ! et comme je te remercie ! Ces sillons sont mieux tracés encore que le mien. Nous allons voir comment toi et tes amis, vous allez vous en tirer pour l'ensemencement !

Et prenant une poignée de grains de mil, il la répandit en pluie dans le sillon.

Le sac de mil se vida à vue d'œil et de petites traînées jaunes se montrèrent bientôt au creux des sillons. Sabonnyouma ne se lassait pas de regarder son travail se faire ainsi, et il applaudissait en riant les minuscules

semeurs. Le Guinnarou et ses amis riaient à l'exemple de leur protégé, et, du grand champ, s'élevait un concert de gaîté.

La journée se passa à recouvrir de terre les grains dorés, et lorsque Sabonnyouma reprit le chemin de sa demeure, ce fut en dansant de joie.

— Qu'as-tu ? lui demanda sa femme toute surprise.

— Rien, rien ! dit-il d'un ton mystérieux, tu sauras cela plus tard.

— Tu ne m'as toujours pas rapporté de bois.

— Il s'agit bien de bois ! J'aurais bientôt de quoi t'acheter cent charges de fagots avec les ânes pour les porter.

La femme ouvrit de grands yeux à cette assurance et se demanda si Sabonnyouma n'était pas devenu fou.

— Où prendrais-tu les ânes dont tu parles, fit-elle en soupirant, alors que nous avons déjà de la peine à manger à notre faim ?… Et en parlant de manger, je ne trouve plus le sac de mil sur lequel je comptais pour ce soir…

— Ne te préoccupe pas de ce mil, fit Sabonnyouma, il est très bien où il est.

Et sa femme ne put lui tirer d'autre réponse.

Mais une dizaine de jours plus tard, Sabonnyouma l'appela.

— Viens ! lui dit-il, je veux te montrer quelque chose qui te convaincra que j'avais raison en te parlant l'autre jour de notre future richesse. Suis-moi.

Ils arrivèrent tous deux devant le champ du Guinnarou : le mil sortait de terre en longs rubans d'un beau vert émeraude.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria la femme.

— Mon travail, fit Sabonnyouma, mon travail et celui de mes amis.

— Tes amis ? Quels amis ? Que veux-tu dire ? dit-elle avec une sorte d'épouvante. Tu sais bien que c'est le champ maudit.

Sabonnyouma lui raconta alors, pour l'apaiser ce qui lui était arrivé le jour où il avait commencé à bêcher ce champ. Et il appela le Guinnarou pour que sa voix cristalline vint rassurer complètement la femme tremblante.

Mais celle-ci refusa d'entendre l'invisible personnage, et, prise de panique, elle se précipita, les mains aux oreilles, vers le village, hurlant des mots sans suite qui ameutèrent en un clin d'œil tous ses voisins.

Quand Sabonnyouma rentra à sa case, il se vit regardé avec terreur et méfiance et sa femme le reçut d'un air aussi dégoûté que si elle avait eu devant les yeux le diable en personne.

Il fit semblant de n’être pas troublé de cet accueil et de ne pas voir les mines renfrognées des gens du village ni les gestes cabalistiques que les sorciers faisaient sur son passage, Et tous les jours suivants, il se rendit au champ sans plus se cacher.

Il sarclait les mauvaises herbes, creusait des canaux d’irrigation, arrosait les sillons où le mil croissait avec une merveilleuse rapidité. Et ses gestes reproduits par la foule invisible de ses amis faisaient en une heure le travail de plusieurs jours.

À travers les fourrés environnants, tous les gens du village suivaient du regard, avec une peur qui commençait à se mêler d’envie, les progrès immenses de la future récolte.

Seule, la femme de Sabonnyouma se terrait dans sa case, les poings aux tempes, se lamentant et répétant dans une mélopée douloureuse :

— Oh ! Ouinndé, Ouinndé, garde-nous et terrasse les démons.

Et Ouinndé, le Tout-Puissant, entendait certainement l’implorante prière de la pauvre femme, mais ne jugeait pas nécessaire d’intervenir avant l’heure qu’il avait fixée.

Le mil mûrissait et les tiges devenaient épaisses, à la grande joie de Sabonnyouma. Mais les oiseaux s’étaient rendu compte eux aussi que la récolte était prochaine et ils s’abattaient par bandes pillardes dans tout le champ.

Or, Sabonnyouma tomba malade, et un jour, il lui fut absolument impossible de se lever pour se rendre au travail. Il se mit à se lamenter.

— Hélas ! disait-il, les oiseaux vont tout dévorer si je ne suis pas là pour défendre mon mil contre eux ! Que faire ! Je suis bien malheureux.

Sa femme écouta d’abord sans rien dire ces lamentations, car elle gardait toujours une grande méfiance pour tout ce qui touchait le « champ du démon ». Cependant, elle finit par se laisser émouvoir et elle dit à Sabonnyouma :

— Cesse de gémir. Je vais aller au champ, et j’écarterai les oiseaux à coups de pierres, comme tu l’as fait tous ces jours-ci.

— Ah ! merci, tu es une bonne femme ! s’écria Sabonnyouma soulagé. D’ailleurs, tu n’auras pas beaucoup de mal à te donner. Dès que le Guinnarou et ses amis te verront lancer des pierres aux oiseaux, ils en feront autant et tu auras vite raison de ces pillards. Je viendrai te retrouver là-bas dès que ma fièvre sera tombée.

La femme de Sabonnyouma arriva au champ où les oiseaux faisaient une véritable razzia de mil.

Ce fut en tremblant qu'elle foula du pied ce sol « maudit » et elle dut faire un immense effort sur elle-même pour ne pas prendre la fuite.

— Ouinndé ! balbutia-t-elle.

Elle se baissa, ramassa une poignée de menues pierres et la jeta dans la direction des oiseaux qui s'envolèrent aussitôt à tire d'ailes.

— Ah ! s'écria alors la voix argentine du Guinnarou, nous allons t'aider, femme, sois tranquille !

— Ouinndé ! murmura entre ses dents la femme, aie pitié de moi ! écarte les démons qui…

Elle n'acheva pas sa prière : les oiseaux étaient revenus au mil, plus nombreux à ce qu'il semblait, et si une multitude de cailloux lancés par les mains invisibles n'étaient venus leur faire prendre de nouveau la fuite, la récolte aurait été sérieusement compromise.

Les pierres ne cessaient de s'élancer et de rebondir et les oiseaux restaient à distance respectueuse du champ.

La femme de Sabonnyouma ne vouait plus le Guinarou et ses amis à la colère de Ouinndé. Et, malgré sa crainte, elle regardait avec une sorte d'admiration l'étrange spectacle qu'elle avait sous les yeux : ces cailloux volant en l'air de tous côtés sans qu'on pût voir quelles mains les lançaient.

À plusieurs reprises elle se baissa encore pour ramasser des pierres. Et, chaque fois, son geste amenait une recrudescence d'activité chez les gardiens du champ.

Après deux heures de ce travail, elle s'arrêta.

— Ouf ! dit-elle. Je suis fatiguée. J'ai soif et faim. Heureusement les tiges de mil sont tendres à point. Je vais sucer la moelle de l'une d'elles, cela me redonnera de la force, c'est si bon.

Elle cassa une des tiges et la porta à ses lèvres.

Aussitôt, il sembla qu'une gigantesque faux abattait d'un seul coup les innombrables tiges de mil. En quelques minutes celles-ci jonchèrent le sol, arrosant de leur sève les sillons, et l'on devinait que les invisibles travailleurs devaient être très contents d'eux-mêmes et de leur activité secourable.

La tige de mil tomba des mains de la femme de Sabonnyouma.

— Ouinndé ! est-ce le simoun qui nous vient du lointain désert et qui a ainsi fait tomber toute la récolte ? Héla ! héla ! que va dire Sabonnyouma,

mon mari ? Je tremble de le voir ! Mais le voilà là-bas, justement… Oh ! Sabonnyouma, les démons se sont vengés… Ce n’est pas ma faute !…

— Qu’y a-t-il donc, femme ? fit Sabonnyouma qui n’avait pas encore aperçu le désastre et qui s’étonnait de ces plaintes.

— Héha ! héha ! J’avais pourtant fait tout mon possible pour protéger le mil contre les oiseaux ! Comment se fait-il que, maintenant, il se soit abattu de lui-même ? C’est le démon, j’en suis sûre !

— Démon toi-même ! hurla Sabonnyouma. Quoi, c’est là tout ton ouvrage ! Je soigne ce champ avec amour et il te suffit d’une journée pour anéantir notre future richesse ! Maudite femme ! Chagrin de mes jours ! Comment, mais comment as-tu fait pour tout briser ainsi !

Sabonnyouma, à moitié fou de douleur et de colère, courait de tous côtés comme s’il avait eu l’espoir de trouver debout une part de la récolte.

Mais il n’y avait plus rien. Tous les épis étaient à terre, coupés avec ordre. Sabonnyouma tordit ses poings de rage. D’un bond, il fut sur sa femme.

— Malheureuse, s’écria-t-il, comment cela s’est-il fait ? Parle ! si tu ne veux pas que je te chasse à l’instant de notre case et du village.

— Me chasser ! fit la femme avec indignation. Quoi, voilà ma récompense pour t’avoir si bien servi, depuis tant d’années ! Pour une misérable tige de mil ! Mais tu n’auras pas besoin de me chasser ! Je m’en retourne aujourd’hui même chez mes parents. Mon père te rendra les bœufs que tu lui as donnés pour ma dot ; ceux-là au moins, après leur travail, reçoivent de la nourriture et du repos, non pas des injures. Ils sont mieux traités que moi.

— Ah ! tu te trouves mal traitée, misérable femme ! Tu ne voudrais pas que je te fasse des compliments pour m’avoir ruiné ? En voilà assez ! et que cette claque te dise merci !

Et Sabonnyouma au comble de la fureur appliqua à sa femme un vigoureux soufflet qui la fit chanceler.

Mais que devint-il quand il l’entendit pousser des cris lamentables, et lorsqu’il vit la peau de son visage et de son corps se violacer comme si le soufflet reçu sur la joue avait eu un écho dans tout son être !

À ce moment retentit la voix argentine de son ami, le Guinnarou.

— Courage, Sabonnyouma, nous sommes là pour t’aider et te rendre service en quoi que ce soit, dans l’enceinte de notre domaine. Ne te donne plus la peine de frapper ta femme, nous nous en chargeons pour toi, et je

t’assure que chacun de nous n’y va pas de main morte. Entends comme elle crie ! Allons, encore un coup, mes amis !

La femme de Sabonnyouma gisait à terre, pleurant et se débattant en vain contre les tourmenteurs insaisissables dont la foule l’assaillait de toutes parts.

Sabonnyouma, la première stupeur passée, aida sa femme à se remettre debout et la poussa violemment hors du champ. Les coups s’arrêtèrent.

— Femme, dit Sabonnyouma, la correction a été plus rude que je ne voulais. Ne m’en garde pas trop rancune, et…

— Jamais je ne te pardonnerai ! cria-t-elle. Et j’ai été bien sotte de t’avoir suivie naguère. Tu ne me reverras plus ! Et tout cela pour une tige de mil !

Et elle s’éloigna à grands pas, marmonnant des paroles de colère.

— Comment, pour une tige de mil ! Ouinndé ! Que lui faut-il donc ?

— Elle a raison, fit la petite voix du Guinnarou, elle n’a coupé qu’une tige de mil, c’est vrai.

— Mais… alors… les autres tiges… ? balbutia Sabonnyouma qui craignait de comprendre. Pourquoi sont-elles cassées ?

— Nous nous y sommes tous mis ! fit le Guinnarou avec fierté. Et cela n’a pas été long, je t’assure.

— Quoi ? C’est toi… ce sont tes amis… ?

— Parfaitement. Il n’y a rien que nous ne fassions pour t’aider. Tu le sais bien. Quand j’ai vu que tu faisais couper le mil, nous avons besogné de notre mieux. De même, quand j’ai compris qu’il fallait t’aider à battre ta femme…

— Malheur sur moi ! s’écria Sabonnyouma. Je suis l’homme le plus infortuné d’Amsala, et les sorciers et les anciens avaient bien raison ! ce champ est maudit, et maudits ceux qui s’en approchent ! Voilà que ma femme est partie et que j’ai attiré sur moi la colère des siens ! Ah ! trompeur malfaisant, Guinnarou du diable, que ne puis-je te tenir en chair et en os pour t’apprendre à aider les gens quand ils n’en ont pas besoin. Malheur sur moi !

Et Sabonnyouma désolé, délirant de chagrin, se mit à se frapper la tête et à s’arracher les cheveux.

Mais aussitôt il poussa des hurlements de douleur. En quelques secondes, il ne resta sur la tête si crépue naguère que deux ou trois touffes de cheveux, tandis que la voix du Guinnarou se faisait entendre, aiguë et rapide.

— Arrachez, arrachez tout, mes amis ! J’ai l’oubli des injures, et malgré toutes les méchancetés que Sabonnyouma vient de me dire, je ne romps pas mon pacte avec lui. Donnons-lui un coup de main pour se frapper la tête et s’arracher les cheveux.

Sabonnyouma s’enfuit hurlant, tandis que des rires argentins couraient avec le vent du soir…

On montre encore au village d’Amsala, la case du « chauve maudit », et la lande du Guinnarou est toujours en friche.

Ceci est une histoire qu’on se raconte auprès des feux.

L’ami de Poko

QUAND Poko, le fils du roi du Sud, naquit, ses parents appelèrent auprès d’eux les sorciers les plus réputés du pays pour tirer son horoscope.

Ils vinrent tous en grande pompe – précédés de tambours et de fifres sonores – et en grande toilette – jupe de plumes de mille couleurs, cuirasse de peaux de serpent, masque redoutable et surmonté de cornes de zébus, couverts de colliers de métal et de verroteries qui faisaient : « Dindellim ! dindellim ! » à chacun de leurs pas.

Ils se réunirent tous autour de l’enfant et l’examinèrent attentivement en prononçant des paroles incompréhensibles ; puis ils s’assirent en cercle, au milieu de la case royale, et après avoir tracé sur le sol devant eux des dessins géométriques, ils s’interrogèrent les uns les autres du regard en hochant la tête.

— Qu’y a-t-il ? demanda le roi du Sud avec impatience et anxiété. L’horoscope de mon fils n’est pas défavorable, j’espère ?

— Comment l’horoscope d’un fils de roi serait-il défavorable ? fit le plus vieux des sorciers avec prudence. Nous voyons au contraire que l’enfant sera un grand monarque, un guerrier redouté qui verra accourir pour lutter sous ses ordres, même les tribus du Nord, de l’Est et de l’Ouest, quand il fera résonner sa « tabala » de combat. Il aura des troupeaux de bœufs aussi nombreux que les vagues du Niger, et des captifs en telle quantité qu’il en pourra peupler cent villages. Il mourra dans un âge très avancé et ses funérailles seront magnifiques : on y égorgera ses trois cents femmes et plus de mille esclaves. Il laissera à un fils digne de lui un royaume prospère…

— Bravo ! s’écria le roi, voilà le plus bel horoscope qu’on puisse rêver !

— Mais… reprit le sorcier.

— Il y a un « mais » ? fit le roi qui fronça le sourcil. Le vieux sorcier inclina la tête par trois fois et son geste fut imité par le reste des faiseurs d’horoscope.

— Parle ! s’écria le roi. Quelle est l’ombre qui peut voiler l’image d’un si beau destin ? Et qu’y a-t-il après ton « mais » ?

— Il y a, reprit le sorcier en se dressant, tout ce qui est inscrit sur ce sable. Il y a ce petit trait qui, dans chacune de nos figures cabalistiques vient en rayer imperceptiblement la floraison. Regarde, roi, que vois-tu sur le sable à mes pieds ?

— Je vois, fit le roi qui s’était penché avec une répugnance apeurée, un cercle, puis d’autres, puis un triangle et deux lignes dont l’une sert comme de support au premier cercle…

— Ne remarques-tu-rien sur cette ligne ?

— Non.

— Il y a cependant quelque chose : ce grain de sable, plus gros que les autres, et qui, lorsque j’ai tracé l’horoscope a jailli sur la ligne, sur le commencement de la ligne…

— Eh bien ?

— Cela signifie, roi, reprit le vieux sorcier, que le splendide avenir de ton fils peut être aboli par un péril qui menace ses premières années. Péril qui lui viendra du dehors.

— Mais de quelle nature est ce péril ? demanda le roi plein d’angoisse.

— Qui le sait ? fit le sorcier d’un ton de mystère. Sera-t-il homme, bête ou plante ? Le vent de la brousse peut l’apporter ici à tout instant. Pendant qu’il en est temps encore et que l’enfant est sain et sauf sous nos yeux, nous allons refaire un autre horoscope pour savoir de quelle façon conjurer le péril.

Les sorciers se relevèrent et, du bout du pied, effacèrent, sur le sable, leurs premiers dessins. Puis ils se rassirent et, suivant l’exemple du plus vieux, chacun d’eux traça devant lui un cercle.

— La réponse est là, dit le vieux sorcier en montrant au roi la figure géométrique.

— Et quelle est-elle ?

— Ce cercle représente la case où tu enfermeras ton fils pendant ses premières années. Jusqu’à ce qu’il ait cinq ans une nourrice ne le quittera

pas, puis il vivra seul sous notre garde, sans que personne puisse communiquer avec lui, et ceci tant qu'un autre horoscope ne nous aura pas appris que le danger qui le menace a cessé d'exister. J'ai dit, d'après les Destins.

Tous les sorciers inclinèrent la tête comme pour signifier que l'avis exprimé par le vieillard était aussi le leur. Le roi soupira.

— Puisqu'il en est ainsi, fit-il avec résignation, je vais faire construire tout de suite la case qui doit servir de prison à mon fils et j'en donnerai la garde tour à tour à chacun de vous. Cette faction ne peut être faite par personne mieux que par vous, et vous me répondrez sur votre vie de la solitude qu'exige l'horoscope. Les aliments seront passés par un guichet, et le sorcier de garde devra y goûter avant l'enfant. Allez ! et qu'il en soit ainsi que l'ont commandé les Destins.

Poko fut donc mené dès le lendemain dans une case circulaire haute et solide, dont on mura la porte sur lui et sa nourrice.

Pendant cinq ans, le petit prince n'eut pas à souffrir de la solitude, mais lorsque sa nourrice lui eut été enlevée il en eut un tel chagrin que, durant plusieurs jours, il ne voulut toucher à aucun des mets qui lui étaient offerts.

Il passait ses journées à pleurer, étendu sur sa couche et tous les enfants, qui, en jouant non loin de la case, entendaient ses sanglots, ne regrettaient plus la pauvreté de leurs parents ou leur condition d'esclaves : c'était vraiment payer trop cher le plaisir d'être un roi plus tard.

Mais un jour les sanglots s'arrêtèrent.

— Il s'est habitué à son sort, pensa-t-on.

Ce n'était pas cela, c'était tout simplement parce qu'il avait un compagnon.

En effet, au moment où le petit prince pleurait le plus amèrement, un bruit était parvenu à son oreille.

Sans cesser de pleurer, il s'était redressé et ses yeux s'étaient fixés sur le point d'où partait le bruit. Cela venait du sol même, semblait-il, à l'endroit où s'élevait le mur de boue séchée. C'était comme une sorte de grattement sourd qui se faisait par intermittence, précipité ou lent.

Poko regardait ardemment, pris du fol espoir de voir soudain sortir du sol sa bonne nourrice. Mais non, ce ne pouvait pas être elle, puisqu'elle lui avait dit en partant :

— C'est la volonté du roi !

Et le roi – elle l’avait souvent répété à Poko – était sur terre la représentation de Zanahary, l’éternel.

— Qui donc est là ? se demanda l’enfant tout en gémissant encore.

Grif ! grif ! grif ! Le bruit était tout proche à présent.

Et tout à coup quelque chose d’étroit et de brunâtre s’agita au-dessus du sable.

— Un serpent ! s’écria Poko en se dressant d’un bond.

C’était un enfant courageux et il se rappelait les conseils de sa nourrice ; il saisit un maillet et courut à la chose brune. Celle-ci avait maintenant une compagne qui s’agitait comme elle.

Poko, son maillet à la main, regardait avec surprise. Et peu à peu sortaient du sable un museau blanc et arrondi, deux grands yeux et deux longues oreilles. Enfin une forme souple sauta par le trou.

C’était le personnage légendaire des contes africains, celui dont on se raconte les mille ruses, toujours victorieuses, le soir autour du souper, près du feu de brousse, c’était Monsieur Lièvre.

Le petit Poko n’avait jamais vu les landes ni les bois, ni aucun des animaux qui les habitent, mais sa nourrice lui avait tant et tant répété d’histoires qui toutes avaient pour héros principal l’animal fantasque et rapide, qu’il le reconnut aussitôt.

— Monsieur Lièvre ! s’écria-t-il, en frappant ses mains l’une contre l’autre, avec joie.

— Moi-même, dit le Lièvre en faisant un signe de tête animal au petit prince. J’ai voulu te rendre visite, car tu ne dois pas t’amuser beaucoup ici, ajouta-t-il en regardant tout autour de lui. Le jour lui-même n’a pas le droit de pénétrer chez toi. Je suis donc plus puissant que le jour puisque m’y voici.

Et il se mit à lisser sa moustache d’un air de complaisance.

— Oh ! mon cher petit Lièvre, s’écria Poko en couvrant de caresses la tête lisse de son nouvel ami et en l’aidant à débarrasser sa fourrure de la terre et du sable qui la salissaient, comme tu es bon d’être venu me voir ! Mais sais-tu bien que c’est défendu, et que si on te découvrait ici, on te tuerait. Et j’ai tant d’amitié pour toi que j’aimerais mieux être seul pour toujours que de te voir mettre à mort.

— Tranquillise-toi, fit le Lièvre d’un air de grande assurance, je me tire toujours d’affaire et je ne crains personne.

— Même pas le roi ? demanda Poko avec étonnement.

— Quel roi ? Il y en a beaucoup. Il y a Hippopotame, le roi du lac, Éléphant, le roi de la forêt, Caïman, le roi du fleuve, Lion, le roi de la brousse…

— Je veux parler du roi de ce village où nous nous trouvons, de mon père.

— Ah ! oui, dit le Lièvre avec calme. Je ne m'en inquiète pas du tout et je n'en ai pas peur. Ses chiens sont plus terribles que lui : ils courent beaucoup plus vite et ils ont des crocs dont la seule pensée fait frémir.

— Mais justement, si un des chiens trouvait le trou que tu as fait pour venir ici ? Ils rôdent certainement autour de la case, car je les entends aboyer parfois.

— Il n'y a pas de danger. J'ai commencé l'entrée de mon passage assez loin d'ici dans un buisson où je cherche souvent refuge et dont personne n'approche, car il est garni de piquants. Je m'y faufile aisément, mais il faut être au courant du chemin à prendre car on y laisserait sans cela toute sa peau. Donc, rassure-toi, et offre-moi à déjeuner. Je vois là-bas un plat de riz qui me semble être excellent. Cela me changera des médiocres repas de ces jours derniers.

— Tu n'as pas bien mangé, ces jours derniers ? demanda Poko en s'installant avec son hôte devant les mets qu'on lui avait passés, une heure auparavant, par le guichet.

— Le séjour de la brousse devenait mauvais pour moi, dit le Lièvre en hochant la tête, et celui de la forêt aussi. Il est trop long de raconter pourquoi, mais sache simplement que quoiqu'on s'appelle Lion ou Éléphant, le Lièvre n'hésite pas à vous jouer des tours. Or, il faut laisser aux gens le temps d'avaler leur colère et c'est pourquoi j'ai décidé de me faire ermite auprès de toi. Ainsi, nous nous rendrons service l'un à l'autre : je serai sauf et tu ne seras pas seul.

Poko remercia affectueusement le Lièvre et se mit à manger avec entrain. Il n'oubliait certes pas sa bonne nourrice, mais le plaisir d'avoir ce compagnon lui enlevait toute amertume.

Après le déjeuner, il arrangea une couchette pour son ami avec des couvertures de la sienne et il la plaça juste au-dessous du guichet afin qu'un regard jeté à travers l'étroite ouverture ne pût découvrir le nouvel hôte de la case.

— D'ailleurs, fit-il remarquer au Lièvre, les ordres du roi sont si sévères que mes gardes craindraient de me donner même un regard. Avec ma bonne

nourrice, nous nous sommes souvent attristés de cela, mais aujourd'hui, je suis content de ces ordres si durs : ils te permettront d'aller et de venir dans la case, sans danger.

Monsieur Lièvre s'installa sur la couverture, rabattit ses oreilles en arrière, plaça son museau entre ses pattes de devant et se mit à faire un bon somme pour se reposer de la fatigante creusée de son tunnel. Poko, les yeux rayonnants de joie, veillait sur le sommeil de son hôte.

Bien des mois se passèrent ainsi et les deux amis s'attachaient toujours plus l'un à l'autre.

Ils jouaient à courir, pendant des heures, à sauter en rivalisant de légèreté ; et tout ce mouvement entretenait leur vigueur. Puis le Lièvre s'asseyait devant le petit prince et lui racontait toutes les histoires de la forêt et celle de la plaine.

Il avait une façon si vivante de décrire les bêtes, les plantes, les forces de la Nature, que Poko se faisait de tout une idée très exacte, et qu'en sortant de sa prison il ne devait pas être un ignorant, ni un chasseur timide.

Le Lièvre lui racontait aussi les caractères des êtres et les vertus des plantes et Poko, au bout d'un an des leçons d'un tel maître, aurait pu vivre dans une jungle sans être embarrassé.

— L'hyène est une créature féroce et stupide, disait le Lièvre, ne te fie jamais à elle et détruis-la quand tu le peux. D'ailleurs elle est si crédule qu'elle se laisse prendre au conte le plus abracadabrant. Ainsi, un jour…

Et Monsieur Lièvre se mettait à faire le récit d'un de ses nombreux démêlés avec son outrecuidante ennemie. Il prenait soin d'ajouter à chaque conte une moralité qui instruisait l'enfant d'une façon plus générale, contant par exemple qu'il y a des hommes aussi méchants que l'hyène, aussi laborieux que l'éléphant. Et à travers les faits et gestes des animaux, Poko apprenait à connaître les hommes, à devenir vraiment digne de leur commander.

Il y avait trois ans que durait cette agréable vie, quand un jour un des sorciers de garde entendit les éclats de rire que poussait le petit prince au récit d'une amusante histoire du Lièvre.

Étonné de cette gaîté bruyante chez un prisonnier, le sorcier colla son oreille contre le guichet et écouta. Il n'eut pas de peine à percevoir la conversation des deux amis qui était particulièrement animée, ce jour-là. Et quoique il n'eût rien compris à ce qui se disait, il courut épouvanté chez le roi ; il lui fit le récit de ce qu'il venait de surprendre.

Celui-ci se rendit aussitôt à la case, et après avoir reconnu que le sorcier avait raison, il donna ordre d'enfoncer la porte qui avait été murée plusieurs années auparavant.

La porte tomba bientôt sous les coups de hache mais l'on ne trouva dans la case que le petit prince à la fois effrayé et résolu.

— Qui était avec toi tout à l'heure ? demanda le roi avec colère.

Poko ne répondit pas.

Le roi répéta sa question, mais il obtint le même silence, et il se rendit compte que l'enfant ne lui dirait rien, n'avouerait pas.

— C'est bon, dit-il enfin. Qu'on démolisse la case, qu'on sonde les murs et le sol, et que mon fils soit ramené près de moi, sous une surveillance constante.

Les ordres du roi furent exécutés : Poko sortit en pleurant de la prison où il avait été si heureux, grâce à son ami. Et il tremblait à la pensée que celui-ci n'avait peut-être pas eu le temps de sortir du passage souterrain où il s'était précipité au premier coup de hache contre la porte.

Mais les murailles abattues et le sol remué ne permirent de découvrir que l'entrée du passage ; et ce fut en vain qu'on lança les chiens dans l'étroit tunnel, le Lièvre avait pris soin, en fuyant, d'ébouler la terre derrière lui.

En apprenant qu'il existait, dans le sol de la case, un trou qui débouchait on ne savait où, le roi fit assembler les sorciers, et leur dit d'une voix rude :

— Quel est, selon vous, l'ennemi inconnu devant lequel nous nous trouvons ? Je l'appelle ennemi puisqu'il a manqué aux ordres que j'avais donnés, risquant ainsi de porter atteinte à la vie du prince ; mais je dois reconnaître toutefois que son action ne semble pas avoir été néfaste encore. Quel est-il et quel sort dois-je lui réserver ?

Les sorciers se consultèrent du regard, et le plus vieux qui était tout courbé par l'âge, répondit :

— La mort sera le châtiment du criminel qui a désobéi à son roi ; et pour ce qui est de savoir quel est l'être qui s'est introduit dans la case, je dirai hardiment qu'il ne s'agit pas d'un homme mais d'une bête. Le passage est petit, et un enfant lui-même ne pourrait s'y glisser.

— Nous entrons donc en lutte avec un animal ! fit le roi songeur. Cela m'ennuie, car nous vivions en paix avec les habitants de la forêt et de la plaine. Et si nous nous mettons à faire des battues, tuant au hasard celui-ci ou celui-là, nous risquons de nous fâcher avec tous, sans anéantir le coupable.

— Il faut user de ruse, reprit le vieux sorcier. Invite tous les animaux à un festin, et après ce festin, fais venir le prince en lui ordonnant de déposer un caillou devant celui qui lui rendait visite.

Mais mon fils, sachant ce qui attend le coupable se refusera à le désigner.

— Non, car tu lui diras que tu veux connaître son ami pour lui donner beaucoup d'honneurs et de présents.

— C'est une idée, fit le roi, et je vais l'exécuter dès demain.

Le roi fit préparer un grand festin pour lequel on tua plusieurs centaines de bœufs, et il vida ses greniers des grains les plus appétissants. Les bananes, les noix de coco, les dattes ne furent pas oubliées et il y eut de quoi contenter les appétits les plus divers.

Pendant ce temps, des crieurs étaient allés répandre la nouvelle du grand festin que le roi du Sud offrait aux rois à quatre pattes, ses voisins, pour fêter la libération de son fils.

Les animaux accoururent en foule. Cette occasion de manger à leur faim sans avoir à subir les aléas et les dangers de la chasse ou de l'embuscade avait vidé les antres et les terriers.

Monsieur Lièvre ne fut pas l'un des derniers à se présenter et il se régala avec appétit. Il était d'ailleurs tout content de savoir Poko bien vu de son père et rendu à la liberté.

— Mais son contentement tomba subitement en entendant la conversation de deux souris qui, placées auprès de lui, grignotaient avidement des grains de maïs de toute beauté.

— J'espère, disait l'une d'elles, que le petit prince n'aura pas la fantaisie de poser le caillou devant moi. Je tiens beaucoup à ma peau, aujourd'hui surtout.

— Sois tranquille, dit l'autre, il ira droit à son ami, c'est certain, sans se douter, le pauvre petit, qu'il livre ainsi à la mort celui qui lui a témoigné de l'affection.

Le Lièvre qui avait dressé ses longues oreilles dit à la première souris :

— Que racontes-tu là, de quel caillou parles-tu ?

— Ah ! fit la souris, je veux bien te raconter la chose, car nous sommes de la même famille, et j'ai idée que tu peux en faire ton profit. Voici ce que j'ai entendu, hier, tandis que je rongeais une des poutres du toit de la case royale.

Et la souris fit au Lièvre le récit de ce qui avait été convenu durant le grand conseil des Sorciers.

— Ouais ! dit le Lièvre, les hommes se croient bien malins, mais je vais m’en aller avant la cérémonie.

— Impossible, reprit la souris, les chiens montent la garde autour de nous, et t’en aller, ce serait dire que tu es coupable.

— C’est vrai, reconnut le Lièvre. Je me suis mal embarqué : ce roi est encore plus rusé que l’hyène.

Il va me falloir jouer serré.

À ce moment, des tambours annoncèrent la fin du festin et les crieurs vinrent prier les animaux de bien vouloir se mettre en deux files pour que le petit prince pût venir les remercier l’un après l’autre de leur visite.

Les animaux bien repus se rangèrent de bonne grâce comme on le leur demandait. Et Poko, tenant le caillou dans sa main commença à passer entre les deux files.

Il était joyeux car son père lui avait dit que lorsqu’il aurait retrouvé son ami, il aurait pleine liberté de le revoir et de passer avec lui tout son temps. Aussi cherchait-il avec soin parmi ces fourrures et ces pelages différents la peau fauve et les oreilles si caractéristiques de Monsieur Lièvre.

Un moment il s’arrêta auprès d’un bourricot roux et blanc qui lui rappelait un peu la tête connue. Et les gardes du roi qui suivaient avec attention ses mouvements s’approchèrent de lui aussitôt, prêts à s’emparer de l’animal qui serait désigné.

Le Lièvre qui vit le petit prince se diriger de son côté se mit à se trémousser avec agitation. Il soulevait ses pattes et bondissait nerveusement sur place.

— Qu’y a-t-il ? fit un chevreuil, et pourquoi remues-tu sans cesse ? c’est insupportable.

— Les fourmis sont bien plus insupportables encore, fit le Lièvre. On voit que tu as des pieds garnis de corne, mais si tu avais des pattes comme moi et qu’elles soient continuellement piquées par ces mauvaises bêtes, tu ne serais pas bien satisfait. Je n’y tiens plus, il faut que je change de place.

Et il courut un peu plus loin, juste au moment où Poko, croyant reconnaître son ami, se dirigeait vers lui.

— Tiens ! se dit le petit prince. Je me suis trompé. Il me semblait bien l’avoir aperçu pourtant. N’est-ce pas lui là-bas ?

Il pressa le pas et arriva au moment où le Lièvre, qui le voyait venir à lui, décampait en se plaignant bien haut des piqûres d’insectes.

— Vous avez vraiment la peau peu sensible, disait-il à ses voisins qui s'étonnaient de son inquiétude. Vous êtes là sur un nid de termites et ils vous rongent sans même que vous vous en aperceviez. Moi, je ne puis pas m'accommoder de ce désagrément, je m'en vais.

Les allées et venues du Lièvre se sauvant chaque fois que le petit prince se dirigeait vers lui, furent vite remarquées du roi et des sorciers.

— Qu'on lui donne un tapis, dit le roi en fronçant le sourcil, puisqu'il se plaint des fourmis et des termites ; ainsi il ne les sentira plus, et peut-être se tiendra-t-il tranquille.

On apporta un tapis au Lièvre, et force fut à celui-ci de demeurer en place.

Il se faisait aussi petit que possible, mais Poko avait de bons yeux, et il courut bien vite à son ami :

— Ah ! dit-il en mettant le caillou devant lui. Je te trouve enfin ! Quelle joie ! Nous allons être si heureux tous les deux ! Mon père m'a promis qu'il te ferait bâtir une case toute dorée…

— Hélas ! dit le Lièvre, je crois plutôt qu'il me donnera à ses chiens !

Il n'avait pas achevé ces mots que les gardes et les sorciers se saisissaient de lui et l'apportaient, plus mort que vif, devant le roi.

— Te voilà, misérable ! dit celui-ci. Tu vas payer cher ton audace de t'être mêlé de mes affaires et d'avoir, par ta présence, contrarié l'horoscope du prince, mon fils. Prépare-toi à mourir.

— Je veux bien mourir puisque tu m'y obliges, roi, fit le Lièvre dont une soudaine pensée fit briller les yeux, mais n'oublie pas que je ne suis pas seul coupable et que les sorciers à qui tu avais confié la garde du prince sont autrement à punir que moi. Je ne t'avais rien promis tandis qu'eux t'avaient donné l'engagement de l'empêcher de communiquer avec qui que ce fût. Si je meurs, il est de toute justice qu'ils meurent aussi.

— C'est vrai, convint le roi du Sud. Gardes, saisissez-vous des sorciers.

Malgré leur obéissance aux ordres du souverain, les gardes eurent un mouvement d'hésitation tant le fait de porter la main sur les sorciers leur apparaissait dangereux et gros de calamités. Le plus vieux sorcier saisit cette hésitation et levant la main, il dit d'une voix gutturale :

— Roi, te souviens-tu bien des détails de l'horoscope du prince Poko ?

— Oui… « Jusqu'à ce que le prince ait cinq ans, sa nourrice ne le quittera pas, puis il vivra seul sans que personne puisse communiquer avec lui…

— Ce n’est pas tout fit vivement le sorcier. Il y avait « et tant qu’un autre horoscope ne nous aura pas appris que le danger qui le menace a cessé d’exister ».

— En effet, il y avait aussi cette phrase, dit le roi, mais elle ne peut nous arrêter puisque l’autre horoscope n’a pas été fait.

— Tu te trompes, dit le sorcier qui rougit imperceptiblement. Nous l’avons fait hier, au moment de la libération du prince. N’est-ce pas, frères ? ajouta-t-il s’adressant aux sorciers qui se pressaient autour de lui.

— Oui, oui, firent-ils à la ronde.

— Et d’où vient que vous ne m’avez pas prévenu ? demanda le roi d’un ton irrité.

— Parce que, dit le vieux sorcier dont la voix hésitait légèrement, nous voulions donner au résultat de l’horoscope un retentissement solennel en le proclamant à toute la tribu en même temps qu’aux hôtes du roi. Ceci afin de prouver la grandeur et la solennité de notre souverain et la destinée magnifique réservée à l’héritier de son pouvoir. Te plairait-il, roi, de demander à ce lièvre depuis combien de temps il vit en la compagnie du prince Poko.

— Parle ! fit le roi au Lièvre, d’un ton radouci, flatté qu’il était des paroles louangeuses du sorcier.

— Depuis trois ans, dit le Lièvre.

— Trois ans ! s’écria le sorcier avec un triomphe et une assurance feints. Trois ans ! C’est-à-dire le nombre exact d’années annoncé par notre horoscope d’hier. N’est-il pas vrai, mes frères ?

— Oui… oui, firent encore les sorciers.

— Mais que disait cet horoscope ? s’écria le roi.

— Il disait que depuis trois ans, depuis le jour, depuis l’heure où sa nourrice a été retirée au prince Poko, le danger qui menaçait celui-ci a disparu. Donc, depuis trois ans, nous avons accompli, mes frères et moi, une garde inutile et le prince peut nous reprocher tant de mois et de mois de prison. Je lui offre ma tête sans crainte, car la mort n’a pas de prise sur ceux qui connaissent les secrets de la Vie et du Destin. Et, ajouta-t-il en se tournant vers les gardes qui reculèrent, elle ne peut atteindre que ceux qui osent porter la main sur nous.

— Ainsi, fit le roi, ni le Lièvre, ni vous n’êtes en rien coupables, si je comprends bien.

— Le Lièvre est coupable de désobéissance à son roi, dit d'un ton sec le sorcier.

— Doucement, doucement ! cria le Lièvre, Monsieur de la sorcellerie, vous me trouvez trop bon dos. Si j'ai été désobéissant, vous avez été ignorants, et dans votre métier, c'est impardonnable…

— Si le roi me demandait conseil – fit avec autorité le sorcier qui se rendit compte qu'il valait mieux ne pas essayer de ruser avec le lièvre – je lui dirais de pardonner les erreurs de tous et de ne songer qu'à la joie de voir heureusement fini l'emprisonnement du prince.

— J'y consens, fit le roi. Je ne veux attrister ce jour. Que le Lièvre s'éloigne sain et sauf.

— Roi, dit alors le Lièvre, tandis que le petit prince lui prenant la patte, s'approchait de son père avec un air suppliant. Ne me permettras-tu pas de ne pas quitter le prince Poko ?

Le roi eut une hésitation ; le vieux sorcier se pencha à son oreille et il lui dit quelques mots. Le roi reprit :

— Eh bien ! Lièvre, j'accéderai à ta demande quand tu auras rempli trois conditions. Tu devras m'apporter avant six mois deux défenses d'éléphant, du lait de vache sauvage et des cheveux de « djinn ». Si tu me donnes ce que je te demande, tu ne quitteras plus le prince Poko et tu seras l'un des premiers du royaume du Sud.

Le petit prince se mit à pleurer à ces demandes impossibles à exécuter, semblait-il, en considérant la taille et la force du Lièvre. Mais celui-ci lui essuya les yeux de sa patte, s'inclina devant le roi et cria d'un ton moqueur en regardant le sorcier :

— À bientôt ! Puis il disparut rapidement.

Le jour suivant, l'Éléphant vit arriver dans la forêt, au moment où il allait mener boire au fleuve toute sa troupe, le Lièvre qui accourait au grand galop et qui jetait d'une voix haletante des exclamations confuses. Il se plaça devant lui et baissant la tête :

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que le feu est à la forêt ?

— Ah ! c'est toi, père Éléphant ! s'écria le Lièvre feignant un grand soulagement. Quelle chance de te rencontrer et juste avant que vous ne descendiez au fleuve ! Ouinndé te défend de boire aujourd'hui. Il m'envoie te le dire et je suis bien aise d'arriver à temps, cela vous sauve la vie à tous.

— Qu'a donc Ouinndé contre nous ? demanda l'Éléphant avec crainte en levant ses yeux vers le ciel où couraient des nuages. Que lui avons-nous

fait.

— Il ne faut pas me demander les raisons des colères célestes, fit vivement le Lièvre. Mais tu vois, d'après ces nuages, que Ouinndé est fâché en effet. Le plus simple, ce serait d'aller jusque chez lui, lui demander votre grâce.

— Mais c'est haut chez lui, remarqua l'Éléphant en continuant à regarder le ciel.

— Bah ! si vous vous mettez tous les uns sur les autres, vous arriverez certainement à la porte de Ouinndé. Ne perdez pas de temps, de crainte de l'irriter davantage encore et d'être privés de boisson pendant plusieurs jours.

Le Lièvre était si persuasif que l'Éléphant se laissa convaincre ; il appela toute sa troupe et ils furent bientôt montés les uns sur les autres.

— Atteins-tu le ciel ? cria le Lièvre au dernier éléphant, quand il les vit bien empilés.

— Pas encore.

— Tu entends, père Éléphant ? fit l'animal rusé à l'énorme pachyderme qui soutenait toute la masse. Ton fils n'est pas tout à fait assez grand. Monte sur cette tortue, cela vous permettra d'arriver chez Ouinndé.

Le père Éléphant mit avec précaution ses pieds sur la tortue, mais celle-ci sournoisement poussée par le Lièvre, fit un pas et toute la pyramide d'éléphants vacilla et s'écroula par terre.

Il y eut un bris considérable de défenses.

— Parfait ! s'écria alors le Lièvre. Vous êtes exaucés ! Courez boire ! Vous voyez bien que Ouinndé vous a pardonné. Vous ramasserez vos défenses après. Ne vous faites pas répéter deux fois qu'il vous est permis d'aller boire.

Les éléphants assoiffés prirent le galop et coururent vers l'eau murmurante, heureux d'avoir fléchi, même au prix de leur parure d'ivoire, la soudaine et incompréhensible colère de Ouinndé.

Pendant ce temps, Monsieur Lièvre ramassait les deux plus belles défenses et les portait dans le buisson épineux qui lui servait d'asile.

— Et d'un ! fit-il en se frottant les pattes. Puis il se mit à courir de-ci de-là en quête d'une vache sauvage.

Il ne fut pas long à en rencontrer une. Il s'était muni auparavant d'un morceau de gâteau de miel pris à une ruche voisine.

— Bonjour, vache sauvage, dit-il, l’herbe est-elle bonne et tendre ? Je n’en ai pas goûté aujourd’hui, car j’ai eu la chance d’attraper ce miel sur le baobab que tu vois là-bas.

— Du miel sur un baobab ? dit la vache sauvage, cela ne s’est jamais vu ! D’abord, est-ce vraiment du miel ?

— Tu peux y goûter, fit le Lièvre. Je ne suis pas égoïste.

La vache passa sa langue sur le miel.

— Comme c’est bon ! fit-elle.

— N’est-ce pas ? Aussi, suis-je tout heureux d’avoir découvert cet arbre à miel. Il y en a plein sur les branches ; et il suffit pour le faire tomber de donner des coups de tête dans l’arbre. Malheureusement, je n’ai pas la tête assez solide pour le heurter comme il faut, et je ne puis en avoir que de très petits morceaux. Ah ! si j’étais grand et fort comme toi, quelle provision de miel je ferais !

Il s’éloigna en soupirant bien haut et en jetant souvent un regard sur la vache.

Celle-ci rumina quelques minutes puis se dirigea vers le baobab qu’elle frappa violemment de la tête. Mais elle ne vit rien tomber.

— Il faut taper plus fort ! se dit-elle.

Elle prit du champ et, cornes en avant, se rua sur l’arbre.

Mais le Lièvre avait bien choisi la grosseur de celui-ci : les cornes de la vache se trouvèrent engagées de chaque côté du tronc avec une telle force qu’elle ne put les retirer malgré ses tentatives.

Entraver les jambes de la bête, traire sa mamelle gonflée de lait fut fait par le Lièvre en un clin d’œil ; et il était loin, quand la vache, le front meurtri, put enfin retirer ses cornes du tronc du baobab.

— Et de deux ! fit le Lièvre en déposant victorieusement dans son terrier le seau plein de lait.

Il attendit, en se reposant, le crépuscule, et quand les rayons de lune glissèrent sur les champs il se rendit à un endroit où se réunissaient le soir tous les « Djinns » de la contrée.

— Bonsoir, dit-il au premier qu’il aperçut. Je te souhaite d’agréables jeux. Mais pourquoi laisses-tu ainsi pousser tes cheveux ? Tu les portes plus longs que tous tes camarades, cela te rend moins leste que les autres.

— Quelle idée ! fit le Djinn. Je ne crois pas que mes cheveux soient trop longs.

— Beaucoup trop, assura le Lièvre. Mais puisque tu es content de les avoir de cette taille démesurée, grand bien te fasse. Si tu tombes ce soir en marchant dedans, tans pis pour toi, je t'ai prévenu.

Le Djinn fut ébranlé par le ton du Lièvre, et il se mit à regarder ses cheveux d'un air ennuyé.

— Veux-tu que je les coupe ? offrit le Lièvre. Je te rendrai volontiers ce service. Cela te permettra de briller ce soir par ta grâce à votre assemblée.

Le Djinn remercia le Lièvre et se laissa couper les cheveux aussi ras que le voulut le coiffeur improvisé.

— Je vais jeter tes cheveux dans la brousse pour que tu n'aies pas la peine de le faire, dit le Lièvre lorsqu'il eut terminé. Si, si. C'est mon chemin, je suis tout heureux de m'être trouvé à point pour te débarrasser de cette crinière encombrante. Tu es si beau sans tes cheveux !

Et serrant son butin contre lui, le Lièvre s'éloigna en toute hâte.

Le lendemain, de bon matin, il alla déposer aux pieds du roi les deux défenses d'éléphant, le seau de lait et la touffe des cheveux du Djinn.

— Tiens, dit-il, voilà ce que tu m'as demandé. Me permets-tu, à mon tour, de solliciter un don de toi ?

— Oui, – fit le roi tandis que le petit Poko embrassait son ami – car tu es habile et courageux et je fais grand cas de toi.

— Bon. Dans ce cas, débarrasse ton royaume de ce sorcier qui ne s'y connaît ni en événements ni en caractères.

— Tu auras sa tête, je te le promets, fit le roi.

— Qu'en ferais-je ? s'écria le Lièvre d'un air dégoûté. Je ne suis pas amateur de chair pourrie. Chasse-le seulement du village. Il se trouvera bien quelque hyène pour en délivrer les tribus.

Si ce conte n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui suis un menteur, mais les anciens qui l'ont inventé.

Deux paris

ONJOUR. Ralambo !

À ce salut qui semblait tomber d'un arbre, Ralambo, le sanglier, s'arrêta. Il pointa vers les branches feuillues son museau aux courtes défenses.

— Que me veut-on ? Qui m'appelle ? fit-il dans un grognement en plissant avec méfiance ses petits yeux chassieux et cruels.

— C'est moi, le Caméléon, tu ne me vois pas parce que j'ai pris exactement la couleur de la branche sur laquelle je suis posé. C'est bien commode de pouvoir ainsi changer la nuance de sa peau suivant les lieux : tu ne peux pas en dire autant avec ton immuable cuir fauve aux poils durs.

— Chacun est habillé selon la vie qu'il mène, repartit sèchement le sanglier. Si tu passais, comme moi, ton temps à courir du mont à la plaine et d'un bout de la forêt à l'autre, tu ne conserverais guère le vieux parchemin grumeleux qui te sert de vêtement. Il faut une peau solide pour pouvoir courir aussi vite que le vent, ainsi que je le fais.

— Tu prétends que tu cours aussi vite que le vent, reprit le caméléon en riant. Je t'assure, Ralambo, que tu t'abuses singulièrement sur tes capacités. Tu as un petit trot des plus modérés, et tellement modéré que je suis à peu près certain de courir plus vite que toi.

Ralambo souffla de fureur.

— Je ne te conseille pas d'essayer de te mesurer à moi, misérable avorton ! fit-il.

— Pourquoi ? Tiens, demande à Raboketra, la grenouille, si elle veut bien nous servir d'arbitre et recevoir nos paris. Ho ! Raboketra, es-tu occupée en ce moment-ci ?

— Pas autrement, j'allais faire ma sieste ; que veux-tu, Caméléon, mon cousin ?

— Je voudrais prouver à Ralambo que je cours plus vite que lui.

La grenouille regarda attentivement le caméléon qui lui cligna de l'œil avec malice et elle ferma à demi ses yeux dorés pour lui indiquer qu'elle l'avait compris. Ralambo, qui n'avait rien vu de ce manège, s'impatienta.

— J'espère, Raboketra, dit-il, que tu te rends compte de l'outrecuidance du Caméléon et que tu ne vas pas accepter de recevoir un pari si impossible.

— Je crois comme toi, Ralambo, que ce pari est impossible, fit la grenouille qui détestait ce solitaire toujours hargneux et cruel à tous, mais il me semble ainsi pour une toute autre raison qu'à toi : mon cousin, le Caméléon, est si rapide dans tous ses mouvements, que c'est folie de ta part de prétendre aller plus vite que lui.

— Nous allons bien voir ! cria le sanglier en piétinant avec rage. Allons ! mettons-nous en ligne, et, toi, Raboketra, tu donneras le signal du départ.

— Entendu, fit le Caméléon. Mets-toi là, exactement sous cette branche où je me trouve. Le but sera le hallier que l'on aperçoit là-bas.

Le sanglier toujours grognant se mit à la place indiquée, et la grenouille se percha sur un rocher afin de pouvoir suivre plus aisément toute la course.

— Allez ! cria-t-elle.

Le sanglier s'élança au triple galop, mais en même temps que lui, d'un bond léger, le caméléon avait sauté de sa branche sur le dos du quadrupède, et cramponné à ses poils hérissés il était emporté à cette allure furieuse.

Le sanglier s'élança au triple galop.

Les cailloux et les brindilles de bois mort volaient sous les pieds de Ralambo. Tête baissée, il fonçait au milieu des buissons ; et le caméléon se faisait tout petit sur son dos, s'aplatissant du mieux qu'il le pouvait afin de n'être pas blessé par une branche, au passage.

Le hallier fut atteint et un coassement retentit : c'était la grenouille qui faisait « stop ! »

Le sanglier s'arrêta net avec un grognement de triomphe, tandis, qu'emporté par l'élan, le Caméléon, qui avait cessé de s'accrocher aux poils de son concurrent, était projeté à quelques pas en avant.

Si bien qu'en relevant la tête d'un air victorieux, le premier objet qui frappa la vue de Ralambo fut le caméléon qui, assis sur la mousse, grattait ses pattes l'une après l'autre avec soin.

— Eh bien ! fit-il, je pense que te voilà arrivé après moi, Ralambo. Vois ! j'ai de l'avance sur toi de la longueur de dix fois ma queue, pour le moins. Avoue-toi vaincu.

Ralambo honteux et furieux ne savait quoi dire, puis, la colère l'emportant, il se mit à crier :

— Il est impossible que tu puisses courir plus vite que moi ! absolument impossible.

— Et comment se fait-il alors que je sois arrivé au but avant toi ?

— Il y a du sortilège là-dedans ! s'écria le sanglier en poussant de sourds grognements.

— Coa ! coa ! fit la grenouille qui s'approchait. Bravo pour ta belle victoire, mon cousin. Ralambo a bien couru, mais il n'était évidemment pas de taille à te vaincre. Au fond, il est aussi piètre coureur que mauvais nageur.

— Mauvais nageur, moi ! gronda le sanglier. Je puis rester des heures dans l'eau. Combien de fois ai-je échappé aux chasseurs et aux chiens en traversant et retraversant sans cesse le marigot. Je nage mieux qu'un poisson.

— Halte-là ! fit la grenouille. Que tu es donc outrecuidant, Ralambo ! Rappelle-toi le pari que tu viens de perdre avec le caméléon, et songe qu'il y a plus d'esprit dans la tête de mon cousin et dans la mienne que dans ta hure, si grosse soit-elle. Veux-tu faire un pari avec moi ?

— Quel pari ? dit dédaigneusement le sanglier en regardant de haut la minuscule Raboketra.

— Parions que je ferai le tour du marigot avant toi.

— Ah ! ah ! dit le sanglier, tu n’as pas regardé la longueur de mes pattes ni celle des tiennes. Vous pourriez vous mettre cent grenouilles contre moi, je vous vaincrais toutes.

— Crois-tu ? eh bien ! nous allons essayer Le Caméléon va nous servir d’arbitre à son tour. Et la victoire appartiendra au plus endurant. Je reviens tout de suite.

Elle sauta dans un buisson, près de la rive et coassa à voix basse avec une grenouille qui se trouvait là. Celle-ci, aussitôt bondit quelques pas plus loin vers une de ses sœurs.

— Alerte ! lui dit-elle, préviens nos compagnes de se mettre à l’eau dès qu’elles verront arriver le sanglier et d’avoir soin de nager toujours en avant de lui.

La grenouille interpellée fit trois petits sauts et mit au courant du pari une autre de ses compagnes, laquelle alla dire à la suivante, et ainsi de suite. En un rien de temps la foule des grenouilles qui faisaient la sieste tout autour du marigot en attendant l’heure du bain, fut au courant de la tactique de Raboketra.

Celle-ci était revenue près du sanglier, et tous deux attendaient le signal que le caméléon juché sur un arbre, s’apprêtait à leur donner.

— À l’eau commanda le caméléon.

Les deux concurrents se mirent à la nage.

Une brasse du sanglier laissa Raboketra loin en arrière. Mais elle ne s’acharna pas à le poursuivre et revint tranquillement à la rive où elle se mit à gober des moucherons tout en se reposant à l’ombre d’une feuille.

Le sanglier nageait avec application. Tout à coup il leva la tête et cria d’un ton moqueur :

— Où es-tu, ma pauvre Raboketra ?

— Ici, coassa une grenouille qui nageait à deux pouces de son museau.

Elle venait seulement de se mettre à l’eau, mais Ralambo ne l’avait pas vue.

La surprise de trouver sa rivale en avant de lui alors qu’il croyait l’avoir distancée de beaucoup, fut si grande qu’il cessa de nager pendant une seconde et qu’il but un peu plus d’eau qu’il ne voulut.

— Atchik ! Tu es là, grenouille ? Mais ce n’est pas possible ! Attends, je vais te dépasser, ce ne sera pas long !

Il activa sa nage et eut en effet vite fait de laisser la grenouille en arrière. Mais lorsque, relevant la tête une seconde fois, il appela Raboketra, il

aperçut devant lui le dos d’une grenouille qui nageait de toutes ses forces.

Il fut persuadé que c’était bel et bien Raboketra qui se trouvait là agitant les pattes avec activité ; et après avoir poussé un grognement furieux qui lui valut une seconde et copieuse gorgée d’eau, il redoubla de vitesse, sûr de venir enfin à bout de sa concurrente, dans cet effort.

Mais quelques brasses plus loin, Raboketra répondit par un coassement à l’appel de son nom ; et ce coassement partait d’une bonne coudée en avant du sanglier.

Il en fut de même, une minute plus tard, et plus loin, et encore plus loin.

Ralambo nageait éperdument, avec des soubresauts de fureur. Il s’épuisait, mais il ne s’arrêtait pas. Et toujours, devant lui, chaque fois qu’il levait la tête, il apercevait une grenouille qui tirait sa brasse tranquillement, comme en se jouant.

— Arrêtez-vous ! cria le Caméléon au moment où le sanglier passait auprès de l’arbre sur lequel il était perché. La course est finie. Je la fais cesser par pitié pour toi, Ralambo, car il est évident que Raboketra nage mieux. Stop ! Sortez de l’eau !

Le sanglier se traîna avec peine jusqu’au rivage, et arrivé là, il se coucha sur le flanc, presque expirant. À quelques pas de lui, Raboketra s’amusait à sauter dans le sable, sans nulle apparence de fatigue.

— Te reconnais-tu vaincu à la course et à la nage ? demanda le caméléon.

— Oui, murmura dans un souffle, Ralambo.

— Alors, c’est bien. Nous te pardonnons ton outrecuidance. Va, et sois moins fier à l’avenir.

Et c’est depuis ce temps que les sangliers marchent la tête si basse, car la honte est lourde à porter.

Le menteur

LE père de Samba était un pauvre homme qui, malgré tous ses efforts, n'avait jamais pu réussir à gagner autre chose que son pain quotidien.

Même, il faut dire que celui-ci lui avait fait souvent défaut, et que si dans le total de ses jours, le père de Samba avait dû faire deux parts, l'une de jours sans pain, l'autre de jours avec pain, la première l'aurait emporté de beaucoup.

C'est pourquoi, lorsqu'il mourut, il ne laissa à son fils pour tout héritage qu'un poulain.

Celui-ci était relativement gras en comparaison de ses maîtres, parce que l'herbe et les feuilles ne s'achètent que par la peine de les manger ; et souvent Samba et sa mère en voyant le poulain tondre à belles dents les pousses des buissons ou le gazon des talus, lui avaient envié son bonheur.

— Qu'allons-nous devenir maintenant, mon pauvre Samba ? lui dit sa mère quand ils se retrouvèrent seuls tous deux dans leur misérable case.

— Tranquillise-toi, mère, lui répondit Samba qui, bien que maigre et chétif de corps, possédait un esprit hardi et ingénieux. Nous avons le poulain.

— Et quels services peux-tu en attendre ? reprit la mère, il est trop petit pour qu'on lui fasse tirer n'importe quelle charrette.

— J'ai mon idée, dit Samba. Mais, pour la réaliser, il faut que tu me donnes ce morceau d'anneau d'or qui te vient de tes parents et que tu n'as jamais voulu vendre. Sois tranquille, il ne sortira pas de mes mains et je te le rendrai tel qu'il est.

La mère de Samba remit le morceau d’or à son fils ; celui-ci guida son poulain à un endroit où le roi avait coutume de passer chaque jour.

Il attacha l’animal à un pieu qui se trouvait là, et il commença à le brosser et à le bouchonner avec grand soin, à peigner et natter sa queue et sa crinière.

Quand il vit approcher le roi, il redoubla d’attention pour son poulain, lustra ses sabots, en un mot le traita comme s’il avait été une merveille de poulain alors que c’était vraiment l’animal le plus ordinaire qu’on pût voir.

— Voilà un cheval qui est bien soigné, fit le roi qui s’arrêta à cette vue.

— Il en vaut la peine, répondit laconiquement Samba.

— Vraiment ? et pourquoi ? fit le roi étonné. C’est un poulain comme un autre.

— Non pas, dit vivement Samba. Je ne l’échangerais pas pour un trésor. Car il est doué d’une propriété extraordinaire : il a un fumier d’or.

Le roi ouvrit de grands yeux à cette assurance et Samba qui voulait le convaincre lui désigna un petit tas de crottin dans lequel il avait eu soin de placer le morceau d’or donné par sa mère.

— Regarde toi-même, roi, dit-il. Voici le fumier qu’il vient de faire à l’instant. Je serais fort étonné qu’il n’y eût rien. Bien que cela dépende en grande partie de la nourriture que mon poulain a prise.

Le roi chargea un esclave de la fouille recommandée par Samba, et bientôt l’esclave apporta au souverain un petit morceau d’or dans lequel on n’aurait pas pu retrouver la forme d’un anneau.

— Eh bien ? dit Samba.

— Tu avais raison, fit le roi qui avait fait circuler le morceau d’or parmi les hauts dignitaires de sa cour. C’est de l’or véritable et je désire que tu me vendes ton poulain. Quel prix en veux-tu ?

— Je me contenterai de cinq vaches et de dix bœufs, répondit le jeune homme d’un air modeste.

Le roi n’osa pas discuter les conditions du marché. D’ailleurs la pensée que le fumier de son poulain lui rapporterait chaque jour le prix d’un troupeau entier ne le fit pas hésiter longtemps. Et, pendant que Samba regagnait son logis en poussant devant lui ses quinze bêtes, il fit mener le précieux cheval dans la plus belle de ses écuries.

Le lendemain il descendit en personne visiter le fumier de l’animal, mais il ne trouva rien.

— C’est extraordinaire, se dit-il. À moins que la différence de nourriture ne lui ait fait un effet tel qu’il lui faille plusieurs jours pour s’y habituer. Nous verrons cela d’ici peu.

Les jours et les semaines passèrent sans apporter de changement dans le fumier du poulain, et la colère du roi devint si forte qu’il fallut bien qu’elle éclatât.

Au bout d’un mois Samba fut mandé à la case royale, et comme il se doutait que ce n’était pas pour le complimenter, il demanda à sa mère de l’accompagner.

Mais auparavant il tua un de ses bœufs, mit son sang dans une outre de cuir et donna cette outre à sa mère en lui commandant de l’attacher sur sa poitrine, sous ses vêtements. Puis il l’instruisit de ce qu’elle aurait à dire et à faire, quand ils seraient tous les deux en présence du roi.

Lorsqu’ils arrivèrent devant le Souverain, celui-ci commença par traiter Samba de misérable menteur et il lui reprocha d’avoir eu la pensée sacrilège de le prendre pour dupe.

— Ah ! roi, tu as bien raison ! s’écria alors la mère. C’est un garçon qui n’a aucun respect pour personne. Mets-le dans une prison bien sombre ou même livre-le au bourreau, cela lui apprendra à vivre, car…

— Comment, mère, c’est ainsi que tu prends ma défense ! s’écria Samba feignant l’indignation, et tu voudrais que je puisse respecter une mégère comme toi ! Tais-toi ou je saurai t’y forcer.

— Tu serais donc plus fort que ne l’a été ton père, dans le cas, s’écria la mère feignant la fureur, car jamais il n’a réussi à me faire taire quand je voulais parler. Et ceci, roi, te montre la méchanceté qui gangrène cette âme, méchanceté qui a osé s’attaquer à toi, à son Souverain !

— Tais-toi, mauvaise créature ! fit Samba qui paraissait difficilement se contenir. Oses-tu parler contre ton propre fils ! Malédiction sur toi !

— Et sur toi-même d’abord, Samba, cria la mère en lui montrant le poing. Trois fois malheureux est le jour où tu es né ! Je le vois revenir chaque année comme un anniversaire de deuil, et je voudrais n’être jamais née moi-même plutôt que d’avoir mis au monde et nourrir un être aussi détestable que toi !

— Ah ! tu vas mourir ! s’écria Samba avec un cri de fureur bien jouée.

Il se rua sur sa mère en levant un poignard et avant que les assistants aient pu s’interposer, il donna un coup de son arme dans la poitrine de la pauvre femme ; il eut soin toutefois de n’enfoncer la lame que légèrement pour ne

pas risquer de la blesser, et juste assez pour fendre le cuir de l'outre qui contenait le sang de bœuf.

La mère de Samba, fidèle au rôle que lui avait confié son fils, se laissa aller à la renverse en fermant les yeux, tandis que le sang coulait de l'outre et inondait ses vêtements.

Les assistants poussèrent un cri d'horreur et d'indignation.

— Misérable parricide ! s'écria le roi, ceci met le comble à ton crime et tu seras doublement châtié, pour le tour que tu m'as joué et pour la mort de cette pauvre créature.

— Ne prends pas la peine de venger ce crime, roi, fit Samba d'un air calme, car je sais le secret de ressusciter les morts. Commande à tes gardes de ne pas me toucher et de me laisser faire, et tu verras que je n'exagère pas mon pouvoir. Fais-moi seulement apporter de l'eau pure.

Le roi, curieux de voir jusqu'où irait l'audace de cet homme, fit un signe, et l'eau fut apportée. Samba la regarda avec attention, comme pour s'assurer qu'elle était bien limpide, puis il détacha de son poignet une queue de bœuf.

C'était la queue du bœuf qu'il avait tué quelques heures auparavant, et il l'avait attachée à son poignet en prévision de ce qui allait se passer.

Il trempa par trois fois la queue dans l'eau et aspergea la fausse morte à la poitrine, à la tête et aux pieds. Un éternuement retentit, et la mère de Samba, se frottant les yeux d'un air tout ensommeillé encore, se remit lentement debout.

Chacun voulut toucher sa main pour s'assurer qu'elle était vivante, et le roi émerveillé dit à Samba :

— Si tu veux me donner cette queue de bœuf je te ferai grâce de la vie.

— Elle est trop précieuse pour que je m'en sépare, même au prix de mes jours, répondit Samba. D'ailleurs j'aurais peur que dans tes mains son pouvoir ne s'altère. Ce poulain que je t'ai vendu ne te donne pas de fumier d'or tandis qu'à moi il m'en a toujours donné…

— Je veux cette queue ! s'écria le roi qui ne pouvait supporter la résistance, et pour l'avoir, en plus de ta grâce, je t'offre un troupeau de quatre cents bœufs et de deux cents vaches.

— S'il en est ainsi, dit Samba, je ne te résisterai pas davantage, car j'ai toujours souhaité avoir un nombreux troupeau. Fais-moi amener les bœufs et tu auras la queue merveilleuse.

L’échange se fit, et tandis que Samba et sa mère poussaient le troupeau vers leur case, le roi résolut d’expérimenter sur l’heure l’effet de son talisman.

Il poignarda un de ses officiers, puis l’aspergea par trois fois ainsi qu’il l’avait vu faire à Samba. Mais le mort resta mort et la queue de bœuf eut beau lui chatouiller le visage, il n’éternua pas.

Un deuxième et troisième essai, faits cette fois sur de malheureux captifs n’eurent pas plus de résultat, et le roi comprit qu’il avait été de nouveau la dupe de Samba.

Il donna ordre à ses gardes de s’emparer de lui, de l’enfermer dans une peau de bœuf et de l’y coudre solidement.

Ce fut bientôt fait, et Samba, enlevé de chez lui, malgré les cris de sa mère, se vit déposé aux pieds du roi, dans la peau de bœuf qui l’emprisonnait.

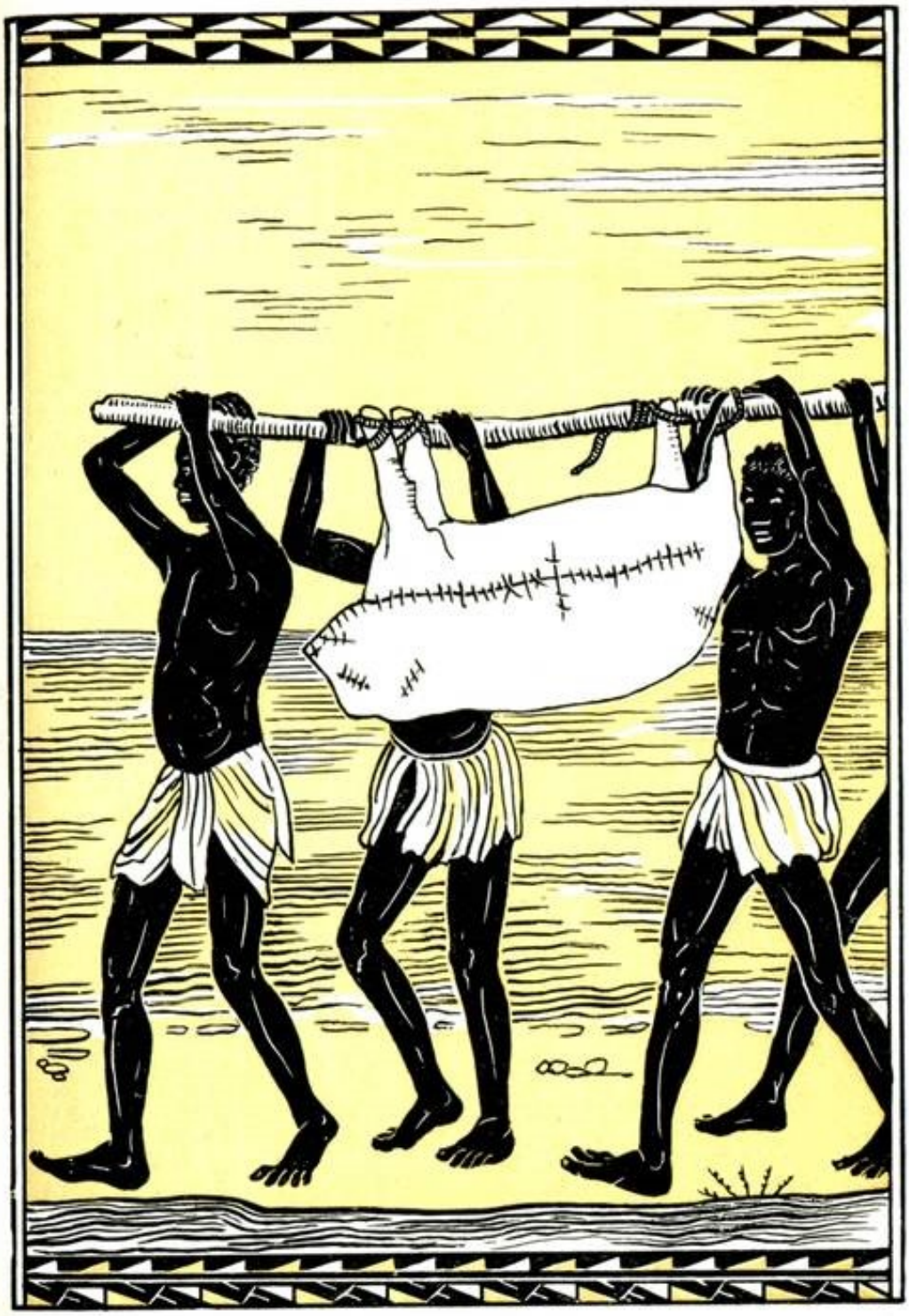
— Te voilà, fit celui-ci, et cette fois il n’y a plus de grâce possible pour toi. Tu vas t’en aller dans l’autre monde apprendre une meilleure façon de t’enrichir, et quand tu l’auras apprise, tu viendras m’en faire part !

Et le roi poussa du pied son prisonnier.

— Tu as tort, roi, cria celui-ci de me condamner ainsi sans m’entendre, car je sais bien des choses qui pourraient t’être utiles…

— Bon ! eh bien ! tu me les diras en revenant, fit le roi qui se mit à rire avec dédain. Holà, esclaves, chargez-vous de cette peau de bœuf et en vous rendant à votre travail, allez la jeter dans le fleuve. Je veux que justice soit faite du menteur, avant le coucher du soleil.

Une dizaine d’esclaves chargèrent le lourd paquet sur leurs épaules et se dirigèrent vers le fleuve. Mais le soleil était chaud et la piste que suivaient les porteurs ne recevait aucune ombre.



Une dizaine d'esclaves chargèrent le lourd paquet sur leurs épaules.

— Amis, dit un des esclaves en s’arrêtant, je ne sais si vous serez de mon avis, mais je pense qu’il vaut mieux ne pas nous risquer sous ce soleil de feu alors que le chemin qui mène aux champs est ombragé. Laissons ce paquet ici. Nous le porterons au fleuve en revenant du travail et quand le soleil aura moins d’ardeur. Pourvu qu’il soit dans l’eau avant la fin du jour, c’est le principal. Je ne vois pas la nécessité de nous fatiguer inutilement.

Tous les esclaves approuvèrent leur compagnon. Ils déposèrent le sac sur le bord du chemin et continuèrent leur route.

Samba, qui était plus mort que vif depuis le moment où on l’avait enfermé dans le sac, commença à reprendre espoir en se disant qu’avant le soir il trouverait peut-être bien le moyen de se faire délivrer.

Il attendit donc, l’oreille au guet, écoutant ardemment s’il ne percevait point de pas sur le chemin. Mais une heure se passa sans que personne parût, et le cœur de Samba redevenait palpitant d’inquiétude quand une sorte de ronron, qui ressemblait assez au bourdonnement d’une mouche, lui parvint à travers l’enveloppe de cuir.

En même temps un pas un peu traînant se fit entendre sur le chemin.

— Bon ! se dit Samba, ce pas qui traîne est celui d’un vieillard et ce ronronnement me paraît être une suite de litanies et d’oraisons récitées en marchant. Il doit s’agir là d’un vieux marabout que je n’aurai pas de peine à duper.

Et élevant la voix il se mit à crier en contrefaisant plusieurs tons :

— Allons, viens ! — Non, non, laissez-moi. — Il est impossible que tu refuses de nous suivre. — Je ne veux pas, vous dis-je, j’ai trop à faire encore sur la terre. — Mais, pauvre fou, tu sais bien que nous t’emmenons au paradis où t’attend un bonheur éternel et parfait. — Je le sais, mais je ne veux pas y aller. — Ne nous force pas à vouloir ton bonheur malgré toi. On voit bien que tu ne sais pas ce que c’est que le paradis ! — Cela m’est égal, j’irai plus tard, en ce moment il me faut soigner mes bœufs.— Pauvre être, tu penses à te faire le serviteur de tes bœufs quand les félicités du ciel te sont offertes. Quelles faiblesses ont les hommes qui se refusent au bonheur sans limites pour conserver des biens passagers.

— Ceux qui parlent ainsi ont raison, fit le vieux marabout qui s’était arrêté et qui avait écouté, surpris, cette étrange conversation. Qui donc est là-dedans ? demanda-t-il en s’approchant du sac.

— Je suis Samba le laboureur, et les anges veulent absolument m’emmener au paradis. Or je ne veux pas car j’ai deux de mes vaches qui

attendent des petits veaux et, de plus, j’ai tout un champ à ensemencer… Non, laissez-moi, vous autres, je me rends bien compte en effet que la route est facile pour aller au paradis, mais je ne veux pas la prendre tout de suite.

— Mon fils, dit le marabout, cet entêtement est pernicieux, et je crains qu’il ne te coûte cher, car les angéliques personnages que tu refuses de suivre se fâcheront de ton obstination et ne reviendront peut-être plus. Si je n’étais obligé d’aller jusqu’au village voisin pour y apporter au grand marabout ce coffre plein d’or, offrande des fidèles, je partirais avec plaisir à ta place. Tu vois combien elle est enviable et que tu risques de perdre par tes refus acharnés.

— Si c’est ce coffre seul qui te gêne, bon vieillard, je peux le porter pour toi. Le village dont tu parles se trouve précisément sur le chemin de ma demeure, et il me sera facile de la déposer chez le grand marabout en passant. Quant à ce que tu me dis de mon refus, j’espère que les anges ne m’en voudront pas trop et qu’ils reviendront me chercher un peu plus tard, dès que ma moisson sera faite et mon troupeau au complet. Que veux-tu, je ne suis pas un homme savant et pieux comme toi et je juge des choses de la terre selon mon intelligence de laboureur.

— Je n’en disconviens pas, mon fils. Et puisque tu t’offres à porter à ma place le coffre d’or chez le grand marabout, j’accepte de faire pour toi ce beau voyage du ciel que j’ai souhaité toute ma vie. Mais comment faut-il m’y prendre pour parvenir jusqu’à toi ?

— C’est bien simple. Il te suffira de couper le fil qui joint la fente de la peau de bœuf. As-tu un couteau ?

— Oui.

— Alors, commence, mais aie soin de ne pas trop enfoncer la lame pour ne pas blesser un des anges.

— Sois tranquille, dit le marabout qui frémit à cette pensée.

Le sac fut bientôt ouvert et Samba bondit dehors avec un immense soupir de soulagement.

— Où sont les anges ? demanda le marabout.

— Sous le sac, ils t’attendent pour l’emporter. Rejoins-les vite. Là ! couche-toi ! c’est bien, et tiens dans ta main ce couteau ouvert. Quand tu sentiras de la fraîcheur, fends avec ton couteau la peau de bœuf, et tu arriveras au paradis.

— Grand merci, dit le marabout en se conformant aux instructions de Samba, mais toi, n’oublie pas le coffre d’or.

— Je n’ai garde de l’oublier et il arrivera à destination… tôt ou tard, acheva Samba entre ses dents.

Il fit une couture au sac, ramassa le coffre d’or et s’en alla en criant au marabout :

— Bonne chance !

Une heure se passa sans que le marabout entendît ou vît les anges. Il attendit avec patience cependant ; enfin il sentit qu’on soulevait le sac tandis qu’un murmure étouffé parvenait à son oreille.

— Ce sont eux, les anges célestes, se dit-il et son cœur battit de joie. Ils vont m’emporter sur leurs ailes.

Mais il dut bientôt reconnaître que ces anges-là ne volaient pas et qu’ils marchaient au contraire d’un pas rude. Puis leur marche s’arrêta soudain ; le sac fut balancé plusieurs fois, et le marabout se sentit enfin s’envoler.

Il y eut un grand choc, puis une sensation de fraîcheur.

Le vieillard se rappela le conseil de Samba et d’un coup de couteau il éventra la peau de bœuf croyant, par ce geste, toucher à la porte du ciel.

Mais il ne trouva que de l’eau ; et s’il ne s’était mis à nager avec ardeur vers la rive, il eût en effet atteint le ciel promis.

Il arriva sans encombre au rivage et fut recueilli par un pêcheur.

Cependant Samba, chargé du coffre d’or, s’était arrêté au premier bouquet d’arbres qu’il avait trouvé sur son chemin, et s’y était caché.

Il vit passer devant lui les esclaves du roi, et, leur laissant prendre une avance suffisante, il rentra derrière eux, dans le village.

Les esclaves avaient été tout de suite rendre compte au roi du résultat de leur mission, et sans raconter qu’ils avaient jugé bon de l’accomplir plus tard qu’il ne le fallait, ils avaient dit quel « floc » avait fait le sac en tombant dans l’eau.

— Bien ! dit le roi. Voilà ce Samba puni de ses mensonges. Je suis content.

Et, tout aise, il s’étendit sur une natte devant la case royale pour goûter la fraîcheur du soir.

C’est à ce moment-là qu’arriva Samba.

En le voyant, le roi et ses esclaves se dressèrent comme devant un revenant ; et le village entier, averti, en un clin d’œil se pressa autour de lui. La mère de Samba voulut se jeter dans ses bras.

— Ne me touche pas, ma mère, fit Samba avec une feinte peur, car pendant plusieurs heures encore ceux qui me toucheront risquent de

s’embraser comme si leurs doigts rencontraient du feu : mon corps est couvert de poussière d’étoiles, il faut lui laisser le temps de tomber.

— Misérables esclaves, s’écria le roi plein de colère, vous m’avez menti en me disant que vous aviez jeté cet homme dans le fleuve !

Les esclaves se prosternèrent et assurèrent au roi par les serments les plus sacrés qu’ils avaient bien réellement jeté Samba dans l’eau.

— Ils disent vrai, dit Samba d’une voix grave. Je reviens de l’au-delà. Souviens-toi, roi, que tu m’as dit que lorsque j’aurais appris dans l’autre monde une bonne manière de m’enrichir, je devais revenir t’en faire part.

Le roi écoutait bouche bée le discours de Samba, et, autour de lui, tous les dignitaires de sa cour prêtaient l’oreille avidement.

— Dès que j’ai eu franchi la porte du ciel, continua Samba – car celle de l’enfer était restée fermée, à mon passage – des anges aux longs cheveux, vêtus de rayons de soleil et portant sur leur dos des ailes plus brillantes et plus fines que celles des papillons, se sont précipités vers moi, avec des chants joyeux. Ils portaient tous un présent : l’un avait les mains pleines de diamants, un autre de rubis, un autre de topazes. Celui-ci portait un panier plein d’argent jusqu’aux bords. Celui-là une cassette d’où ruisselaient des colliers et des bracelets de splendides verroteries. Enfin, il y en avait beaucoup qui m’offraient des coffres comme celui-ci. Mais qu’en aurais-je fait ? Je ne voulais pas me charger trop pour pouvoir revenir le plus tôt possible, comme le roi m’en avait donné l’ordre. Tout ce que je puis dire, c’est qu’au ciel on s’enrichit bien plus facilement que sur terre. Si j’avais pu rapporter tous les présents qu’on voulut me faire, il y aurait eu de quoi donner l’opulence à chacun de vous. Ah ! j’ai bien regretté de n’avoir pas de charrette pour la charger de tous ces trésors. Mais dès que je vais être un peu remis de la fatigue de la route, je retournerai chercher les présents des anges ; ils les ont déposés à la porte du paradis.

— Mais, dit le roi qui n’en revenait pas, comment se fait-il que tu ne sois pas mort ? Chaque fois que l’on noie quelqu’un, il ne revient pas.

— Je pense, fit Samba qui avait pris un air réfléchi, que cela tient à ce que tu m’avais fait enfermer dans une peau de bœuf. Le bœuf est un animal sacré, tu le sais, et c’est pourquoi il empêche la mort de nous prendre au passage. La meilleure preuve que je ne suis pas mort, c’est que me voilà.

— Roi, dit un des grands de la cour, qui s’approcha vivement, fais-moi coudre aussi dans une peau de bœuf pour que j’aille au paradis chercher les richesses dont parle Samba.

— Et moi aussi ! et moi aussi ! crièrent tous les courtisans.

— Et pourquoi iriez-vous vous enrichir, et non pas moi ? demanda le roi durement. Qu'on tue et qu'on dépèce autant de bœufs qu'il faut pour nous y coudre. Et qu'on mette deux peaux pour moi, puisque je suis le roi.

Aussitôt commença la plus grande hécatombe de bœufs qui se fût jamais vue dans le village. Chacun voulait aller au paradis et avoir sa part des trésors qu'il contenait.

Samba, effrayé de ce qu'allait causer son mensonge, essayait en vain de retenir ces acharnés ; mais ceux-ci pensant qu'il voulait les détourner du voyage afin de garder pour lui seul les libéralités des anges le rudoyaient et l'éloignaient d'eux avec des injures.

Les peaux de bœufs furent apportées devant la case royale : le roi, les grands et une bonne quantité des habitants du village, tous gens âpres et avares, furent cousus solidement. Puis, on chargea sur des charrettes les sacs, en tas, et l'on se dirigea vers le fleuve.

Samba, une dernière fois, voulut tenter d'arracher à leur folle aventure ces amateurs de paradis.

— Arrêtez, cria-t-il pendant qu'on déchargeait les charrettes – et il courait d'un sac à l'autre, suppliant, angoissé. – Je vous ai menti… Jamais je ne suis allé au paradis… J'avais pu réussir à sortir du sac… Ce n'est pas moi qu'on a jeté dans le fleuve. Vous allez à une mort certaine…

— Tais-toi, Samba, cria le roi de toutes ses forces. Tu nous importunes, et c'est à présent que tu mens, puisque j'ai vu, de mes yeux, l'or que t'ont donné les anges.

— Ce ne sont pas les anges, s'écria Samba. Une circonstance providentielle…

— Assez ! fit sèchement le roi. Esclave, faites-le taire, et jetez-nous dans le fleuve. À mon retour, je punirai ce criard comme il le mérite !…

Quand le dernier sac disparut dans l'eau, Samba eut un soupir et faisant signe à tous de le suivre, il se dirigea vers le village.

On attendit plusieurs jours le retour des voyageurs, puis quand on fut bien persuadé qu'ils se plaisaient trop au paradis pour en revenir jamais, on offrit le trône à Samba.

Celui-ci accepta, et l'on raconte qu'il n'y eut jamais un roi plus véridique.

Autour d’un champ

MONSIEUR Lièvre voulut un jour planter du mil.

Mais la terre était dure à travailler et les ongles des léporidés qui sont si capables de creuser des galeries dans le sol, valent bien peu de chose pour ce qui est d’un défrichement et d’une plantation, travaux qui exigent à la fois de la force et de la persévérance.

— Comment vais-je faire ? se dit le Lièvre. Je serais pourtant bien satisfait d’avoir ma provision de mil, pour les jours d’hiver ! Il faut absolument que je demande de l’aide.

Monsieur Lièvre ne se creusa pas longtemps la tête, il eut vite fait de trouver une idée propre à lui simplifier la besogne. Et il se rendit à la clairière où l’Éléphant était en train de faire des fagots.

— Bonjour, mon cher Éléphant, lui dit-il, je suis enchanté de te trouver chez toi, car j’ai un service à te demander.

— Bonjour, Lièvre. Et quel service ? fit l’Éléphant avec un peu de méfiance (car il avait eu à subir pas mal de tours de la part de son ami).

— Peux-tu m’aider à labourer un champ où j’ai décidé de planter du mil ? Si tu peux me donner le coup de main que j’attends de toi, je me montrerai reconnaissant, à la récolte. Qu’en dis-tu ?

— Je suis en train de réfléchir, dit l’Éléphant, car je suis moi-même très occupé. J’ai deux clairières à percer et une grande quantité de troncs d’arbres à transporter près du marigot : ils me gênent ici…

— Alors ?

— Je tâcherais tout de même de t’aider un peu, fit l’Éléphant en s’éventant de ses larges oreilles, mais il faudra que je prenne sur mes nuits. Heureusement, la lune nous éclairera une bonne partie de celles-ci, et j’en profiterai pour aller travailler pendant plusieurs heures à ton champ. Cela t’arrange-t-il ?

— J’allais te proposer cet arrangement, dit le Lièvre d’un air satisfait. Tu viendras donc labourer pendant la nuit, moi pendant le jour. Et pour ce qui est du paiement…

— Il est facile à établir, fit l’Éléphant en clignant des yeux d’un air réfléchi, à peine égale salaire égal. J’aurai la moitié de la récolte.

Le Lièvre ne laissa pas voir son mécontentement, il s’empressa au contraire d’opiner.

— C’est entendu, fit-il. Bonjour. Je te laisse à tes fagots. N’oublie pas de venir au champ ce soir à la nuit tombée. Il se trouve près des trois baobabs, au pied d’un grand rocher que tu peux apercevoir d’ici. D’ailleurs je t’y attendrai.

Il s’éloigna en courant et arriva bientôt au fleuve.

Le soleil était au zénith, et ses rayons transformaient l’eau en torrent de lumière.

Le Lièvre mit une patte au-dessus de ses yeux et regarda attentivement la surface moirée et étincelante.

Tout à coup une sombre masse apparut au milieu des flots.

— Bonjour, Hippopotame ! cria le Lièvre en s’approchant de la masse autant qu’il le pouvait.

— Bonjour.

— Je vois que j’arrive bien et que tu es de bonne humeur, cela me réjouit. Il faut que je te dise quelque chose ; as-tu fini de prendre ton bain ? Oui ? Alors viens près de moi.

L’Hippopotame s’approcha pesamment.

— Voici ce que je voulais te dire, reprit le Lièvre. Je voudrais planter du mil, mais je ne suis pas assez fort pour labourer tout seul l’espace nécessaire et je viens te demander si tu ne veux pas m’aider. Tu bêcherais pendant le jour et moi pendant la nuit, et le travail se ferait ainsi rapidement.

— J’aimerais mieux bêcher aussi la nuit pour avoir moins chaud, fit l’Hippopotame.

— Impossible, c’est la nuit seulement que j’ai de la force. Tu sais bien que je dors pendant le jour et que je me réveille à l’heure du crépuscule. Tandis que toi tu es aussi bon travailleur le jour que la nuit.

L’Hippopotame fit la grimace.

— Et que me donneras-tu pour faire la moitié de la besogne ?

— Ma foi, nous verrons…

— C’est tout vu. Je veux la moitié de la récolte. J’aime beaucoup le mil.

— Va pour la moitié ! dit le Lièvre en dissimulant la malice de son regard. Veux-tu commencer le travail tout de suite ? Viens, dans ce cas, je vais te mener jusqu’au champ, puis j’irai me coucher, car je n’en puis plus.

L'hippopotame fit la grimace.

Les deux compagnons se rendirent au terrain que le Lièvre avait en vue et dont il avait tracé les limites. Et l'Hippopotame commença à creuser la terre de ses pieds robustes.

— Cela va aller très bien ! dit le Lièvre qui le regardait faire tout en broutant quelques herbes. Continue ainsi jusqu'au crépuscule, et puis tu t'en iras, je viendrai te remplacer.

Et après avoir adressé un petit salut de la tête à son associé, le Lièvre alla tranquillement s'installer dans son terrier où il ne fit qu'un somme jusqu'au soir.

Il arriva au champ quelques minutes avant l'Éléphant.

— C'est parfait, lui dit-il, tu es exact et je te cède la place avec plaisir car je me sens fatigué. Tu peux voir – ajouta-t-il en lui désignant tout l'espace qu'avait labouré l'Hippopotame – que je ne me suis pas épargné. Si tu en fais autant, nous serons vite au bout.

— Je n'aurais jamais cru, fit l'Éléphant avec surprise, que tu fusses capable de creuser le sol de cette façon.

— Prends-tu mes pattes pour des nageoires ? dit le Lièvre feignant d'être vexé.

— Non, mais tu n'es pas grand, et…

— Si je ne suis pas grand, je suis agile, et j'aurais le temps de tourner cinquante fois sur moi-même avant que tu sois arrivé à le faire une seule fois. Mais, sur ce, bonsoir et bon travail, je vais me coucher.

Et pendant que l'Éléphant commençait la besogne, le Lièvre regagna son terrier où il reprit son sommeil interrompu.

Le lendemain, quand l'Hippopotame arriva au champ pour reprendre sa tâche, il resta ébahi devant tout le travail qu'avait soi-disant fait le Lièvre pendant la nuit.

— C'est merveilleux ! dit-il. Et pourtant le sol est dur, je le sais mieux que personne. Comment as-tu pu faire ?

— Je ne m'embarrasse jamais de rien, répondit le Lièvre avec sincérité, et je sais si bien m'arranger que les choses se font sans me donner de peine… Mais assez bavardé ! Au travail ! Je vais dormir.

Au bout d'une semaine, le champ était labouré et ensemencé, et le Lièvre gras et frais contemplait son domaine avec satisfaction. L'Éléphant était revenu à la forêt et l'Hippopotame au fleuve, et chacun d'eux attendait impatiemment le moment de la récolte.

Ce moment arriva, et l'Éléphant vint le premier trouver le Lièvre.

— J’ai regardé le mil en passant, lui dit-il, il est mûr. Quand faisons-nous la récolte ?

— Mon ami, répondit le Lièvre, je crois que notre projet de partage n’est pas possible.

— Comment ! s’écria l’Éléphant, est-ce que tu reviendrais sur ta parole ?

— Jamais de la vie ! fit le Lièvre d’un air de dignité offensée ; mais c’est parce que je pense qu’en partageant la récolte nous aurons un bien médiocre profit l’un et l’autre. Il vaudrait beaucoup mieux que l’un de nous renonçât à sa part, cela formerait alors un gain appréciable.

— Mais il aurait travaillé pour rien, dit l’Éléphant. Merci !

— Nous pourrions stipuler que le champ de mil appartiendrait à celui qui se serait montré vainqueur dans le combat de la corde.

— Qu’est-ce que c’est que ce combat ?

— Tu vois ceci ? demanda le Lièvre en montrant à l’Éléphant le bout d’une très longue corde. Eh bien ! tu vas le tenir fortement, tandis que j’irai tout là-bas prendre l’autre extrémité. Puis nous tirerons chacun de notre côté, et celui qui aura réussi à amener l’autre près de lui, en tirant sur la corde, celui-là sera vainqueur et aura gagné le mil.

L’Éléphant regarda la taille minuscule du Lièvre et la compara avec l’ombre énorme que faisait sa silhouette sur le sol. Il pensa qu’il serait sûrement victorieux, et il répondit :

— Après tout, c’est une idée. Et il me sera agréable de me nourrir copieusement de mil.

— Alors c’est parfait, fit le Lièvre, tiens la corde. Je vais à mon poste, et quand je crierai : « Bataou ! » tu tireras pour m’amener vers toi.

Le Lièvre quitta l’Éléphant et descendit au fleuve où il trouva l’Hippopotame. Il lui tint le même discours et, par les mêmes raisons, il le décida à tenir le bout de la corde à l’extrémité de laquelle se trouvait l’Éléphant.

Sa petite taille avait été un sûr appât pour ses deux associés ; et lorsqu’il cria bien haut : « Bataou ! » l’Éléphant et l’Hippopotame se mirent à tirer avec ardeur sur la corde.

Pendant ce temps, le Lièvre courait au champ de mil et coupait la moisson rapidement.

Les deux énormes animaux luttèrent trois jours avec des alternatives de victoire et de défaite, mais sans parvenir à se faire lâcher pied mutuellement.

Enfin chacun d’eux eut l’idée d’avancer vers l’autre extrémité de la corde en continuant à tirer de toute sa force. Et ils furent bien surpris, lorsqu’ils se trouvèrent nez à nez.

— Que fais-tu là ?

— Et toi ?

— Où est le Lièvre ?

— Tu n’avais pas le droit de prendre cette corde !

— Toi non plus ! C’était une lutte pour savoir à qui irait la récolte de mil.

— C’est vrai. Mais ne pouvaient prendre part à la lutte que ceux qui avaient labouré et planté.

— Eh bien ! Je suis un de ceux-là.

— Pardon, c’est moi !

— J’ai travaillé au champ toute la journée !

— Et moi toute la nuit !

L’Hippopotame et l’Éléphant se regardèrent et comprirent en même temps de quelle façon le Lièvre les avait dupés.

— C’est trop fort ! s’écria l’Éléphant. Quelle audace a ce misérable ! Mais il va le payer ! Courons au champ de mil, nous partagerons tous les deux la récolte !

L’Hippopotame approuva cette résolution, et ils coururent de toute la vitesse de leurs jambes jusqu’au champ.

Mais ils le trouvèrent vide. Le Lièvre avait profité de leur longue lutte pour couper la récolte et l’emmagasiner dans son terrier.

La colère des deux pachydermes fut épouvantable et si le Lièvre, au lieu de se tenir prudemment au fond de son trou, s’était par malheur aventuré dans la campagne, il eût été piétiné de façon à former de la chair à pâté.

— Qu’il ne se hasarde plus à travers la brousse ni la forêt ! s’écria l’Éléphant en barrissant de fureur. Je lui défends de montrer là, à l’avenir, le bout même d’une oreille !

— Et moi je l’invite à ne pas venir boire au fleuve, s’il tient à la vie ! grogna l’Hippopotame.

Et chacun d’eux ayant juré la mort du Lièvre, ils se séparèrent pour retourner à leurs occupations.

Le Lièvre fut bientôt informé des intentions menaçantes de ses anciens associés, mais il ne s’en préoccupa pas longtemps, car il avait son projet.

Il se revêtit d’une peau de bouc, après avoir eu soin de la souiller de sang, puis, il imita la démarche d’un animal exténué et alla tomber, avec un

gémissement, dans la clairière où travaillait l'Éléphant.

Celui-ci en entendant une plainte si douloureuse, se dirigea en hâte vers cet animal blessé.

— Qu'y a-t-il, mon pauvre bouc ? demanda-t-il. Et qui t'a mis dans cet état ?

— Hélas ! répondit le Lièvre en contrefaisant sa voix, c'est ce méchant Lièvre qui, parce que je me rangeais pas assez vite pour le laisser passer, a voulu me montrer sa force. Il m'a mis les os à nu, et je me sens tout prêt de mourir.

— Il est donc bien fort et bien effrayant ? demanda encore l'Éléphant.

— Oh ! oui, et il est venu à bout de moi avant même que j'aie eu le temps de faire usage de mes cornes pour me défendre. C'est un animal terrible ! On ne croirait pas cela, en le voyant si petit et d'apparence si frêle, mais il est courageux comme tous les lions de la brousse réunis.

— Diable ! diable ! fit l'Éléphant, je vois qu'il ne fait pas bon se battre avec lui.

— Non ! je te l'assure. Et avec cela, il est très susceptible et se fâche pour un rien.

— Diable ! répéta l'Éléphant. Et il s'éloigna en regardant autour de lui.

Le lièvre, toujours revêtu de sa peau de bouc, se rendit aussitôt au bord du fleuve, et lorsqu'il aperçut la masse noire de l'Hippopotame, il se coucha sur le sable d'un air exténué.

— Ah ! s'écria-t-il. Par pitié un peu d'eau, car je souffre le martyre !

— Qu'as-tu ? demanda l'Hippopotame qui le regarda avec curiosité. Pourquoi souffres-tu ?

— C'est le Lièvre ! dit faiblement le faux bouc d'une voix d'agonie. J'ai eu le malheur de lui marcher sur une patte et voilà ce qu'il a fait de moi !

— Comment ? fit l'Hippopotame, mais le Lièvre est plus petit que toi !

— Oui, mais cela n'empêche pas. Il est tellement méchant et vindicatif que j'ai eu vite le dessous. À peine ai-je eu seulement la force de l'empêcher de me tuer tout à fait. Pourvu qu'il ne passe pas par ici !

L'Hippopotame se gratta le nez dans le sable.

— Tu ferais mieux de t'éloigner, mon pauvre bouc, dit-il. D'abord pour toi et ensuite pour les autres. Je n'aurais pas pensé qu'il pût venir à bout si facilement de tes fortes cornes !…

— Il mordrait le cuir le plus épais, fit le Lièvre en feignant la terreur. Il a une mâchoire effroyable, et il est rapide, dans ses coups, tellement qu'on les

a reçus avant de s’apercevoir qu’il les donne. Je n’ai jamais vu de plus longues et de plus formidables griffes.

— Oui, eh bien, fais ce que je te dis, Bouc ; va-t’en, cela vaut mieux. Je me suis toujours très bien entendu avec le Lièvre jusqu’à présent, et je ne voudrais pas, en accueillant un de ses ennemis, risquer d’allumer sa colère contre moi.

— Tu as raison, fit le faux bouc, et il s’éloigna en se traînant avec peine.

Et lorsque, le lendemain, le Lièvre vint sautiller dans la forêt et boire au fleuve, l’Éléphant et l’Hippopotame lui firent un accueil des plus gracieux, tout comme si l’affaire du champ de mil n’avait jamais existé.

On raconte cela encore dans la brousse.

L’aiguille

QUAND Sara rentra dans la case ce soir-là, il avait un air tellement triomphant que son père et ses frères lui demandèrent aussitôt :

— Qu’as-tu ?

— J’ai trouvé une aiguille, répondit Sara.

Et il s’assit en regardant avec satisfaction l’aiguille qu’il tenait entre ses doigts.

Ses frères partirent d’un éclat de rire et le père dit en souriant :

— Comment un grand garçon de quinze ans comme toi peut-il être heureux d’une pareille trouvaille ! Tu es un véritable enfant.

Et le père prononça ces derniers mots avec indulgence car Sara était le dernier né de la famille et son fils préféré.

— Mais, mon père, dit Sara vivement, cette aiguille peut peut-être me donner un royaume.

— Ah ! ah ! ah ! firent tous les frères, le beau roi avec son aiguille à la main ! Qu’il est donc redoutable ! et imposant !

Ses frères continuèrent à rire et le plaisantèrent à n’en plus finir.

— Dans tous les cas, fit Sara, j’échangerai demain cette aiguille contre un poulet.

— Cela suffit, dit le père. La taquinerie et l’ironie ont des bornes. Si Sara se croit riche avec sa trouvaille, c’est son affaire.

Tout le monde alla se coucher, Sara regardant toujours avec satisfaction son aiguille.

Le lendemain le père et les frères de Sara se rendirent au travail des champs. Comme ils étaient pauvres, ils s'étaient loués pour la saison à un homme riche du village et ils étaient occupés à rentrer sa récolte.

Sara les accompagna. Il avait pour mission de s'occuper des troupeaux. Il se dirigea donc vers l'étable et commença à traire les vaches. Or la femme du riche fermier était justement occupée à coudre non loin de là.

Tout à coup Sara s'entendit appeler.

— Sara ! disait la fermière, viens ici, mon enfant. Tu as de bons yeux meilleurs que les miens, tu parviendras sans doute à retrouver mon aiguille que j'ai laissé tomber et que je cherche en vain.

Sara se baissa, regarda de tous côtés, mais le sol était couvert de paille, d'herbes, et il n'aperçut pas le minuscule objet.

— Quel malheur ! dit la fermière. Il va me falloir aller en acheter au village car je n'en ai plus à la maison.

— Si tu veux, maîtresse, dit Sara, faire un échange avec moi, je puis te procurer une aiguille.

Et il tendit à la fermière l'aiguille qu'il avait trouvée la veille.

— Que veux-tu échanger ?

— Un poulet.

— Bien. Tu le choisiras avant de t'en aller d'ici. Et je te remercie, ton aiguille va me rendre service.

Sara termina joyeusement son travail et rentra à la case de son père un beau poulet à la main.

— Voilà ce qu'est devenue l'aiguille, lui dit-il.

— Bravo ! quel bon repas nous allons faire ! s'écrièrent ses frères enchantés.

— Je ne vous demande qu'une chose, demanda Sara, c'est de me garder pour ma part une cuisse du poulet. J'en aurai besoin pour l'échanger contre un cheval.

— Un morceau de poulet contre un cheval ! Mais tu perds la tête ! firent ses frères en se moquant de lui.

— Pourquoi cela ? interrompit le père. Vous êtes trop prompts à rire de Sara. Qu'il fasse à son idée et que Dieu l'aide !…

— Père, dit le lendemain Sara, nous n'avons plus de bois, je vais en couper dans la forêt. Et j'emporte ma cuisse de poulet pour faire l'échange dont j'ai parlé.

— Ramène un cheval blanc, dit l'aîné de ses frères en riant.

— Non, un noir, fit le cadet.

— Entendu ! dit Sara, et sortant de la case, il s’en alla à pas rapides.

Or le roi était à chasser depuis l’aube dans la forêt, et, comme il avait mis beaucoup d’ardeur dans sa poursuite du gibier, il avait grand soif et grand faim.

Il était descendu de cheval près d’un petit torrent et il y buvait avec avidité quand Sara vint à passer.

En apercevant le roi, celui-ci s’arrêta et salua avec respect, mais le souverain ne le regarda même pas. Il marmonnait entre ses dents, plein de colère.

— C’est bien la peine d’être roi pour être plus mal servi que n’importe quel laboureur ! Mes esclaves ne devraient-ils pas être déjà ici avec un souper prêt, tandis qu’il me faudra attendre, qui sait, peut-être encore deux heures, avant de pouvoir me restaurer. C’est insupportable !

Sara s’approcha.

— Que me veux-tu ? demanda le roi en fronçant le sourcil.

— J’ai entendu ce que tu disais, roi, fit le jeune garçon, et si tu veux bien m’accorder un cheval en échange de ce que je vais t’offrir, je serais heureux que le bon destin m’ait fait passer par ici.

— Qu’as-tu à m’offrir ?

Sara montra la cuisse de poulet.

Le roi eut une exclamation de joie.

— Prends, dit-il, parmi ces chevaux que gardent mes esclaves celui qui te conviendra. Tu ne pouvais me faire un présent plus précieux que celui-là ! Oh ! que ce poulet est donc bon !

Sara remercia le roi et courut choisir un cheval.

Il l’enfourcha et rentra ainsi à la case paternelle.

— Voyez, dit-il à ses frères qui le regardaient avec ébahissement, je ramène un cheval ; il est à la fois blanc comme Ramaou me l’a demandé et noir comme le voulait Ramaky.

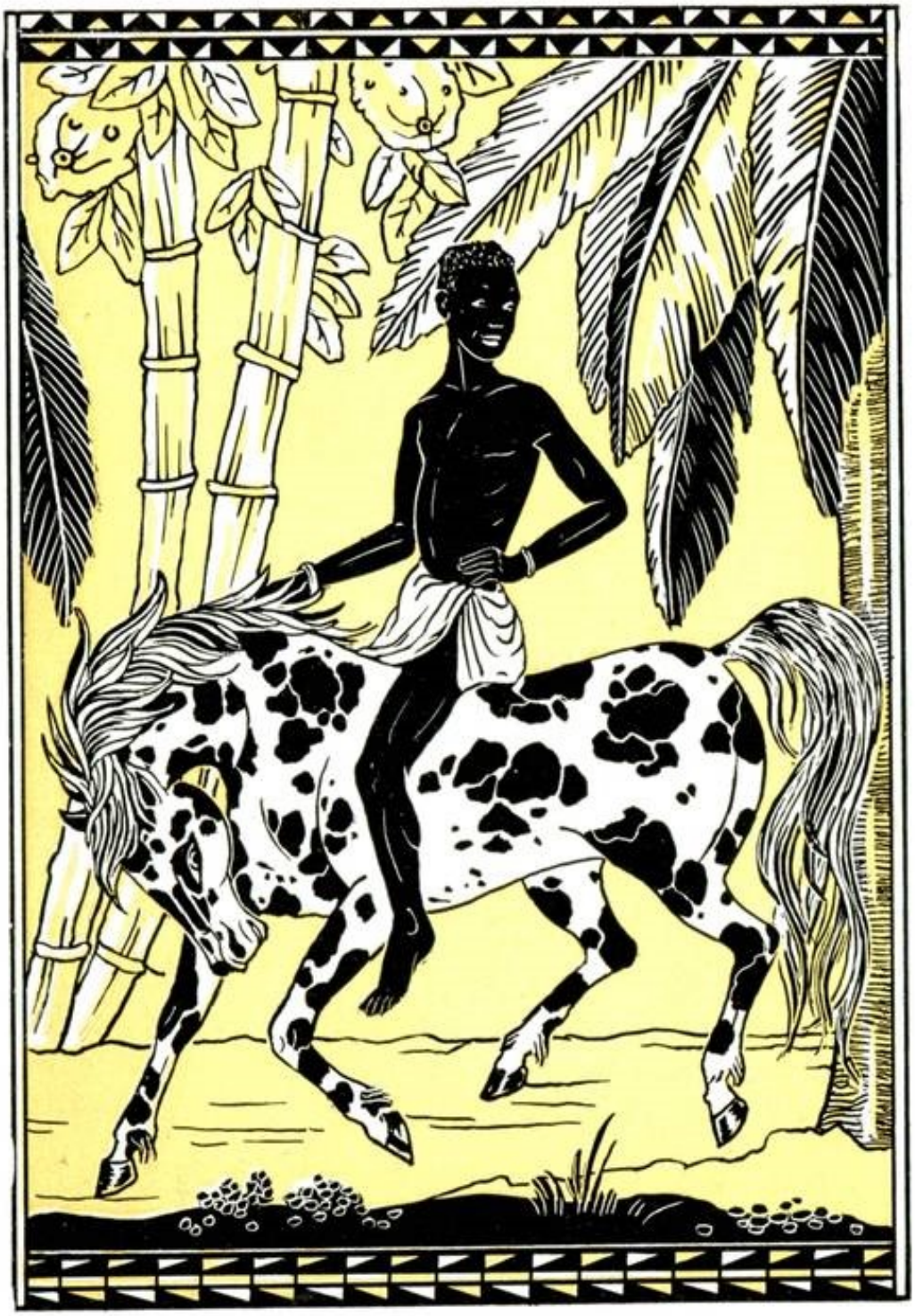
— Quel beau cheval ! s’écrièrent ses frères, et comme il va nous être utile !

— Mais pas trop, répliqua Sara, car je vais l’échanger bientôt contre un petit chat.

— Échanger ce beau cheval contre un chat ! crièrent Ramaou et Ramaky fâchés. C’est de la folie complète ! Notre père ne te permettra pas d’agir aussi absurdement. N’est-ce pas, père ?

— Que Sara fasse à son idée et que Dieu l’aide répondit le père, sans s’émouvoir.

— Eh bien ! s’écrièrent les fils aînés, si Sara fait cette folie, il sortira de la case, ou nous nous en irons tous les deux !



Il l'enfourcha et rentra ainsi à la case paternelle.

Plusieurs jours se passèrent et on aurait cru que le jeune garçon avait renoncé à son idée. Ses frères se servaient du beau cheval comme s'il leur avait appartenu ; aussi, un matin devinrent-ils furieux en voyant que Sara l'avait emmené avant leur réveil.

— Où peut-il bien être parti ? se dirent-ils, et va-t-il vraiment échanger ce cheval contre un chat ?

Ce n'était pas contre un seul chat que Sara venait d'échanger son cheval, et à l'heure où ses frères l'imaginaient en train de faire ce troc bizarre, il portait sur son dos, dans un sac, sept petits chats qu'il avait obtenus de Koumba, la femme du passeur.

— Veux-tu échanger mon cheval contre un de ces sept chats que je vois pelotonnés près de toi ? lui avait-il demandé, en s'arrêtant devant la case.

Koumba s'était mise à rire.

— Contre les sept si tu veux, lui avait-elle répondu, et mon mari ne trouvera pas, j'en suis sûre, que j'ai fait un mauvais marché. Mais parles-tu sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement, répondit Sara, j'échangerai chacun de ces chats contre sept esclaves.

La femme du passeur pensa que le jeune garçon n'était pas dans son bon sens et elle hésita à accepter le cheval. Mais le calme et le sérieux avec lequel Sara fit l'échange l'empêchèrent de protester. Elle enferma les chats dans un sac qu'elle tendit à leur nouveau possesseur.

— Merci, dit Sara, si tu vois mon père, tu lui diras que je suis parti chercher les esclaves.

Et il s'éloigna dans la direction opposée à celle du village.

Il alla ainsi pendant vingt jours, dormant la nuit dans un arbre afin d'éviter l'attaque des bêtes fauves, et se nourrissant de fruits sauvages.

Au bout de ce temps, il arriva dans une région aux maigres cultures : les arbres fruitiers et les plantations étaient attaqués, on le sentait, par un fléau destructeur ; les greniers étaient vides, et les habitants du village, couverts de pagnes troués, avaient une mine sombre et farouche.

Quand Sara parut, ils le regardèrent avec une ironie qui frappa le jeune garçon.

— Qu'avez-vous à rire ? demanda-t-il en s'approchant de l'un d'eux.

— Nous nous moquons, fit l'homme, de ce sac que tu portes sur ton dos si précieusement, car il ne contiendra plus rien, pour peu que tu t'arrêtes ici deux heures.

— Pourquoi cela ? fit Sara, seriez-vous des voleurs ?

— Nullement, mais il y a tellement de rats dans le pays que dès que tu auras posé ton sac par terre, ils s'en empareront et tu ne le reverras pas. Tu as remarqué dans quel état sont nos vêtements et nos récoltes ? Nous n'osons jamais dormir que d'un œil tant nous craignons d'être rongés tout vifs.

— Combien d'esclaves me donneriez-vous ? demanda Sara aux gens du village si je vous apportais le moyen de recouvrer la prospérité et la tranquillité d'autrefois ?

Ils se regardèrent tous les uns les autres. L'air réfléchi du jeune garçon leur prouvait que sa proposition était sérieuse.

— Si vraiment tu nous donnais ce moyen, fit le chef du village, tu choisirais autant d'esclaves que tu le voudrais.

— C'est bien. Voici le remède dont je vous ai parlé.

Et Sara tira les sept chats du sac.

La foule poussa des hurlements de joie à la vue des petits quadrupèdes. Ce fut à qui les caresserait de la voix et du geste, et quelques rats qui montraient audacieusement leur nez hors de leur trou malgré tout le bruit, le rentrèrent avec promptitude.

Cependant les chats, dès qu'ils s'étaient sentis sur le sol, avaient reniflé l'air avec force et s'étaient élancés dans différentes directions.

La foule s'était ouverte pour leur laisser passage et les hurlements de joie se changèrent en une véritable tempête d'acclamations quand on vit chacun des chats rapporter triomphalement dans sa bouche un rat étranglé.

— Que veux-tu pour ce cadeau inestimable, jeune homme ? fit le chef du village tout heureux. Combien de captifs ?

— Sept pour chacun des chats, répondit Sara.

— Prends-les. Ce n'est pas payer trop cher les services que tu nous rends.

Quand vingt jours plus tard, Sara suivi de ses esclaves entra dans la case paternelle, ses frères manquèrent tomber de saisissement.

— Eh bien, leur dit Sara, vous voyez qu'on peut échanger, sans y perdre, un beau cheval contre un petit chat. Qu'en dites-vous ?

— Ah ! dit Ramaou, ton intelligence et ton jugement sont supérieurs aux nôtres, c'est certain.

— Oui, ajouta Ramaky, c'est vraiment toi qui es l'aîné de nous trois, et voilà des esclaves qui vont nous permettre de devenir riches.

— Hum ! dit Sara, ne prenez pas trop l'habitude de compter sur eux pour faire votre travail, car, dans un mois, je compte les échanger contre le cadavre d'un homme.

— Mon père, s'écria Ramaou, le visage décomposé d'étonnement et de colère, entends-tu ce que dit Sara ? Alors que, grâce à ces esclaves, nous pouvons espérer sortir en peu de temps de notre pauvreté, ce fou songe à les échanger contre un cadavre !

— Il veut nous mettre sur la paille ! fit Ramaky qui étouffait de rage. Si tu ne le maudis pas, père, c'est que tu es pour lui d'une faiblesse coupable et nous te renierons, mon frère et moi.

— Que Sara fasse à son idée et que Dieu l'aide, dit le père en regardant d'un air sévère ses fils aînés qui courbèrent la tête sans mot dire.

Cependant Sara, aidé des esclaves, avait entrepris la construction d'une grande case qui devait les abriter. Puis il les mena le lendemain à la forêt pour y couper du bois, et aux champs pour le labourer et les ensemencer.

En le voyant préparer ainsi de grands travaux, ses frères se dirent que, sans doute, il ne pensait plus à échanger ses esclaves.

Il a parlé de cela pour nous taquiner, disait Ramaou et Ramaky. Dans tous les cas, c'était pure fantaisie de sa part puisqu'il a bâti cette case. Imitons-le. Ce sera si agréable de pouvoir commander !

Et ils se mirent tous deux à donner des ordres aux esclaves de Sara, si bien que ceux-ci, au lieu d'un seul maître qui se montrait humain avec eux se virent nantis de deux tyrans.

Cela dura un mois, et au bout de ce temps, à un moment où Ramaou et Ramaky faisaient la sieste, Sara réunit ses esclaves et les emmena plus au Nord, vers un pays dont le roi, Mahan Oulé, venait de mourir.

Sara avait appris la maladie du roi par un marchand qui allait de village en village, et comme il avait résolu d'échanger ses esclaves contre un cadavre d'homme, il voulait arriver assez à temps pour proposer le marché aux héritiers de Mahan Oulé.

Le vieux roi n'avait pas laissé d'enfants et le pouvoir après lui revenait à un de ses cousins, homme cupide s'il en fût. Aussi dès que Sara lui eut proposé d'échanger contre le corps du défunt roi les quarante-neuf esclaves qu'il avait amenés, se frotta-t-il les mains avec satisfaction.

— J'accepte ! j'accepte ! s'écria-t-il. À quoi peut servir un cadavre ? à rien du tout. Et puis Mahan Oulé était un si bon homme que la pensée de

m’être utile après sa mort lui ferait plaisir certainement. Prends le corps tant que tu voudras, mon brave. Top ! l’échange est fait.

Et le nouveau roi fit mener sur le champ au travail les esclaves que lui abandonnait Sara ; quant à lui, il s’assit sur le seuil de la case royale curieux de savoir ce que ce bizarre faiseur d’échange pourrait faire du corps du vieux roi.

Sara avait fait porter celui-ci sur la place du village. Il l’avait étendu par terre, et, entre ses mains, s’enroulant autour de ses poignets, il avait placé une lourde chaîne ; puis il s’était mis à tourner autour de lui en criant à tue-tête :

— Voici Mahan Oulé, le roi de ce village qui fut un père plutôt qu’un maître pour chacun. Son successeur l’a traité, mort, comme s’il était un vil esclave et l’a vendu au premier étranger venu. Puis il s’est assis sur son trône, et on agitera autour de lui le chasse-mouche royal, comme s’il avait vraiment un cœur de roi. N’est-il personne ici qui ne se souvienne des bienfaits de Mahan Oulé ?

Le roi défunt n’avait peut-être pas été aussi parfait que Sara se plaisait à le dire, mais la mort met une auréole au front des êtres, et les médiocres apparaissent bons, quand ils ne sont plus là. Quant aux bons, ils deviennent des saints.

Mahan Oulé, du fait d’avoir rendu le dernier soupir et de ne plus peser sur son peuple par aucun impôt, avait laissé une mémoire vénérée, et les amertumes qui résultent, chez ceux qui obéissent, de tout pouvoir, quel qu’il soit, s’étaient immédiatement reportées sur l’héritier du vieux roi.

Aussi, le discours de Sara prononcé d’un ton émouvant et solennel fit-il un effet immense.

La foule s’attroupa autour du corps du roi et des exclamations d’indignation et de fureur jaillirent de toutes les poitrines.

— Il faut venger notre père ! criait-on.

— Et enlever le pouvoir à qui ne le mérite pas ! murmuraient quelques voix.

— Nous devons forcer le tyran au respect de saint Mahan Oulé !

— Ou plutôt l’immoler en sacrifice aux mânes qu’il a profanées !

— Oui, vengeons la mémoire de notre roi !

— Tue ! Tue !

Le nouveau roi, qui, en faisant avec Sara ce troc bizarre, n’avait pas imaginé un seul instant que celui-ci allât rendre public leur marché, devint

blême quand il entendit les paroles de son acheteur et faillit s'évanouir aux hurlements de la foule.

Il rentra précipitamment dans sa case, en appelant ses gardes et ses courtisans. Mais nul ne répondit, car chacun d'eux avait entendu les cris qui venaient de la place, et tous avaient fui avec rapidité.

Le roi hésita un instant, mais ce fut bref, car la porte de la case résonnait déjà sous les coups de la foule. Il rassembla à la hâte ce qu'il y avait de plus précieux dans le trésor royal, puis sautant sur le cheval le plus rapide de ses écuries, il s'élança au galop, à travers la brousse.

Sara cependant essayait de modérer la colère de ces furieux, mais ce n'était pas chose facile de l'apaiser après l'avoir allumée ; et il fut bien aise de trouver vide la case royale.

— Le lâche a fui ! s'écria-t-il. Vous voyez quel roi vous vous étiez choisi ! Ne lui permettez jamais de reparaître sur le territoire du village ! Mais avant toutes choses, occupons-nous des funérailles de Mahan Oulé. Et qu'elles soient dignes de sa mémoire !

Puis, sans laisser à personne d'autre le soin de régler les détails de ces funérailles, il donna ses ordres avec tant de décision et d'à-propos que tous obéirent.

Pendant deux jours se déroula la pompe des obsèques royales ; et Sara la régla de manière à frapper vivement l'imagination des ex-sujets de Mahan Oulé.

Pendant ce temps, il sut maintenir l'ordre dans le village, il fit des largesses aux plus pauvres avec les biens du roi en fuite, et commença des travaux que le peuple réclamait depuis longtemps sans pouvoir les obtenir, tels que la construction d'une bonne route et le réaménagement de nouveaux puits. Enfin, en peu de jours, il se rendit tellement nécessaire que lorsqu'il proposa d'élire un roi, il n'y eut dans tout le village et les villages environnants qu'un cri, qu'un nom prononcé : « Sara ! »

Mais alors il rassembla sur la grande place le peuple et il dit :

— Merci, mes amis, de m'avoir choisi, moi, l'étranger, de préférence à tant d'autres qui sont de même race et du même village que vous. Mais je suis trop jeune pour vous commander longtemps. Je veux vous amener mon père, car il a l'expérience qui me manque. Il faut qu'un roi soit âgé pour aimer la paix et pour la donner, la conserver à ses sujets. Mais je serai un des ministres de mon père et en cette qualité j'accepte le choix que vous avez fait de « Sara ».

Le peuple applaudit à la sage conduite du jeune homme, et on envoya sur-le-champ une députation de notables pour prévenir et ramener son père.

Les frères de Sara, lorsqu'ils apprirent son brillant destin et la royauté qu'il donnait à leur père tombèrent malades d'envie.

Toutefois, Sara ne les oublia pas et leur envoya assez d'esclaves et de troupeaux pour leur donner une belle aisance qui les rendit peu à peu moins jaloux et moins âpres.

Le père de Sara régna longtemps, adoré de son peuple, et quand il légua le pouvoir à son fils, ce fut en lui disant :

— Voici le royaume que t'a valu ton aiguille. Contes ! Contes ! Sornettes ! Sornettes ! Ce n'est pas moi qui suis le menteur, ce sont les anciens qui ont dit la chose avant moi.

L’œuf de l’hyène

TTT, pttt, pttt, pttt !

Monsieur Lièvre bondit à travers la plaine, courant avec son agilité bien connue. Il a les moustaches au vent, et ses longues oreilles se meuvent de tous côtés pour saisir les bruits du matin.

— Hélo ! mon cousin.

La voix qui vient de l’arrêter dans sa course est basse et désagréable bien qu’elle se force à un ton de fausset des plus enjoués.

Monsieur Lièvre a fait la grimace : l’Hyène – qui, on ne sait pourquoi, s’obstine à le traiter de cousin – est là, tout près de lui, derrière une touffe d’aloès rigide.

— Si elle pouvait piquer son affreux museau aux épines de la plante ! pense le Lièvre en arrêtant sa course.

— Ah ! te voilà tout de même, dit l’Hyène avec une sinistre grimace qui veut être aimable. Je t’ai appelé trois ou quatre fois, j’ai cru que tu voulais m’éviter, et bien que je sois la meilleure bête de la terre, je ne te l’aurais pas pardonné.

— Je n’ai pas entendu tes premiers appels, car ta voix ressemble à la fois au hurlement du loup, au hululement du hibou et au glapissement du vautour, si bien qu’on peut se tromper, comme je l’ai fait. Et pour ce qui est d’être pardonné ou non, je ne m’en préoccupe pas trop : j’ai de bonnes pattes pour me sauver quand besoin est… Que rongeais-tu là ? Ah ! oui, les vieux os de ce pauvre chacal mort d’indigestion il y a quinze jours. Quelle nourriture ! Pouah ! cela me soulève le cœur.

— Je grignotais en t’attendant, dit l’Hyène, car j’ai une proposition à te faire.

— Laquelle ?

— Il y a là-bas, près du grand baobab, une vache qui paît. J’aurais bien envie de boire de son lait, mais je n’ose pas l’approcher, car elle se méfie de moi et se sauve quand je veux lui parler.

— Eh bien, que faut-il que je fasse là-dedans ? demanda le lièvre qui est toujours serviable.

— Si tu voulais entamer une conversation avec la vache, cela me donnerait le temps de me glisser près d’elle et de la traire avant qu’elle puisse s’y opposer.

— C’est une idée, fait le Lièvre alléché, le lait de la vache est excellent. Allons la trouver.

Et Monsieur Lièvre s’approche du paisible ruminant.

— Bonjour, lui dit-il, l’herbe est-elle bonne ? Je ne lui ai donné ce matin que deux petits coups de dents, si bien que je ne sais pas si elle est très tendre. Mais que de rosée ! J’en ai les pattes toutes trempées encore, malgré le soleil. Tu ne devrais pas rester dans ce coin de prairie, l’herbe est trop haute, et…

Le Lièvre s’arrête : la vache, qui l’écoutait de son air taciturne une seconde auparavant, vient de s’écrouler sur le sol, avec un gémissement.

L’Hyène l’a étranglée.

Le Lièvre a un sursaut d’horreur. Mais il se domine car les yeux de l’Hyène ne disent rien de bon et cette première victoire pourrait bien l’avoir mise en appétit. Il vaut mieux agir de ruse avec cette féroce bête. Et le Lièvre reprend en affectant un grand calme.

— La voilà morte ! Nous n’y pouvons rien. C’était son Destin. Mais l’ennui, c’est que nous n’aurons pas de lait.

— Je me moque bien du lait, fait l’Hyène qui est dupe de la tranquillité du Lièvre et dont les regards ne cessent de luire avec cruauté. Je tenais uniquement à la chair et aux os, car tu avais raison, ceux du chacal ne valent plus rien : autant manger des cailloux. Tandis que ceux-ci ! !… Dépeçons-la. Je t’invite à dîner pour te remercier de l’aide que tu m’as apportée.

Le Lièvre remercie tout en se disant qu’il préférerait de beaucoup être invité à s’en aller. Et il offre d’aller chercher du bois pour faire cuire le rôti.

— Ce n’est pas la peine, fait l’Hyène en montrant dans un rictus ses dents aiguës, il vaut mieux manger la viande crue, elle a plus de goût.

— Je la préfère cuite pour moi.

— Bon ! eh bien, ne bouge pas, c’est moi qui vais aller chercher le bois, fait l’Hyène qui se méfie. Découpe quelques morceaux en m’attendant.

Et pendant que le Lièvre fait mine de préparer des tranches de viande, l’Hyène entre dans la forêt pour couper du bois.

— Ce serait assez facile de me sauver, dit le Lièvre, mais je veux punir l’hyène de sa traîtrise de tout à l’heure, et il ne faut pas qu’elle puisse manger toute cette bonne viande… Où la cacher, en son absence ?…

Oh ! j’y suis ! le baobab est creux et l’hyène l’ignore. Je vais y jeter la viande.

En quelques instants le corps de la vache se trouve précipité au creux du baobab. Il ne reste sur le sol que la tête.

Le Lièvre prend celle-ci après avoir fait un trou dans la terre, l’enfouit en ne laissant dépasser que les cornes. Puis il saute à son tour dans le baobab, et juste à temps, car l’Hyène revient à ce moment de la forêt avec une charge de bois. Le Lièvre se réjouit de pouvoir regarder la mine dépitée de l’Hyène par un trou qui se trouve au bas du tronc.

L’Hyène arrive près du baobab et tourne la tête de tous côtés :

— Eh bien, où es-tu, Lièvre ? crie-t-elle d’une voix enrouée de rage, et qu’est-ce que c’est que cette plaisanterie ? Elle te coûtera cher. Qu’as-tu fait de la vache ? Réponds ! mais réponds donc !

— Ah ! fait le Lièvre – et sa voix étouffée par l’écorce résonne si étrangement qu’on la dirait sortir de terre. – Il est arrivé un malheur, pendant que tu n’étais pas là. Figure-toi que la terre s’est ouverte et qu’elle nous a engloutis, moi et le corps de la vache. De moi on n’aperçoit plus rien, mais on voit encore un peu le bout des cornes de la vache. Quel malheur, n’est-il pas vrai ?

L’Hyène se met à gronder furieusement, et le Lièvre l’entend piétiner tout autour de l’arbre en quête de son dîner disparu.

Enfin elle aperçoit les cornes, et, les tirant de toutes ses forces, elle amène la tête à elle.

— Je vois, Lièvre, crie-t-elle d’un ton de moquerie sinistre, que la terre a de bonnes dents qui ressemblent aux tiennes. Mais je ne serai pas ta dupe. Hélo ! Autruche, viens un peu par ici, ma bonne amie, viens m’aider à donner à ce petit fourbe de Lièvre une leçon méritée.

— Tu m’appelles ? fait l’Autruche en s’approchant de son long pas traînant.

— Bon ! l’Autruche maintenant, pense le Lièvre. Heureusement, elle est presque aussi bête que l’Hyène, si elle est moins méchante. Mais gare à moi !

L’Hyène met l’Autruche au courant de l’histoire de la disparition du corps de la vache et du lièvre. Elle lui montre la tête.

— Où peut-il être, demande-t-elle à l’oiseau. Où s’est-il caché ?

— Là-haut, peut-être, fait l’Autruche en levant la tête vers les branches du baobab.

— Je l’ai déjà pensé, dit l’Hyène d’un ton sagace – naturellement elle ment, car une hyène est trop sotte pour avoir de ces idées-là. – Mais la voix semble bien venir de dessous terre.

L’Autruche se met à tourner autour du baobab d’un air perplexe. Tout à coup, elle aperçoit le petit trou dans le tronc, elle y passe un peu la tête.

— Je le vois ! s’écrie-t-elle en retirant sa tête. Il est là, caché dans le fond de l’arbre.

— Est-ce que la viande est là aussi ? demande l’Hyène que la faim fait palpiter.

— Je vais te le dire. Je vais repasser ma tête par le trou pour voir.

Et l’Autruche s’approche du trou, passe sa tête.

Mais aussitôt on l’entend pousser une sorte de gloussement de douleur : le Lièvre a arraché une des longues fibres de l’écorce et au moment où la tête de l’Autruche s’engage dans le trou, d’un mouvement rapide il lui jette cette sorte de lacet autour du cou, et tire.

— Aïe ! aïe ! fait l’Autruche à demi étranglée. Arrête, Lièvre ! tu vas me faire pondre malgré moi. Ne tire pas ainsi ou bien mon œuf va tomber et se casser… Là, je t’avais bien prévenu. Voilà mon œuf par terre. En quel état est-il, Madame Hyène ? Cassé, n’est-ce pas ?

— Oui, cassé, fait l’Hyène qui est en train de manger goulûment l’œuf de l’Autruche. Hum ! que c’est bon ! Je voudrais en manger tout le temps.

Une idée a jailli dans le cerveau du Lièvre.

— Ah ! ah ! ah ! se met-il à crier d’une voix sardonique. Vraiment, ma pauvre Hyène, tu es plus sotte que nature ! Tu t’extasies sur l’excellence des œufs de l’Autruche quand les tiens sont bien meilleurs. Mais c’est toujours comme cela, et les choses ne vous paraissent belles et bonnes quand elles ont lieu chez le voisin. Ah ! je n’ai jamais vu une plus sotte bête que toi !

— Comment, mes œufs ? demanda l’Hyène avec surprise. Je ponds des œufs, moi ?

— Naturellement, comme tout le monde. Est-ce que l'Autruche, le boa et le brochet ne pondent pas ?

— Si.

— Eh bien, pour toi c'est la même chose. Et j'ai mangé souvent de tes œufs. Mais je suis étonné que tu ne saches pas que tu ponds et je pense que tu veux te moquer de moi en paraissant faire l'ignorante.

— Non, je t'assure, fait l'Hyène abasourdie et qui en oublie sa rage. Je ne savais pas que je pondais.

— Il est vrai que tu ne regardes jamais derrière toi, et que ton museau fureteur et avide, qui est toujours en quête de pourriture, n'a plus assez d'odorat pour sentir les choses fraîches. Cela m'explique que tu aies pondu jusqu'à présent sans t'en apercevoir.

— Mais que deviennent donc mes œufs ?

— Ce qu'est devenu l'œuf de l'autruche à l'instant. Il se trouve toujours quelque affamé pour croquer l'œuf qu'il trouve. Surtout que les œufs d'Hyène ont une renommée méritée. Moi, qui te parle, il m'est arrivé d'en manger et je m'en suis léché les moustaches : c'est absolument délicieux.

— Meilleur qu'un œuf de poule ? demande l'Hyène dont les yeux luisent voracement.

— Cent fois meilleur ; et je me suis souvent étonné de ce que tu te donnes tant de mal à déterrer de la viande pourrie alors que tu ponds des œufs exquis. Puis j'ai pensé que c'était de la perversité de ta part.

— Pas du tout, fait l'Hyène. Je ne me doutais pas que je pondais. Mais comment se fait-il qu'on ne me l'ait jamais dit plus tôt, toi ou d'autres ?

— Que veux-tu ? fait le Lièvre qui a peine à s'empêcher de danser de joie dans l'arbre, devant les grimaces étonnées de l'Hyène. Tout le monde se disait certainement, comme moi, que tu préférais la pourriture. Il ne serait venu à l'esprit de personne que tu pourrais être si sotte que de ne pas savoir que tu ponds.

— Est-ce que tu as vu de mes œufs, Autruche ? fait l'Hyène en se tournant vers l'échassier qui a sorti sa tête du trou de l'arbre.

L'Autruche hésite une demi-seconde, mais elle ne veut pas passer pour stupide, et puisque le Lièvre a assuré que tout le monde le savait, elle doit paraître le savoir, elle aussi.

— Oui, fait-elle, j'en ai vu.

L'Hyène est convaincue.

— Il est malheureux, dit-elle, que je sois la seule à ne pas avoir mangé de mes œufs.

— C’est certain, fait le Lièvre, mais il est facile de remédier à cela. Mets-toi à la place de l’Autruche, et passe, comme elle, la tête par le trou de l’arbre. Je te serrerai un peu le cou, ainsi que je l’ai fait pour elle, et juste de façon à te faire pondre. Tu mangeras ton œuf et nous recommencerons tant que tu voudras. Ceci toutefois à la condition que tu me laisseras sortir du baobab quand je le voudrais et sans chercher à me faire du mal.

— C’est entendu, fait l’Hyène. Et un rictus cruel plisse son museau, car elle songe que lorsque le Lièvre sortira sans méfiance du baobab, elle l’étranglera finissant ainsi par un bon dessert son dîner d’œufs.

— Je peux compter sur ta parole ? demande le Lièvre en regardant attentivement l’Hyène par le trou de l’arbre pour saisir sa vraie pensée au fond de son regard.

— Mais oui, mon cher petit Lièvre, mon bon ami, fait doucement l’Hyène dont les yeux flamboient de méchanceté.

— Bon ! Alors puisqu’il en est ainsi, passe ta tête.

— Voilà, fait l’Hyène avec empressement.

Le trou est un peu étroit, mais l’Hyène n’hésite pas à s’aplatir le museau pour le résultat qu’elle attend. Et sa tête pénètre dans l’arbre.

Aussitôt le Lièvre jette son lacet, et tire, tire, jusqu’à ce que la langue trompeuse pende sans mouvement hors de la mâchoire féroce.

L’Hyène ne pondra jamais plus.

Le rat et les sept frères

UN homme et une femme très pauvres avaient sept fils dont le dernier, nommé Faralahy, était chétif et à demi paralytique.

Comment élever une si nombreuse famille quand le travail manque ou que la force vous abandonne ? Un jour vint où le père et la mère donnèrent à leurs enfants le dernier morceau de pain qui se trouvait dans leur pauvre case.

— Mes fils, leur dirent-ils, nous ne pouvons plus vous nourrir, et nous allons avoir la douleur de vous voir mourir de faim. Vous êtes d'âge à pouvoir marcher assez longtemps. Partez donc, traversez la forêt et franchissez la montagne qui nous barre l'horizon du sud. Vous trouverez, au-delà de cette montagne, un grand village où vous pourrez vous employer. Allez ! et que Ouinndé et les Djinns bienfaisants vous protègent.

Les enfants se jetèrent en pleurant au cou de leurs parents. Seul, Faralahy garda son sourire malgré l'adieu et ce fut lui qui, le premier, cria résolument : « En route ! »

Les frères partirent d'un bon pas, non sans se retourner pour apercevoir encore et encore leurs parents qui pleuraient et le toit de paille de la petite case où ils étaient nés.

— Nous ne les reverrons plus jamais ! dit l'aîné des frères. Et il se mit à sangloter.

— Ne pleurez pas, cria Faralahy, cela diminue vos forces, et la forêt ne va pas être facile à traverser.

— Pourquoi ? demanda l'un des petits garçons.

Faralahy, sans répondre, secoua la tête.

— Il sait tout, ce Faralahy, reprit l'aîné. Et si ses jambes ne peuvent pas courir aussi vite que les nôtres, son esprit est agile comme une algazelle. Pourquoi crains-tu, frère, la traversée de la forêt ?

Mais Faralahy ne répondit pas, et pour cause : ses jambes très faibles l'obligeaient à marcher lentement, tandis que ses frères allaient d'un bon pas.

— Attendons-le, reprit l'aîné.

— Non, dirent les autres, il faut que nous ayons traversé la forêt avant la nuit. Il nous rattrapera bien.

Et toute la journée ils allèrent ainsi, cueillant au passage des fruits pour se nourrir et se désaltérer.

L'aîné des frères tournait à tout moment la tête pour voir s'il n'apercevait pas Faralahy et il retardait la marche sous le premier prétexte venu, afin de permettre au petit infirme de les rattraper.

Le jour tomba et la forêt était toujours épaisse devant eux.

— J'aurais cru, fit le cadet, que nous serions plus vite à la lisière. Reposons-nous un instant, puis nous reprendrons notre marche.

— Non, dit l'aîné, pas en pleine nuit : nous allons nous coucher entre les branches de ce baobab. Cela donnera le temps à Faralahy de nous rejoindre et de se reposer aussi. Et demain, avant l'aube, nous nous remettrons en route.

Le ton de l'aîné ne permettait pas de réplique et les enfants s'installèrent entre les branches de l'arbre à l'abri des attaques des bêtes fauves.

Deux heures plus tard, Faralahy les rejoignit. Le frère aîné lui donna des fruits qu'il avait cueillis pour lui, et chacun dormit d'un bon sommeil. Le lendemain matin, la marche fut reprise avec ardeur.

Pendant six jours, il en fut de même. La forêt semblait interminable et le découragement remplissait ces jeunes cœurs. Sans Faralahy, les larmes auraient coulé, mais il savait ranimer les courages et inventer cent contes amusants pour faire oublier la longueur de la route et la fatigue de la marche.

On ne le laissait plus en arrière, et chacun réglait son pas sur le sien, si cahotant et si lent. Au milieu de tout cet inconnu un peu mystérieux et effrayant de la forêt, ces frêles cœurs éprouvaient un impérieux besoin de protection, et d'instinct, se serraient contre celui qui battait avec tant de force et de calme dans la poitrine de l'enfant infirme.

Souvent, deux des frères entrecroisaient leurs mains pour en faire une sorte de siège pour Faralahy, et celui-ci avait bien l'air d'un chef d'armée, porté sur le pavois par ses soldats.

Le soir du septième jour, la petite troupe s'arrêta.

Elle se trouvait à un carrefour d'où partaient sept chemins qui s'enfonçaient dans la forêt.

— Quelle route devons-nous prendre ? dit l'aîné en se tournant vers Faralahy, le guide et le conseiller habituel.

— Nous voilà, dit lentement le petit garçon, arrivés au point le plus dangereux de la forêt. J'espérais que nous pourrions l'éviter, mais le Destin ne l'a pas permis et il n'y avait pas d'autre route que celle que nous avons prise.

— Qu'y a-t-il donc et quel est ce danger, Faralahy ?

— Les propriétaires de la forêt sont des animaux monstrueux. Ils ont un mufle de lion avec une seule corne au milieu du front, un corps de sanglier couvert de crins piquants comme des épines, des pattes et une queue de gigantesques lézards. De plus, ils sont toujours affamés et ils aiment la chair crue. N'avez-vous pas été frappés de ne trouver aucune bête dans la forêt ? À peine si j'ai entendu un léger trottinement.

— C'est vrai, dirent les enfants en se regardant les uns les autres avec épouvante. Et maintenant nous comprenons pourquoi : les monstres ont mangé tous les animaux qui vivaient ici.

— Mais, demanda le cadet en pleurant, comment nos parents nous ont-ils envoyés dans un lieu aussi horrible ?

— Notre mort par la faim était sûre auprès d'eux, tandis que nous pouvions avoir la chance d'échapper aux monstres de la forêt.

— C'est vrai, Faralahy. Tu as raison. Mais que faire ?

— Prenons chacun bravement une de ces routes. Peut-être les monstres sont-ils réunis dans une seule et même caverne et nous courons la chance de trouver six chemins libres sur sept. Si chacun d'eux au contraire aboutit à la demeure d'un des monstres, alors nous nous sauverons tous peut-être. J'en ai le ferme espoir. Embrassons-nous, et en avant !

Les enfants s'embrassèrent le cœur gros, se demandant pardon les uns aux autres de leurs taquineries mutuelles et se promettant que, s'ils arrivaient à traverser la forêt sans encombre, plus rien dans la vie ne pourrait les séparer.

Faralahy désigna à chacun le chemin qu’il devait prendre et il se réserva pour lui celui qui était le plus large et le plus creusé de coups de griffes. Il espérait qu’au bout de celui-là il trouverait les monstres rassemblés. Et c’est dans cette pensée qu’il s’y engagea, en jetant à ses frères, avant de disparaître dans le sentier, un regard encourageant.

Il marchait depuis une heure quand un rugissement retentit devant lui.

La mère des monstres de la forêt lui barrait la route, s’apprêtant à bondir.

Elle était bien telle que Faralahy l’avait décrite à ses frères, mais elle était de taille énorme, et l’enfant ne put s’empêcher de frissonner en la voyant.

La mère des monstres de la forêt lui barrait la route, s'apprêtant à bondir.

— Bonjour, Faralahy, fit la Bête, ou plutôt « bon jour » pour moi.

— Vous me connaissez, Madame ? dit timidement le petit garçon.

— Parfaitement bien. Et je suis renseignée sur tous tes faits et gestes et ceux de tes frères depuis que vous êtes entrés dans la forêt. J'ai bien ri quand j'ai appris toute la peine que tu te donnais pour tâcher de choisir le meilleur chemin. De toutes façons, où que tu aies pu diriger vos pas, vous auriez toujours trouvé devant vous le carrefour aux sept sentiers. On n'entre pas chez les gens sans les saluer. Salue-moi donc. Ah ! Ah ! ah !

Son rire s'élevait éclatant et terrible, roulant d'arbres en arbres de lugubres échos. Et plus loin d'autres échos semblables répondaient.

Faralahy, tremblant, écoutait ces bruits qui venaient de tous côtés.

— Ce sont mes fils qui rient, fit la Bête. Bonne idée que tu as eue d'envoyer à chacun d'eux un de tes frères. Il y a si longtemps que nous n'avons mangé de chair fraîche. Seulement j'espère que tes frères sont plus gras que toi, car tu es maigre à faire peur. Un vrai squelette. Il faut que je t'engraisse si je veux me régaler. Et comme je tiens à faire un bon festin, je t'assure que tu vas être mieux nourri que chez tes parents. Héhou !…

Son rugissement jeté vers les profondeurs de la forêt en appela d'autres. La bête secoua sa grosse tête en ricanant.

— Mes fils ont la même pensée que moi, dit-elle. Et tes frères vont subir un sort pareil au tien. Heureux sort ! Tous les bons fruits que nous allons cueillir seront pour vous. Quelle chance vous avez eue d'être maigres, car vous ne seriez déjà plus de ce monde, autrement !

Faralahy, dont le cœur s'était serré affreusement à la pensée que pas un de ses frères n'avait échappé à son sort et qu'ils étaient la proie des monstres, respira un peu : leur supplice n'était pas immédiat et peut-être le répit qui leur était laissé lui permettrait-il de trouver les moyens de fuir.

Il suivit la Bête dans son antre, ainsi qu'elle l'y invitait par un grognement redoutable, et il s'assit dans un coin tandis que le monstre lui ligotait les jambes et un bras.

— Il te restera une main pour manger. Cela suffit et au moins, je pourrai m'en aller tranquillement à mes affaires, sans crainte que tu te délies. Tes frères sont enchaînés comme toi. Ainsi, vous ferez bien de ne pas trop songer à fuir pour n'avoir pas de désillusion.

Faralahy baissa la tête avec tristesse : sans doute le monstre avait-il deviné ses pensées.

La Bête sortit de l’antre, et l’enfant l’entendit bientôt rugir et bondir d’un air joyeux. D’autres cris et d’autres sauts lui répondaient.

— Ses fils sont avec elle, dit tout haut Faralahy, jetant autour de lui des regards désolés. Et ils sont contents de notre malheur. Oh ! mes pauvres frères ! comme vous devez pleurer et souffrir ! et dire que je ne puis pas vous consoler ni vous sauver ! Si ma mort pouvait empêcher la vôtre, que je serais content de mon sort, oui, sincèrement, j’en serais content !

Les larmes de Faralahy se mirent à couler, abondantes et amères. Ce n’était pas sur lui qu’il pleurait, lui qui avait pu s’éloigner, sans un sanglot, de la case paternelle, c’était sur le sort de ses frères aînés. Ils lui paraissaient tous en cet instant où ils étaient séparés de lui, comme autant d’orphelins privés de leur père.

— Les pauvres enfants ! les pauvres enfants ! répétait-il en sanglotant.

— Est-ce que tu voudrais transformer mon trou en marigot ? demanda soudain une voix flûtée qui venait du sol.

Les larmes de Faralahy cessèrent aussitôt et ses yeux se portèrent vers le point d’où partait la voix.

Tout près de ses pieds, une petite forme brune se tenait immobile, et deux grands yeux noirs pénétrants et vifs se fixaient sur lui.

— Qui es-tu ? fit Faralahy avec surprise.

— Je m’appelle Rapiso, dit le rat qui inclina la tête d’un air gracieux, et je suis charmé que tu te sois arrêté dans ta transformation en fontaine. J’ai eu vraiment peur d’être obligé de me mettre à la nage pour arriver jusqu’à toi.

— Ce n’est pas mon habitude de pleurer pour un rien, dit le petit garçon avec un peu de dépit, mais quand on se voit dans une situation aussi triste que celle où nous nous trouvons tous, mes frères et moi, il est bien permis d’être triste. Surtout quand je me dis que c’est moi qui suis coupable des souffrances de mes frères. Sans moi qui leur ai conseillé le départ, peut-être seraient-ils encore dans la case de nos parents, réunis et vivants.

Et les sanglots secouèrent de nouveau Faralahy.

— Bon ! voilà que l’inondation recommence ! fit le rat d’un air mécontent. C’est une vraie infirmité qu’une sensibilité pareille ! Allons ! console-toi, petit, ou je vais m’en aller. Tes larmes m’agacent.

Faralahy poussa un gros soupir et essuya ses yeux.

— Ne m’en veuille pas, dit-il, et ne pars pas, ta présence me fait du bien. Mais c’est si pénible de voir la souffrance des siens.

— Évidemment, évidemment, fit le rat d'un ton sec. Mais quand tu auras vu, comme moi, périr père, mère, frères, sœurs, épouse et enfants sans rien pouvoir pour les sauver, tu te cuirasseras et tes yeux ne connaîtront plus les larmes.

— Comment, pauvre Rapiso, tu as perdu toute ta famille ? Mais quand ? par quelle catastrophe ?

— C'est bien simple, dit le rat en s'asseyant devant le jeune garçon. Quand les monstres de la forêt ont dévoré les lions, les loups, les sangliers, les zébus, les chacals et tous les autres grands quadrupèdes, ils se sont rabattus sur les petits, et alors tous les miens y ont passé. J'ai survécu par un caprice de la Bête et elle a fait de moi son courrier et son espion. C'est ainsi qu'elle a été renseignée par moi sur votre arrivée dans la forêt…

— Quoi, Rapiso, c'est toi, toi si petit et si inoffensif d'aspect, qui nous as jetés dans ce mortel danger ? Mais pour quelle raison ? Nous ne t'avions jamais fait de mal !

— Évidemment, évidemment ! dit le rat en lissant ses moustaches d'un air gêné. Vous ne m'aviez pas fait de mal, mais quand on a eu soi-même tant de chagrin sans l'avoir mérité, on ne s'inquiète plus beaucoup de celui des autres.

Faralahy regarda pensivement Rapiso. Son esprit mûri avant l'âge lui faisait comprendre toute l'amertume cruelle qui remplissait le cœur du petit animal. Pourtant il lui sembla voir au fond des yeux de son interlocuteur une flamme très douce. Il se pencha, et de sa main libre, caressa le dos velu.

— Je te comprends, dit-il. Tu as été très malheureux. Mais sois satisfait, car je le suis bien aussi.

— Quelle stupidité, fit le rat, de croire que je suis content du malheur d'autrui. Je l'ai causé, c'est vrai, mais je peux y porter remède.

— Et comment cela ? demanda Faralahy, les yeux brillants d'espoir.

— Écoute, dit rapidement le rat. J'entends revenir la Bête. Il ne faut pas qu'elle nous croie bons amis. Elle t'apporte de la nourriture, mange-la sans crainte, tu ne grossiras pas, car je te donnerai une herbe qui t'en empêchera.

— Mais mes frères ?… interrompit Faralahy.

— Sois tranquille, les monstres n'agiront pas autrement que leur mère. Tes frères, même s'ils deviennent gras, ne courront pas de danger. Si la Bête te parle de ta maigreur, n'oublie pas de lui dire que la seule chose qui peut te faire grossir, c'est l'eau de la montagne qui se trouve au centre de la forêt et dont on aperçoit le sommet au-dessus des arbres, et qu'il faut qu'elle te

rapporte de cette eau dans une corbeille tressée. Mais, chut, voici la Bête !…

La Bête arrivait en effet, portant toutes sortes de fruits appétissants ; elle y avait joint un pigeon qu'elle avait abattu d'un coup de pierre.

— Il ne voyagera plus ! rugit-elle dans un ricanement. Quelle idée lui a pris de voler au-dessus de la forêt ? J'ai eu toutes les peines du monde à m'empêcher de le manger, et il a fallu ma volonté de vouloir t'engraisser pour me priver d'un si délicat déjeuner. Je fais bien des sacrifices pour toi.

Faralahy mangea avec assez d'appétit. Les paroles du rat l'avait consolé et lui avaient rendu l'espoir.

Après son dîner, il se coucha et s'endormit, tandis que la Bête, pour tromper sa faim, roulait des cailloux entre ses dents. Le petit garçon avait eu soin de faire tomber sur le sol les os du pigeon et des débris de chair, ainsi que des morceaux de fruits. Cela permit à Rapiso de faire un bon repas.

Plusieurs jours se passèrent. Dans la caverne des monstres, fils de la Bête, les frères de Faralahy étaient semblablement traités.

Cela leur semblait bon de manger à leur faim, après les privations de leur enfance pauvre et de leur voyage dans la forêt. Aussi engraissaient-ils à vue d'œil ; et chaque jour les monstres les tâtaient avec avidité.

— Bientôt à point ! disaient-ils.

Mais grâce aux paroles d'espoir que Rapiso était allé porter à chacun d'eux, les enfants ne se désolaient pas trop.

— Nous allons enfin faire le festin, n'est-ce pas, mère ? rugirent un matin les monstres qui étaient allés trouver la Bête dans son antre.

— Impossible, mes fils, mon captif est trop maigre. Regardez-moi cela ! Les os semblent près de percer la peau. Je ne veux pas d'un semblable gibier et j'aime mieux attendre encore. J'espère, ajouta-t-elle, en lançant un sévère coup d'œil à la ronde, qu'aucun de vous ne s'avisera de faire le festin sans moi.

— Non, non, mère, comptez sur nous.

— Est-ce que tu ne vas pas te mettre à grossir un peu, entêté ? demanda la Bête à Faralahy, et elle lui donna sur le bras une chiquenaude qui manqua le jeter à terre.

Le petit garçon se souvint du conseil de Rapiso et répondit d'une voix assez ferme :

— C'est en vain que tu cherches à m'engraisser. Je ne deviendrai gros qu'à une condition, c'est que tu me fasses boire de l'eau de la montagne qui

se trouve au milieu de la forêt. Tu recueilleras cette eau dans une corbeille de lianes tressées et tu me la rapporteras pour que je la boive.

— Tu aurais dû me le dire plus tôt, fit la Bête d'un ton de reproche. Si j'avais su, il y a longtemps que je t'aurais donné de cette eau. Allons, mes fils, venez m'aider à tresser la corbeille, puis nous irons chercher l'eau.

Les monstres sortirent de la caverne, et on les entendit bientôt couper des lianes dans la forêt. Le bruit de leurs pas décrût.

— Les voilà en route pour la montagne, s'écria le rat en sortant de son trou ; avant qu'ils aient rempli d'eau le panier tressé, nous avons des heures devant nous.

Et tout en parlant, le rat avait rongé les lianes qui ligotaient Faralahy.

— Prends ce tambour qui est suspendu à la voûte et ces trois cailloux qui se trouvent à tes pieds, conseilla Rapiso, quand le jeune garçon fut libre ; puis va-t'en jusqu'au carrefour des sept chemins, tu m'y retrouveras ainsi que tes frères.

Faralahy marcha vers le carrefour aussi vite qu'il pouvait. Pendant ce temps le rat courait aux six autres cavernes et coupait les liens des enfants, leur commandant à tous de gagner rapidement le carrefour des sept chemins.

Le dernier des frères délivré, Raviso prit sa course à son tour et arriva en même temps que tous, au lieu du rendez-vous.

— Pas de temps à perdre ! cria-t-il pour couper court aux effusions des enfants qui pleuraient de joie en se retrouvant. Pleurer ! pleurer ! toujours pleurer ! Comme si nous n'avions que cela à faire ! Vous n'êtes pas encore sauvés, sachez-le, et notre salut dépend de la rapidité de notre fuite. Suivez-moi !

Le rat bondit à travers les herbes, se faufilant entre les arbres et les rochers et évitant avec soin de passer sur les chemins qui partaient du carrefour.

Les enfants suivaient chacun de ses bonds de toute la vitesse de leurs jambes, et Faralahy venait le dernier, le moins rapide comme toujours. Il serrait entre ses bras le tambour décroché dans la caverne, et dans sa main les cailloux qu'il avait ramassés.

— Plus vite ! plus vite ! faisait Rapiso bondissant avec agilité.

Les heures et les heures passaient, et les enfants commençaient à se rassurer un peu sur la chance de leur fuite quand, au loin, un bruit de galop furieux retentit et les fit blêmir.

— Ce sont eux ! cria le rat. Ils se sont aperçus qu'il était impossible de faire tenir de l'eau dans un panier tressé et ils ont trouvé les cavernes vides. Plus vite ! Nous allons bientôt sortir de la forêt. Voilà la lisière des arbres et la plaine, mais ne vous croyez pas sauvés, car ils nous poursuivront bien au-delà. Plus vite ! plus vite !

La course recommença, mais moins rapide : malgré les encouragements du rat, les enfants tremblaient de peur et leurs jambes les soutenaient à peine.

Le galop des monstres se rapprochait et leurs rugissements étaient effrayants.

— Joue du tambour ! commanda Rapiso à Faralahy ; et vous, enfants, ajouta-t-il en s'adressant aux deux frères aînés, portez-le assis sur vos mains comme vous l'avez fait dans la forêt. Ainsi il ne nous retardera pas. Plus vite ! plus vite.

On obéit. Et Faralahy assis et porté par ses frères commença à frapper du tambour.

Aussitôt, le galop des monstres s'arrêta, et on les aperçut qui, debout sur leurs pattes de derrière et agitant en cadence leur longue queue se mettaient à danser au rythme de l'instrument.

Seulement, tout en dansant ils avançaient et cette poursuite bizarre donnait envie de rire aux enfants, qui retournaient souvent la tête pour regarder les monstres sautillants.

— Vous perdez du temps, criait Rapiso aux petits garçons. Vous ne serez jamais sérieux ! Rire ou pleurer, c'est tout un quand on est pressé, et nous sommes pressés. L'effet magique du tambour s'altère à la fin. Vous vous en apercevrez bien trop tôt. Plus vite ! plus vite !

Rapiso avait raison. Bien que Faralahy continuât de jouer avec entrain, peu à peu le son du tambour diminua et il vint un moment où les baguettes frappèrent en vain la surface de peau.

À ce moment-là, le galop terrible recommença.

Les enfants retrouvèrent des jambes et Faralahy lui-même courut pendant quelques minutes.

Mais les monstres approchaient et leur souffle était brûlant comme du feu.

— Jette un de tes cailloux ! commanda Rapiso à Faralahy.

Le petit garçon laissa tomber un des trois cailloux qu'il tenait dans sa main.

Aussitôt un grand fleuve aux eaux tumultueuses s’étendit entre les fugitifs et leurs poursuivants.

Les enfants poussèrent un cri de joie, tandis qu’un rugissement de rage sortait de la gueule des sept monstres.

— Bravo ! cria le rat, cela va les retarder de quelques heures. Soufflez un peu, puis nous reprendrons notre course.

Les petits garçons se laissèrent tomber, épuisés, sur le sol. Leurs yeux se fermaient de fatigue malgré leur volonté de les tenir ouverts. Le rat, après les avoir considérés pendant un moment, se mit à trottiner çà et là, comme s’il cherchait quelque chose.

— Ne nous remettons-nous pas en route ? demanda Faralahy en jetant un coup d’œil inquiet vers le fleuve.

— Si, mais je cherche… Ah ! voilà. Partage ces herbes avec tes frères, et que chacun mange sa part aussitôt. Ne vous arrêtez pas à l’amertume de leur goût.

Les enfants firent la grimace en mâchonnant les plantes recommandées par le rat, mais ils en vinrent à bout, et aussitôt, toute fatigue disparut pour eux : ils se relevèrent dispos et alertes.

— En avant ! commanda Rapiso.

Et la course reprit avec nouvelle ardeur.

Ils avaient fait beaucoup de chemin, quand le bruit du galop des monstres leur parvint plus violent et plus précipité que la première fois.

Il était évident que la Bête et ses fils avaient, eux aussi, retrouvé de nouvelles forces, et leur colère s’était accrue également car leurs rugissements faisaient trembler la campagne.

— Plus vite ! Plus vite ! faisait Rapiso avec inquiétude.

Il semblait à chaque enfant qu’il avait des ailes, et les jambes si lentes de Faralahy couraient comme le vent.

Mais les heures en s’en allant emportaient la puissance du talisman de force, et la fatigue s’emparait de tous.

Faralahy poussa un cri : la mère des monstres avait failli toucher ses cheveux en allongeant la patte.

— Jette un de tes cailloux ! fit Rapiso.

À l’instant, un rempart de broussailles épaisses et épineuses s’étendit derrière les enfants.

— Continuons à courir, commanda Rapiso. Ils mettront une heure à venir à bout de ces broussailles.

Il se pencha sur le sol, cueillit une autre sorte d'herbe et la partagea entre les enfants. Puis, ils se remirent en marche.

Au bout d'une heure, ils entendirent à nouveau le bruit du galop plus enragé encore qu'auparavant.

Rapiso s'arrêta :

— C'est ici, dit-il, que doit avoir lieu le choc suprême. Ne tremblez pas, enfants, je ne veux pas entendre un seul frisson. Faralahy, pose à cette place où je mets ma patte le dernier caillou que tu as ramassé. Que chacun de tes frères l'effleure de son pied et toi après eux. Commençons !

Faralahy déposa le caillou et tous les enfants vinrent poser le pied dessus. Et voici qu'ils se trouvèrent tous, soudain, en haut d'un énorme rocher aux parois abruptes qui s'élevait au milieu de la plaine comme un puissant château fort.

Il était temps : les monstres s'arrêtèrent haletants au pied du rocher.

— Ouf ! murmura Rapiso, tandis que les enfants échangeaient un regard de délivrance.

— Dites donc, rugit alors la Bête, le jeu est fini, n'est-ce pas ? Vous êtes nos prisonniers et vous ne nous échapperez plus à présent, car nous allons monter la garde autour du rocher. Vous y mourrez de faim et vous n'aurez même pas la satisfaction de manger ces bons fruits que vous voyez.

Et la Bête, pour mieux tenter les fugitifs, leur montra toutes sortes de fruits que les monstres avaient pris soin d'emporter avec eux en quittant la forêt.

Un soupir gonfla la poitrine des enfants à cette vue, mais Rapiso courut de l'un à l'autre pour leur rappeler le calme qu'il attendait d'eux, et l'on eut entendu une mouche voler.

— Ah ! vous n'avez pas faim, reprit la Bête, mais peut-être cette course vous a-t-elle altérés. Mon fils penche donc cette outre vers le sol pour que les petits rebelles puissent voir le bon sirop rafraîchissant qu'elle contient.

Quelques gouttes d'un liquide brillant comme de l'or coula sur le sable. Les enfants serrèrent l'une contre l'autre leurs lèvres desséchées pour ne pas laisser entendre le gémissement qui roulait dans leur gorge. Rapiso hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est parfait ! dit la Bête en rugissant d'une façon horrible. Mais si vous n'avez ni soif ni faim, deux de mes fils iront chercher vos parents – et nous avons une manière d'inviter les gens à nous suivre qui est des plus

persuasives. – Je gage que vous ne vous refusez pas à les embrasser avant que nous les dévorions.

Cette fois, il n'y eut qu'un cri. Les sept frères disaient, les bras tendus :

— Mon père ! ma mère !

— Les bons enfants, cria la Bête et comme ils sont contents à la pensée de voir leurs parents.

Rapiso avait grimpé rapidement sur l'épaule de Faralahy et lui glissait quelques mots à l'oreille.

— Nous ne pouvons descendre sans risquer de nous casser le cou, fit tout haut le jeune garçon, tandis que vous avez des cordes. Plantez vos sagaies, le manche en terre et la pointe en l'air, cela profondément pour leur donner de la solidité. Attachez-y vos cordes, dont chacun de vous nous lancera l'autre bout. Vos griffes sont fortes et vous êtes agiles, vous grimperez aisément le long des cordes ainsi tendues.

— Il est certain, se dit la Bête en hochant sa tête monstrueuse, que rien ne nous est plus facile que de nous élever jusque-là. Ce n'est pas tellement haut. Il faut que ces enfants soient bien niais et bien las pour se croire à l'abri sur cette plate-forme. Ainsi – reprit-elle tout haut en montrant dans une sorte de hideux sourire le scintillement de ses dents aiguës – vous vous rendez, c'est bien entendu ?

— Nous voulons revoir notre père et notre mère, dit Faralahy.

La Bête se contenta de cette réponse et aida ses fils à attacher les cordes aux sagaies puis à planter ces sagaies au bas du rocher, la pointe en haut et le manche dans la terre.

Chaque monstre jeta le bout de la corde à laquelle il allait grimper à l'un des sept frères et une minute plus tard les cordes tendues paraissaient être celles d'une gigantesque harpe.

— Y êtes-vous ? demanda Faralahy.

— Oui.

— Alors, montez !

La Bête et ses six fils commencèrent leur ascension, serrant avec force et adresse leurs griffes autour des cordes. Ils furent bientôt à mi-chemin de la plateforme.

— Lâchez tout ! cria à ce moment Faralahy.

Et les sept frères qui s'étaient cramponnés de tout leur poids pour permettre la montée des monstres, ouvrirent les doigts et laissèrent échapper les cordes.

Subitement détendues, celles-ci s’abattirent sur le sol, entraînant chacune l’animal qui s’était suspendu à elle ; et tout avait été si bien calculé par Rapiso que les sept monstres tombèrent exactement sur la pointe des sept sagaies. Ils s’empalèrent.

Il y eut un rugissement horrible, et ce fut tout.

— Descendons maintenant, dit Rapiso aux enfants qui tremblaient de peur et de joie. Et suivez-moi, je vous indiquerai où poser le pied.

Ils furent bientôt en bas et leur premier soin fut de manger les fruits et de boire le sirop que la Bête avait apportés.

Tandis qu’ils se régalaient en se remémorant les aventures qu’ils venaient de vivre ils aperçurent une foule de gens qui accouraient vers eux.

C’étaient les habitants des villages qui avoisinaient la forêt. La nouvelle de la mort des monstres qui s’étaient arrogé la souveraineté de ce lieu leur était parvenue. C’était une délivrance pour tous.

Les sept frères furent portés en triomphe. On donna à chacun d’eux une riche demeure, des esclaves, des troupeaux et des champs.

Ils firent venir près d’eux leurs parents et leur firent une vieillesse heureuse.

Quant à Rapiso, il vécut très honoré également et les chats eux-mêmes, quand ils l’apercevaient, faisaient un détour respectueux pour ne pas passer près de lui.

La succession

AROUBAT était le fils d'un homme très riche, qui, se sentant près de mourir, avait confié l'enfant à l'un de ses amis qui s'appelait Rahara.

Mais Rahara ne méritait en rien cette confiance : c'était un homme avide et sans scrupule et il devait le montrer bientôt.

— Sois tranquille, dit-il à son ami pendant que le moribond attachait sur lui un regard plein de prière. Ta fortune est entre mes mains comme elle était entre les tiennes. Tous mes jours seront consacrés à la faire prospérer, afin qu'elle parvienne à ton fils en aussi bon état pour le moins que tu me la confies. Quand l'enfant aura l'âge d'homme, je lui remettrai la charge de ses richesses et je mourrai, à mon tour, heureux d'avoir bien rempli le devoir que tu me lègues.

À ces paroles, le père de Marouba pressa la main de son ami avec reconnaissance, puis il ferma les yeux, et Rahara, le croyant mort déjà, s'éloigna.

Mais le mourant se ranima, et étendant la main vers sa femme qui pleurait à son chevet :

— Une injuste inquiétude me tourmente, dit-il, à cause de Rahara. J'ai peur – c'est un crime, je le sens bien, envers une telle amitié ! – Oui, j'ai peur que la mémoire de mon ami ne soit pas suffisamment exacte dans l'énumération des biens que je lègue à mon fils.

Fais approcher Marouba et suspens à son cou cette amulette. Elle contient la nomenclature détaillée des richesses que je possède et que je lui lègue

intégralement. Oui. C’est bien. Comme cela je mourrais tranquille, plus tranquille…

Et il s’éteignit.

Les années virent l’enfant se muer en homme. Mais Marouba était toujours tenu en tutelle par Rahara, et celui-ci ne parlait nullement de lui rendre ses biens. Il continuait à les administrer pour son profit, servant une rente infime à la femme et au fils de son trop confiant ami.

— Marouba, dit un jour la mère du jeune homme, voici plus d’une année que tu devrais être en possession de ta fortune. Nous avons attendu patiemment le bon vouloir de Rahara, mais la façon dont il agit montre qu’il a trompé ton père par sa fausse amitié, et que maintenant, il nous abuse aussi. Souviens-toi de l’amulette que ton père a suspendue à ton cou avant de mourir et va réclamer à ton tuteur ce qui t’est dû.

Marouba alla sans tarder chez Rahara.

— Mon tuteur, dit-il, j’ai atteint ma majorité depuis plus d’un an. Quand me rendras-tu les biens que mon père t’avait confiés pour me les remettre ?

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler, mon enfant, répondit Rahara en feignant l’étonnement. Ton père ne m’a rien « confié ». Il m’a « légué » sa fortune, ceci est différent.

— Quoi ! s’écria le jeune homme, auras-tu l’audace de prétendre que cette fortune t’appartient, alors que tu l’as reçue en dépôt sacré, pour me la rendre quand j’aurais l’âge d’homme !

— Quelle histoire ! fit Rahara faussement indigné. Jamais je n’ai vu pareil menteur ! et si je n’avais pas eu d’amitié pour ton défunt père, il y a longtemps que je t’aurais fait jeter à la porte !

— Et cette amulette, direz-vous aussi que c’est du mensonge ? s’écria le jeune homme avec violence.

— Quelle amulette ? fit Rahara qui devint tout pâle.

— Ah ! tu changes de ton ! C’est heureux. Oui, cette amulette contient la nomenclature détaillée des biens de mon père et cela établit d’une façon indéniable mes droits sur sa succession.

— Mon tuteur, dit Marouba, j'ai atteint ma majorité depuis plus d'un an.

Rahara baissa les yeux pour ne pas laisser surprendre au jeune homme l'expression de son regard, et dit avec dédain :

— C'est une plaisanterie. Cette amulette ne contient pas du tout ce que tu dis.

Marouba, sans réfléchir à l'imprudence de son geste ouvrit l'amulette qui pendait à son cou. Un papier s'en échappa et tomba sur le sol. Rahara fondit sur lui comme un vautour et le jeta dans le feu.

Marouba, pétrifié d'étonnement et d'indignation, ne put faire un geste.

— Eh bien ? fit Rahara d'un air moqueur. Nous avons donc une amulette miraculeuse ! À merveille ! Mais moi, je ne crois pas beaucoup aux miracles, surtout quand il n'y a plus rien pour les faire…

— Misérable voleur ! s'écria Marouba désolé. J'en appellerai à la justice, au cadi, au roi, à tout le monde.

— Au diable si tu veux ! cria Rahara qui riait aux éclats. Il n'y a plus rien pour appuyer tes dires. Vraiment je t'aurais soufflé les gestes à faire pour me rendre service que tu n'aurais pas mieux agi.

Marouba se mit à ameuter le village, traitant toujours Rahara de voleur, mais celui-ci sut si bien lui répondre en gardant un calme qui en imposait à tous que le jeune homme dut rentrer chez lui, consterné.

Sa mère partagea sa douleur et sa colère.

— Hélas ! dit-elle, ton père au moment de sa mort a eu la prescience de ce qui arriverait.

— Oui, et si j'avais su me modérer davantage, fit Marouba tristement, nous n'en serions pas réduits à plaider sans preuve. Je cours chez le Cadi. Souhaitons que son âme soit à la hauteur de sa tâche !

Le Cadi reçut la plainte du jeune homme avec froideur, aucune preuve ne venant l'appuyer. Cependant il manda aussitôt devant lui Rahara et lui exposa la réclamation de Marouba.

— Qu'as-tu à répondre à cette accusation de détournement d'héritage ? lui demanda-t-il.

— Je déclare que l'accusation est fausse, s'écria Rahara, feignant l'indignation. Mon désintéressement est bien connu et je l'ai maintes fois prouvé : ainsi lors de la dernière inondation…

— Restons dans le fait, dit le Cadi sèchement. Que réponds-tu à la plainte de Marouba ?

— Ah ! Seigneur Cadi, fit Rahara d'un air dégagé. Ne voyez-vous pas que ce jeune homme ne me pardonne pas d'avoir hérité plutôt que lui des

biens de son père ? C’est une amertume naturelle et je ne lui en veux pas pour cela. Qu’il retire sa plainte et je ne lui demanderai aucune réparation, car je sais que la jeunesse est bouillante, et l’indulgence doit être la vertu de l’âge mûr.

— Tu es un sage, Rahara, fit le Cadi avec une imperceptible nuance d’ironie.

— Oui, dit Rahara d’un air faussement modeste. La sagesse est l’asile de tous ceux dont la conscience est droite et…

— Enfin, interrompit le Cadi avec impatience, tu nies avoir reçu en dépôt les biens du père de Marouba.

— Absolument. Ils me furent donnés par mon ami.

Le Cadi réfléchit : Marouba avait plaidé sa cause avec chaleur et sincérité, semblait-il ; Rahara s’abritait derrière une sagesse et une modération indéniables. Le cas était embarrassant, mais le cadi voulait en avoir le fin mot.

Il donna des ordres secrets aux marabouts qui l’entouraient puis il fit approcher les deux plaideurs.

— Envoyez chercher, leur dit-il, toi, jeune homme, ta mère, et toi, Rahara, ta femme. Elles vous aideront dans le transport que je vous impose pour vous départager. Vous voyez ce cercueil – et il leur montra une bière que des marabouts venaient d’apporter. Celui qui, de vous deux, pourra faire faire le tour du village à ce cercueil, celui-là sera le vrai héritier, et je le proclamerai tel, car une conscience pure donne des muscles solides.

Le Cadi ayant ainsi parlé se tut et attendit en silence l’arrivée de la mère de Marouba et de la femme de Rahara. Quand elles furent devant lui, il leur montra le cercueil et leur répéta le discours qu’il avait tenu aux deux plaideurs.

— Fait le tour le premier, dit-il ensuite à Marouba, puisque c’est toi qui dépose la plainte.

Le jeune homme empoigna le côté le plus lourd du cercueil et sa mère se mit aux pieds. Puis tous deux chargés du pesant fardeau commencèrent lentement le tour du village.

Marouba portait la charge sans faiblir, mais il n’en était pas de même de sa mère qui butait à chaque pas et qui avait grand’peine à ne pas laisser tomber le cercueil.

À un moment même elle se sentit tellement lasse qu’elle dut s’arrêter et s’asseoir. Deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Ne pleure pas, mère, dit le jeune homme, en l'embrassant, et prends courage. Songe que c'est la seule façon de prouver notre bon droit. Ah ! dire que si ce misérable n'avait pas détruit le papier que contenait mon amulette, je n'aurais pas la peine de voir ta fatigue et la crainte que le cadi ne se laisse abuser par l'effronterie et la fausse vertu de ce voleur. Courage, mère, il faut que nous allions jusqu'au bout.

Ils reprirent tous deux le lourd cercueil, et parvinrent enfin à faire le tour entier du village.

Ils arrivèrent essoufflés et las devant le cadi.

— Asseyez-vous ici, fit celui-ci en leur montrant sa droite. Et toi, Rahara, prends le cercueil avec ta femme. C'est ton tour.

Rahara portant haut la tête empoigna la bière et commença à avancer à grands pas, secondé par sa femme du mieux qu'elle le pouvait.

Cependant leur allure se ralentit peu à peu et un moment vint où la femme, à bout de forces, posa son fardeau sur le sol.

— Allons, femme, dit Rahara avec impatience, il faut triompher dans le ridicule tournoi que nous impose le cadi. Prends courage.

— J'ai idée que tout cela se terminera mal, dit la femme, et tu aurais été bien mieux inspiré en rendant à ce jeune homme l'héritage de son père.

— Pourquoi aurais-je été si naïf ? fit Rahara sèchement. Il n'a aucune preuve contre moi puisque j'ai eu l'adresse de détruire le papier que contenait son amulette. Allons, ne prends pas cet air de coupable. Et en route.

La femme de Rahara fit appel à tout son courage, et, reprenant son fardeau, elle s'efforça de suivre le pas de son mari. Ils déposèrent le cercueil devant le cadi et se placèrent à la gauche de celui-ci.

— Marouba, demanda alors le Cadi, maintiens-tu ta plainte contre Rahara, l'accusant de t'avoir frustré de l'héritage paternel et d'avoir anéanti le papier qui était la preuve de cet héritage ?

Marouba se leva d'un bond, et regardant le juge bien en face :

— Oui, dit-il, je maintiens ma plainte : Rahara est un voleur et un menteur.

Rahara se souleva d'un air dédaigneux sur son siège.

— Ma vertu est trop connue, fit-il, pour que j'aie à la défendre contre un imposteur.

— Et toi, Rahara, demanda le Cadi avec la même impassibilité qu'il gardait depuis le commencement du jugement, continues-tu à soutenir que

tu es le seul vrai héritier de ton ami ?

— Oui, révérend Cadi, fit d'un ton doucereux Rahara.

— Bien, dans ce cas, nous allons juger… Qu'on ouvre le cercueil !

Le couvercle fut rabattu et deux marabouts qui étaient couchés dans la bière se levèrent aussitôt.

À la stupeur de tous les assistants, à la joie de Marouba et de sa mère, à la grande honte de Rahara et de sa femme, ils firent le récit de ce qu'ils avaient entendu pendant les deux tours du village que leur avaient fait faire les héritiers. Et ces témoins dignes de foi permirent au Cadi de rendre son jugement en toute équité.

Rahara dut quitter le village et des gens disent qu'ils l'ont aperçu mendiant là-bas, plus au Sud.

Le loup et le lièvre

DEPUIS huit mois il n’est pas tombé une goutte de pluie ; les arbres laissent pendre languissamment leurs branches et beaucoup de marigots sont à sec.

C’est une désolation générale pour les animaux, surtout pour ceux de la forêt et ceux de la plaine, et boire est devenu un problème pour tous.

Et ce sont des ruses sans fin pour s’approcher des puits du village et ne pas éveiller les chiens. Bien des bêtes assoiffées ont payé de leur vie une telle audace.

Monsieur Lièvre est comme les autres : malgré son ingéniosité, il a soif ; il en brûle, il en est dévoré, et ce qui est plus vexant que tout, c’est que le Loup, son voisin, lui, a trouvé de l’eau !

Le loup est en effet le seul, dans ce coin de hallier, à avoir le poil lisse et la langue bien rouge, signes évidents de bonne santé. Et puis, il n’a pas ces yeux anxieux et fureteurs des autres qui, perpétuellement, cherchent de quoi boire. Certes, il réclame lui aussi de l’eau et feint de regarder avec reproches le ciel sans nuages, mais le Lièvre se rend compte que ces mines sont trompeuses et destinées uniquement à abuser ses voisins.

— Encore un jour sans pluie, c’est terrible ! lui dit chaque soir le Loup qui s’assied à l’entrée de son repaire situé à deux arbres plus loin que le terrier du Lièvre.

— Oui, c’est terrible, répond celui-ci en soupirant, que va-t-il arriver ? Que de souffrances !

— Il est vrai, fait le Loup qui ne peut pas s’empêcher d’avoir un air content, que tu parais bien malade, mon pauvre Lièvre. Tes oreilles pendent

lamentablement et on sent que tu as de la peine à parler.

— Ce n’est pas à ce point-là, fait le Lièvre avec dépit, mais il est vrai que je ne me sens pas aussi d’aplomb que toi. Comment fais-tu pour conserver ta bonne mine malgré cette dure privation ?

— C’est que je suis d’une sobriété parfaite en tous temps, reprend le Loup d’un air patelin, et cette qualité m’est particulièrement précieuse en ce moment-ci. Mais bonsoir, et bonne chance, car je vois que tu pars à la quête de l’eau.

— Et toi, n’y vas-tu pas ?

— Si, mais tout à l’heure. Je me repose encore un peu.

— On ne m’enlèvera pas de l’idée que cet animal-là a bu, se dit le Lièvre tout en s’éloignant. Il « sent l’eau », son haleine en est comme rafraîchie et j’allais dire « parfumée », mais il est tout à fait impossible de désempuantir l’haleine d’un loup.

Le Lièvre avance, le cou tendu, l’oreille frémissante.

La forêt est brûlante : ses grands arbres qui, habituellement, versent tant d’humide douceur autour d’eux, semblent se dresser d’un air méfiant et hostile, comme jaloux de conserver pour eux seuls les quelques gouttes d’eau qu’ont pu pomper leurs racines. Et le dôme de verdure paraît pesant.

Le Lièvre furète de tous côtés : il y a toujours des champignons au pied de cet arbre, pendant le long été même, sans doute une source passe-t-elle non loin de là… Mais aujourd’hui la mousse est sèche, comme grillée et les champignons sont morts.

Et cette grotte, à côté, est sans lichens sur ses roches nues ! C’eût été une sorte d’apaisement de frotter son museau sur le salpêtre frais.

— Ouinndé ne nous aime plus ! dit le Lièvre et il marche au hasard avec un air désabusé.

Et tandis qu’il va ainsi, passant de temps à autre sa langue sur ses babines pour les rafraîchir, l’image du Loup étendu d’un air quiet devant sa demeure se lève dans son souvenir.

— Il a dû trouver de l’eau ! Et comme c’est un affreux égoïste, il ne m’en fait pas part. Oublie-t-il donc que, sans moi qui ai bien souvent partagé mon gibier avec lui, l’an dernier, il ne serait pas vivant aujourd’hui ? Quel ingrat !… Je voudrais bien savoir où il va boire… Il faudrait le suivre, mais il a l’oreille fine… J’ai une idée.

Monsieur Lièvre court vers un coin de la forêt dont quelques arbres ont brûlé, une huitaine de jours auparavant.

Il met de la cendre dans de larges feuilles et rentre aussi vite que possible dans son terrier. Pendant la nuit, il confectionne avec les feuilles deux sachets ; il en remplit un de terre et l'autre de cendre. Et quand le jour paraît, il attache le sachet de terre à une de ses pattes de derrière. Puis il se dirige vers la demeure du Loup.

— Mon bon voisin, lui dit-il, je suis allé demander à l'Ours un sachet magique pour trouver de l'eau et il me l'a donné. J'en ai pris aussi pour toi, car tu as autant besoin de boire que moi, quoi que tu dises.

Le Loup voudrait bien refuser le sachet, mais il n'ose pas de peur qu'on sache que, lui, a trouvé de l'eau.

— Je veux bien aussi un sachet, dit-il, car je souhaite boire à ma soif. Veux-tu me l'attacher à la patte, s'il te plaît.

— Volontiers.

Le lièvre attache le sachet.

— Que vas-tu faire à présent ? demande-t-il au Loup.

— À présent ? – Le Loup hésite. – Et toi ? questionne-t-il au lieu de répondre.

— Oh ! moi ? je vais rentrer dans mon terrier et dormir. Le soleil est déjà chaud, tous les animaux dorment, dans la forêt ; je vais faire comme eux.

Le Lièvre observe le Loup en parlant et, au frémissement de son long museau, il a compris. Le Loup n'attend que son départ pour courir à l'eau, profitant ainsi de ce que les animaux endormis ne peuvent l'épier. Aussi d'un coup de dent donné adroitement, Monsieur Lièvre a-t-il percé le sachet suspendu à la patte de son voisin.

— Allons, bonsoir, reprend-il en se frottant les yeux de ses pattes : je tombe de sommeil.

Et il rentre aussitôt dans son terrier.

Mais au lieu de s'enfoncer jusqu'au coin frais où il s'étend habituellement, il guette, abrité par une touffe de feuilles, le départ probable du Loup.

Le voilà en effet. Il regarde à droite et à gauche, puis, file devant lui, entre les buissons, silencieux et rapide. Il disparaît bientôt.

Le Lièvre lui laisse prendre de l'avance et prudemment, à petits pas, cherchant la piste, il suit la traînée de cendre.

Et celle-ci le mène au pied de grands rochers où jamais il ne se serait imaginé d'aller chercher de l'eau !

Il y en a pourtant et l’ombre que les parois de granit étendent sur elle la fait paraître plus mystérieuse et plus bleue.

Le Lièvre est tremblant de joie, mais il attend que le Loup qui lape à grands coups de langue se soit rafraîchi suffisamment et qu’il ait repris la route du retour.

C’est fait, le Loup est parti ; le Lièvre se précipite. Le marigot est assez vaste, mais il semble au petit quadrupède, tant il a soif, qu’il ne contient pas assez d’eau.

Et il boit, il boit ! se trempant le nez et les moustaches, s’éclaboussant les yeux et les oreilles. Il est entré dans l’eau jusqu’à mi-corps, pour se mieux pénétrer de tant d’exquise fraîcheur !

Quand il regagne son terrier, il bondit de côté et d’autre, mâchonne une pousse puis part au galop à fond de train. Il est vraiment ivre.

Et il est tellement joyeux que si des chasseurs se présentaient devant lui inopinément, la sagaie à la main, au lieu de se sauver, il irait à eux avec confiance « car, pense-t-il en cette heure de parfait contentement, il n’y a qu’une seule vraie mort, c’est celle qu’apporte la soif. »

À celle-là, à cette torture affolante, le Lièvre vient d’échapper.

Il préviendra demain tous ses amis ; et même les autres. Le marigot est profond ; il y a de l’eau pour tous. Et de nouveau, la forêt retrouvera sa vie : les bonds, les cris, les poursuites, les fuites, tout le mouvement de son peuple agile.

Le Lièvre est heureux, et il nargue le soleil qui n’a pas pu dessécher l’eau que gardent les rochers !

Mais il y a quelqu’un à punir : c’est le Loup égoïste et sournois qui a pu voir pendant si longtemps la souffrance des autres, sans leur faire partager sa trouvaille…

Le lendemain, le Lièvre est au bord du marigot, faisant le guet.

Il a choisi l’heure où le Loup doit venir, et, après avoir bien bu au petit lac limpide, il se tient sur le bord, aux écoutes. « Ouellêni-io ! Frik-frak ! » C’est le Loup qui approche, rapide et un peu brusque.

Le Lièvre feint de ne l’avoir ni aperçu, ni entendu et il continue à marcher le long du marigot, parfois approchant son nez comme s’il était tenté d’y boire, puis s’écartant vivement avec dégoût.

Un éclair de fureur passe dans les yeux du Loup. Un autre que lui a découvert l’étang.

— Hou ! fait-il.

À ce hurlement, le Lièvre se retourne.

— Ah ! c’est toi, Loup, fait-il, comme un peu surpris. Tu m’as fait peur, j’ai cru que c’était la bête…

— Quelle bête ? demanda le Loup avec mauvaise humeur.

Et il se penche vers le marigot pour boire.

— Tu ne vas pas boire de cette eau ? s’écrie le Lièvre feignant une surprise apeurée.

— Pourquoi pas ?

— Est-ce que tu en as bu déjà ? fait le Lièvre s’éloignant du Loup avec un dégoût marqué.

— Mais… oui.

Et le Loup, devant l’attitude de son voisin, se sent pris d’une vague inquiétude.

— Ce n’est pas possible ! s’écrie le Lièvre en se dressant comme épouvanté.

— Si… tous les jours j’y viens boire depuis deux semaines au moins.

— Deux semaines ! crie le Lièvre d’un ton tragique. Ne m’approche pas, surtout, ne m’approche pas !

— Mais pourquoi ? Qu’est-ce que tu as ?

— Ce n’est pas moi qui ai quelque chose, malheureux, fait le Lièvre d’un ton plein de pitié. C’est toi.

— Je ne me sens pas malade.

— Hélas ! c’est justement cela qui est le plus grave et le plus attristant, si tu te sentais malade on pourrait te soigner et te guérir avant que le mal ne fût plus ancré. Tandis que ne te sentant pas malade, tu ne demanderas des soins que quand ce sera trop tard et alors qu’on ne pourra plus rien faire pour toi.

Le ton du Lièvre paraît si naturellement attristé que le Loup frissonne.

— Ne ressens-tu vraiment rien ? reprend le Lièvre se rapprochant un peu avec intérêt, puis s’éloignant aussitôt comme s’il venait de se rappeler qu’il y a du danger. Tu ne frissonnes jamais, tu ne te sens pas démangé souvent comme si tu avais une grande quantité de puces dans tes poils ?

— Si, mais, j’ai toujours eu cela.

— Et ce n’est pas plus violent en ce moment-ci ? Rappelle-toi bien ; la chose est très importante.

— Peut-être, fait, après réflexion, le Loup impressionné par l’accent du Lièvre, peut-être en ce moment ai-je plus de puces. J’attribue cela à la

saison…

En entendant ces mots, le Lièvre s’assied et feint une tristesse profonde.

— Mais enfin ! s’écrie le Loup interloqué et dont la peur s’empare peu à peu. Qu’y a-t-il ? Parle vite !

— As-tu remarqué, fait lentement et gravement le Lièvre que bien que j’aie très soif – et tu le sais…

— En effet.

— Je ne veux pas boire ici. Oh ! jamais, même « l’on m’offrait des trésors.

Le Loup est frissonnant, les poils dressés de peur, car il se souvient bien que tout à l’heure, c’est vrai, il a été frappé de la conduite du Lièvre qui flairait l’eau, puis s’en éloignait. Et cependant le Lièvre a soif depuis beaucoup de jours. Combien de fois s’est-il réjoui malicieusement, lui, le Loup, en l’apercevant devant son terrier, haletant, brûlé de fièvre !… Et malgré sa soif, il n’a pas bu au marigot !

— Non, reprend le Lièvre d’un ton triste, j’aime mieux continuer d’avoir soif que de jamais approcher ma langue de cette eau empoisonnée !

— Empoison… !

— Je connais l’emplacement de ce marigot depuis longtemps, fait le Lièvre sans paraître avoir entendu l’exclamation. Et quand la soif est venue j’ai regretté de ne pouvoir y boire. Et c’est pourquoi je n’ai dit à personne l’existence de cette eau. T’en ai-je jamais parlé ?

— Non, fait le loup avec ahurissement.

— J’aurais eu trop peur, en parlant du marigot à qui que ce fût, qu’il n’y eût pas, chez les autres, la même prudence que chez moi et je me serais senti en quelque sorte responsable de leur mort…

— De leur mort ? s’écrie le Loup plein d’horreur.

— Oui, mon pauvre ami (le Lièvre feint d’essuyer deux larmes)… de leur mort après une affreuse maladie.

— Quoi ? Quoi ?

Le Loup s’étrangle de peur. Et le Lièvre continue avec autorité et tristesse.

— Ce marigot sert depuis quinze ans aux bains des bêtes lépreuses. Tu sais, ces bêtes qui sont grandes comme des veaux, qui ont deux paires de cornes et une longue queue qui se tient toute droite en l’air…

— Mais je ne les connais pas… je ne les ai jamais vues… balbutie le Loup qui n’a pas un poil de sec.

— Tu m’étonnes, fait le Lièvre, elles sont pourtant reconnaissables. Il est vrai qu’elles ne se montrent pas souvent, car leur corps est affreux : ce n’est qu’une plaie.

— Et… elles se… baignent ici ? dit le Loup en désignant le marigot d’une patte tremblante.

— Depuis longtemps… et même tout à l’heure je voyais flotter dans l’eau un lambeau de cette peau malade… C’est affreux.

— Mais alors… Quand on boit ?…

— Hé oui ! et c’est pour cela que je ne veux pas boire, dit mélancoliquement le Lièvre. Le mirage de cette eau qui semble si limpide est si fort parfois que je m’approche du bord, mais alors je me souviens que c’est la mort qu’il y a dans chacune des gouttes, une mort épouvantable !… et je m’abstiens.

Le Loup s’éloigne en chancelant. Un immense vertige l’a saisi, ses oreilles bourdonnent. Il lui semble que toute sa peau velue le brûle et le pique. La panique de la peur est en lui, qui lui fait subir en imagination les maux de la lèpre.

Il se dit que, souvent, quand il arrivait pour boire au marigot, il entendait des fuites rapides : sans doute celle des bêtes maudites qui sortaient de l’eau.

Et la pensée de cette eau qu’il a bue et qui s’en allait porter le mal dans tous ses membres le terrasse, le fait râler…

— Allons ! dit le Lièvre, une semaine plus tard, en entrant dans le repaire du Loup, je t’apporte une bonne nouvelle, mon voisin, la pluie tombe à verse ; et si tu veux lécher les cailloux que voilà tu te guériras tout à fait. Tu es bien maigre et bien faible, c’est vrai, mais si tu avais continué à boire l’eau du marigot, où serais-tu maintenant ?

— C’est à toi que je dois la vie ! balbutia le Loup que sa faiblesse fait reconnaissant et doux pour un peu de temps encore.

Le Lièvre agite ses longues oreilles et feint de se lisser la moustache pour pouvoir rire à son aise, derrière sa patte.

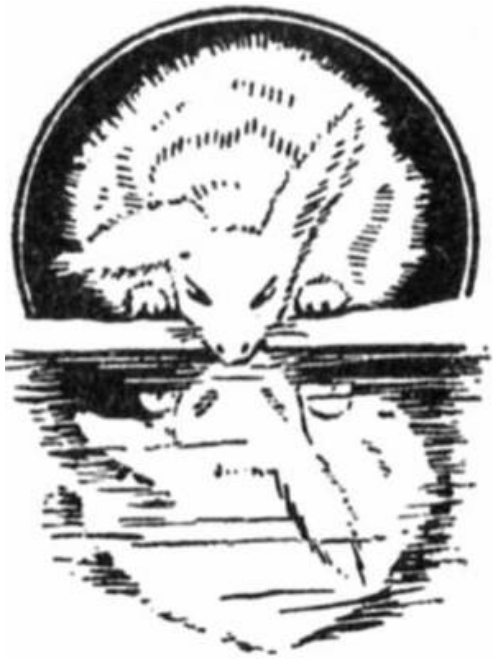
— Et… le marigot ? demande le Loup qui s’est un peu ranimé en léchant les cailloux pleins de pluie.

— Il est asséché, fait le Lièvre en hochant la tête. Toutes les bêtes de la forêt s’y sont mises, et les éléphants ont pompé cela en huit jours.

— Ils ont… bu ?

— Tu m’en demandes trop, fait le Lièvre. Bonsoir ! Il tourne le dos, rapidement, et, en trois petits bonds, il est hors de l’antre.

Tandis que la pluie – la bienfaisante pluie – baigne doucement la terre d’Afrique.



Au son de la « tabala »

SAMBO était fils de roi, mais cela ne l'empêchait pas d'être le plus couard des jeunes gens de la tribu.

Il lui suffisait d'entendre résonner la « Tabala » pour l'appel aux armes, que ce fût en vue de la guerre ou pour la chasse, pour se mettre aussitôt à trembler et à se cacher.

Tant qu'il avait été un tout jeune enfant, sa lâcheté n'avait pas paru au grand jour, et l'on excusait cette timidité chez un tout petit.

Mais avec les années, cela n'avait plus été permis : un grand garçon de dix ans, qui se cache quand le danger se montre, ne peut faire plus tard – à moins de circonstances extraordinaires – un homme courageux.

Aussi, Sambo s'était-il vu infliger toutes les punitions et corrections possibles. Et comme son père était un roi renommé pour sa bravoure, il n'avait rien épargné pour amender l'enfant poltron.

En vain.

Sambo était d'un naturel charmant : doux, bon, respectueux envers ses parents, humain pour ses esclaves, sans rancune, d'un jugement sûr et d'une bonne humeur inaltérable. Sa charité et sa générosité étaient proverbiales. Avec cela, d'une beauté de visage et de corps qui le faisait ressembler à un jeune dieu.

Mais il était lâche, et les hommes du Sud, s'ils ont le culte de la ruse, ont le respect de la force.

— Un roi sans courage n’est pas longtemps un roi ! répétait le souverain à son fils. Tu n’es capable que de tisser des nattes, de porter des colliers de poil d’éléphant, et de laver le linge au marigot. Moi je veux un fils qui, le premier, plante sa sagaie au cœur de l’ennemi.

Tous ces appels à la fierté du jeune homme restant inutiles, les chefs des tribus s’assemblèrent et demandèrent l’exil de Sambo.

Le roi n’osa pas retenir son fils – sa lâcheté lui causait d’ailleurs une honte continuelle – et un matin le prince sortit à cheval du village, sans escorte de gardes ni de serviteurs.

Peut-être le fait même d’être seul loin des lieux connus et des visages amis, aurait-il peu à peu mis de l’assurance dans ce cœur timide, et les dangers de tout instant – rencontre d’ennemis, attaques de bêtes fauves – auraient pu forcer Sambo à réagir instinctivement, si le Destin n’avait favorisé sa nonchalance.

Sambo cheminait depuis deux heures, et le trot rapide de son cheval à la longue crinière l’avait emporté déjà bien loin de son village, quand il aperçut devant lui un nuage de poussière.

Incertain de ce qu’il devait faire, il se tenait immobile, les yeux fixés sur le tourbillon mouvant. Et il se vit entouré de cavaliers bien armés, avant de s’être rendu compte de ce qui lui arrivait.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Qui es-tu ? fit-on en réponse.

— Je suis le prince Sambo, et mon père est le roi de l’Est.

— Ah ! le prince Sambo, le lâche ? s’écria un des cavaliers.

— Lâche, toi-même ! fit d’une voix impérieuse un jeune et mince cavalier, dont le bas du visage était voilé d’une écharpe précieuse.

— Pardonne-moi, princesse, dit alors vivement avec respect le cavalier interpellé, mais le prince Sambo a une telle réputation de lâcheté dans tout le royaume de l’Est que…

— Tais-toi ! reprit la princesse, ou sinon tu rougiras ce sable de ton sang. Ce jeune homme est trop beau pour être un lâche. Ce sont ses ennemis – les jaloux et les envieux des qualités qui brillent dans son regard – qui font courir ce bruit sur lui…

— Aïssa, ma sœur, dit alors un autre cavalier, ne crains-tu pas de t’abuser ? J’ai aussi entendu parler du prince Sambo, et sa réputation était bien telle que Mobda te le présente.

— Non, mon frère, je ne crois pas cela. Si Sambo avait été un lâche, la poussière qui s'élevait sous les pas de nos chevaux ne l'aurait-elle pas fait fuir ? Tandis qu'il est resté intrépidement à nous attendre et le calme avec lequel il nous écoute est la preuve du vrai courage.

Les cavaliers qui entouraient la princesse ne trouvèrent rien à répliquer. Aucun d'eux ne pensa que la terreur peut donner à un être une impassibilité dans laquelle des yeux prévenus favorablement voient une forme de courage. Et tous, pour plaire à la princesse Aïssa, la fille chérie du roi du Nord, firent fête à Sambo.

Celui-ci répondit à ces attentions avec sa grâce naturelle, et il n'était pas depuis une heure en compagnie des cavaliers étrangers que chacun était ravi de lui. Et plus que tous, la princesse Aïssa.

Si bien qu'en arrivant, le soir, au village où régnait son père, elle alla se prosterner aux pieds de celui-ci.

— Mon père, dit-elle, donne-moi pour époux Sambo, le prince de l'Est, et tu me rendras heureuse entre les heureuses.

Le vieux roi releva sa fille et regarda longuement Sambo que l'on venait d'amener devant lui.

— Nous l'avons fait prisonnier pendant notre partie de chasse, expliqua le frère d'Aïssa. Tu verras, mon père, quel agréable compagnon ; et il faut que le roi de l'Est soit d'une méchanceté abominable pour avoir laissé exiler un tel fils !

Aïssa remercia son frère et lisant dans les yeux du roi le consentement qu'elle demandait, elle mit sa main dans celle de Sambo.

Les jours qui suivirent furent tout de joie pour les nouveaux époux et autour d'eux.

Les qualités exceptionnelles de Sambo lui valaient avec chaque heure un plus grand attachement de la part de sa femme. Le roi, les princes, toute la cour et le peuple lui-même ne cessaient d'admirer son jugement, sa franchise, sa bonté.

Et pour célébrer le contentement qui remplissait tous les cœurs, les fêtes déroulaient dans le village pavoisé leurs danses et leurs chants innombrables.

Sambo était heureux et songeait à envoyer un message vers son père pour lui dire quel triomphant résultat avait eu l'exil auquel il l'avait condamné.

Mais une nuit, alors que tous se reposaient d'avoir bien dansé et bien chanté, un courrier haletant, couvert de sang et de sueur jeta l'alarme dans

le village.

— Les ennemis ! Voilà les ennemis !

Aussitôt le vieux roi, réveillé au milieu de son sommeil, se dirigea vers la « Tabala » – le grand tambour pendu comme un gong au centre de la place – et frappant de toutes ses forces en fit jaillir un appel strident et lugubre.

À ce bruit qu'il connaissait si bien, Sambo s'éveilla, glacé, sans mouvement, et il se renfonça sous sa couverture.

— Mon mari, dit Aïssa qui s'était éveillée en sursaut, elle aussi. Lève-toi, voici la Tabala ! L'ennemi est près du village, dans le village même peut-être… Oui, je vois des lueurs d'incendie…

Elle bondit sur ses pieds et courut à la porte de la case qu'elle ouvrit : ses frères, les officiers du roi passaient en courant ; le peuple s'armait ; tandis que, sans arrêt, martelant les cœurs de son appel, la Tabala retentissait sous le poing obstiné du vieux roi.

— Sambo ! cria Aïssa en revenant vers lui et en arrachant la couverture qui le cachait. Debout. Le danger est là. Montre à tous que j'ai bien choisi et quel héros est le prince de l'Est.

— Ce maudit tambour ne s'arrêtera-t-il pas ! s'écria Sambo en mettant ses mains sur ses oreilles et en frissonnant de tous ses membres. Où me cacher, où me cacher pour lui échapper ? Je t'en prie, Aïssa, ferme la porte ! Couvre-moi bien la tête de la couverture et ne dis à personne que je suis là.

— Quoi ! s'écria Aïssa avec horreur. Se peut-il que mon Sambo parle ainsi ?

— J'ai peur ! dit Sambo.

— Non, non, c'est impossible ! Tu n'as pas peur. Tu es malade, peut-être ! C'est pourquoi tu ne bouges pas !…

— J'ai peur ! répéta Sambo.

Et il claquait des dents.

Aïssa tordit ses mains sur sa poitrine. Un moment, elle chancela sous le poids de la douleur et de la honte, puis se relevant, résolue :

— Aucun homme, ici, fit-elle, ne saura que tu es un lâche.

Elle prit les vêtements de Sambo, s'en revêtit, détacha de la muraille une lance et un bouclier ; et, après s'être masquée, elle courut à l'écurie, enfourcha le cheval de Sambo :

— En avant cria-t-elle, de toute sa voix.

En une minute, elle fut au plus fort de la mêlée. Sa lance s'abaissait sans cesse et à chaque coup un ennemi tombait. Son exemple inspirait

l’héroïsme.

— Sambo ! Sambo !

Ce nom devenait le cri de guerre victorieux, car tous croyaient se trouver en présence du prince, tant la colère et l’orgueil blessé décuplaient les forces d’Aïssa.

Le combat dura jusqu’au jour, et l’ennemi, malgré le nombre, dut reculer et s’enfuir.

Aïssa, brisée de fatigue, se laissa tomber sur son lit. Sambo s’agenouilla devant elle. La Tabala s’était tue.

— Lève-toi ! fit-elle en l’écartant doucement – car sa colère était tombée. Nul ne saura jamais, je le veux. Tu me dois cette obéissance. Tout le peuple va te rendre hommage, car « Sambo » a bien combattu. Je veux que tu acceptes ces louanges, ce sera ta punition.

Elle aida Sambo à revêtir ses vêtements sanglants et elle lui mit ses armes dans la main. Il était temps, une foule enthousiaste réclamait le héros.

Pendant des heures, Sambo subit ce supplice de recevoir des louanges imméritées. Il baissait la tête et essayait d’imposer silence aux plus élogieux discoureurs.

Mais son embarras passait pour de la modestie et servait de thème à des acclamations plus vives encore. Tout le monde fut dupe et crut vraiment remercier le défenseur du village. Ce ne fut qu’au soir que cessa le concert d’éloges. Sambo revint près d’Aïssa plus épuisé par cette journée qu’elle ne l’avait été par sa nuit de combat.

— Si cela pouvait te guérir de ta lâcheté ! fit la jeune femme.

Le sommeil vint lentement pour tous et les horreurs du combat étaient encore si présentes à l’esprit, que nul ne fut étonné d’entendre soudain retentir, dans les ténèbres de la nuit, le son oppressant de la « Tabala ».

— Alerte ! cria Aïssa en secouant son époux par l’épaule. Alerte ! l’ennemi est là. Je veux que tu sois au premier rang, Sambo !

Mais Sambo était écrasé de terreur. Pelotonné sur le sol, il tremblait convulsivement.

— Lâche ! fit la princesse, enfant poltron ! Quel bandeau m’a aveuglée ! et comment un visage peut-il être trompeur à ce point ! Cache-toi donc, puisque tu ne sais faire que cela, mais on ne me plaindra pas d’être la femme d’un homme sans courage.

Et vêtue et armée comme la veille, elle sortit.

Sa lassitude était extrême, mais elle fit appel à tout son orgueil, à sa volonté de tenir caché le secret de la lâcheté de son mari, et elle renouvela les prouesses de la veille.

— Sambo ! Sambo ! criait la foule délirante de joie, sûre de vaincre sous un pareil chef.

Seul, le frère d'Aïssa, frappé du son de la voix de « Sambo » eut un soupçon.

— N'est-ce pas ma sœur, se dit-il, qui cache ses traits sous ce masque ? Elle est si forte et si courageuse qu'elle peut très bien se conduire comme un guerrier. Je veux éclaircir cette énigme : pourquoi Sambo porte-t-il un masque ?

Et se dirigeant vers Aïssa, il essaya de soulever ce masque.

Mais la princesse avait vu le geste de son frère et elle s'était rejetée vivement en arrière. La main du jeune homme retomba et glissa sur la lance qu'Aïssa tenait à la main. La lance frotta rudement la jambe d'Aïssa et lui fit une forte éraflure.

— Bien, se dit le jeune prince à mi-voix, cela suffira à me renseigner.

Aïssa avait compris l'action et l'intention de son frère, et sitôt le combat achevé, elle courut à son mari.

— Viens ici ! lui dit Aïssa. Il faut que tu sois blessé !

— Mais… commença Sambo.

Un regard de la princesse l'arrêta. Il vit du sang sur la jambe de la jeune femme.

Pénétré de douleur et de confusion, il allait s'exclamer, courir chercher du secours, crier devant tous la vérité, quand Aïssa le retint. Elle le força à s'étendre sur son lit, et, s'armant d'un couteau, elle lui fit à la jambe une éraflure semblable à celle qu'elle portait.

Toute la journée, les guerriers du village défilèrent devant le lit du prince. Aïssa n'avait pas voulu que son mari se levât et elle avait fait appeler un médecin pour panser la blessure de sa jambe.

Cette simple éraflure était devenue, du fait d'être dit de l'un à l'autre, une grave blessure, et chacun avait eu hâte de porter au prince ses vœux et ses louanges.

Le frère d'Aïssa n'avait pas été l'un des derniers et il se reprochait fort son soupçon, mais comme il n'en avait parlé à personne, rien de ce qu'il avait pensé ne transpira.

D’ailleurs, la princesse ne présentait en rien l’apparence d’une femme blessée. Et, pendant tout le temps que dura le défilé, elle se montra debout au chevet de Sambo. Vers le soir seulement, quand la porte se fut refermée sur le dernier visiteur, elle se laissa tomber dans les bras de son mari, pâle et inanimée. Sambo était en proie au plus violent désespoir.

— Lâche que je suis ! s’écriait-il. Je ne mérite pas de baiser la trace des pieds d’Aïssa ! Oh ! qui me guérira de ce mal de la peur qui me rend méprisable à tous et aussi à celle que j’aime !…

Aïssa s’attendrit à cette douleur sincère et elle encouragea Sambo à lutter patiemment contre lui-même.

— Oui, je serai plus courageux, disait le prince, je n’aurais qu’à me souvenir de ce que tu as fait aujourd’hui, hier de…

À ce moment, lugubre, déchirant la nuit de ses coups pressés, la « Tabala » retentit.

La voix de Samba expira sur ses lèvres. Aïssa dressée sur son coude, pâle encore des fatigues précédentes, écoutait.

La grande rumeur des deux dernières nuits s’élevait dans tout le village, mais avec quelque chose de plus menaçant, de plus décisif. Il semblait que l’ennemi tentât un assaut suprême, et qu’il était sûr de triompher.

Aïssa regarda Sambo.

Il était livide. Ses yeux creux, ses lèvres blanches disaient mieux que des frissons et que des cris l’horrible peur qui le tenaillait.

La princesse ne dit rien ; elle soupira, et comme la Tabala retentissait avec un accent de détresse :

— Oui, dit-elle, je viens !

Elle se mit debout. Mais alors ses jambes se dérobèrent sous elle, un brouillard s’étendit devant ses yeux.

— Je ne puis plus, pensa-t-elle et elle regarda encore une fois Sambo plus mort que vif.

Alors, avec un cri de rage, elle fondit sur lui. En une minute, elle le revêtit de ses habits de combat et courut chercher son cheval qu’elle amena devant la porte de la case. Puis portant, traînant son mari, elle le jeta sur sa selle, mit entre ses mains inertes la lance et le bouclier et administra un bon coup de houssine au cheval qui partit au galop.

— Adieu, peut-être ! soupira-t-elle. Et elle tomba sur le sol, comme une morte.

Emporté par le galop furieux du cheval, les oreilles pleines du bourdonnement incessant et terrible de la Tabala, Sambo passait blême, les yeux et la bouche grands ouverts comme un spectre de démence.

Ses mains serraient convulsivement la lance et le bouclier ; le bouclier plaqué contre la poitrine, la lance en arrêt, dans la posture que lui avait donnée Aïssa.

Et soudain, le roi ennemi se trouva devant lui.

Autour du prince, des voix s'élevaient :

— C'est lui ! c'est lui ! Sambo ! Sambo !

— Ah ! c'est toi ! cria le roi ennemi, eh bien ! meurs !

Et il leva sa sagaie rouge de sang.

Mais le cheval de Sambo était déjà sur lui, et la lance immobile du cavalier figé de peur s'enfonça dans sa poitrine.

Il eut un bref cri d'agonie.

Sambo l'entendit, du fond du précipice d'épouvante où sa pensée était enfouie. En un éclair, il mesura ce danger qui l'avait si longtemps terrassé. On pouvait donc vaincre ? La bataille, ce n'était pas toujours et seulement la mort ?… Alors, une ivresse formidable l'envahit. Ses mains robustes serrèrent la lance qui savait attaquer et le bouclier qui savait défendre. Et sa voix tremblant de joie terrible, il cria :

— En avant !

— Sambo ! Sambo ! crièrent tous les guerriers électrisés.

Le frère d'Aïssa pleurait d'avoir pu soupçonner de lâcheté un tel homme.

— Frappe toujours, Tabala, frappe, frappe ! criait Sambo dont chaque coup abattait un rang d'ennemis. Frappe plus fort et plus vite ! Que je t'entende au-dessus des plaintes ! Presse tes coups ! Amie du guerrier, viens me dire sans pitié et sans arrêt : « Tue ! »

Quand vint l'aube, l'ennemi haché, décimé demanda grâce.

— Ce n'est pas à moi, dit le vieux roi, qu'il faut vous adresser (car les chefs vaincus étaient tombés à genoux devant lui), c'est à celui-là, au sauveur du royaume du Nord !

Et le vieillard désignait avec fierté et tendresse Sambo, qui, les vêtements en lambeaux et couvert de blessures, se tenait auprès de lui, appuyé sur le bras d'Aïssa.

— Mon fils, reprit le roi, c'est à toi que nous devons la vie et la liberté, décide de la vie et de la liberté de ces hommes.

— Non ! s’écria Sambo. Je n’ai été qu’un instrument entre des mains actives. Le sauveur du royaume, c’est Aïssa qui a fait un brave du lâche que j’étais !

Et bien haut, pour que tout le monde l’entendit, il fit le récit de ce qui s’était passé pendant les nuits précédentes. Aïssa, en sanglotant, se prosterna à ses pieds.

— Oh ! mon Sambo, cria-t-elle, tu es, en ce moment-ci, bien plus brave que je ne l’ai été, que nul ne saura jamais l’être.

— Aïssa a raison, dit le vieux roi en serrant Sambo et sa fille sur son cœur, lever contre un ennemi une lance, dans les transports de l’assaut, est plus facile que de dire la vérité avec calme, à une foule dont chaque être peut devenir un ennemi.

— Sambo ! Sambo ! cria le peuple !

Et à ce cri, Sambo comprit que la foule elle-même le sacrait courageux.

Une amitié éternelle

AKANKA, la pintade, et Ramamba, le caïman, s'étaient juré amitié éternelle, non seulement entre eux, mais entre leur postérité respective.

Ce pacte devait aussi jouer pour leurs parents, frères, sœurs, oncles et cousins même les plus éloignés. Et c'était merveille de voir les pintades mâles et femelles jouer avec les petits caïmans. Il y avait de quoi tirer des larmes au doyen des crocodiles.

Or Ramamba était justement, ce matin-là, en train de contempler les ébats de ses enfants et de ceux de Rakanga, quand l'Hyène vint à passer.

— Bonjour, Ramamba, fit-elle avec assez d'amabilité (parce que les hyènes et les caïmans étant mal considérés parmi les autres bêtes, se trouvent en quelque sorte unis d'intérêts), je vois que tu prends plaisir à regarder ton futur dîner.

— Mon dîner ? fit Ramamba.

— Mais oui. Ne vas-tu pas croquer quelques-unes de ces pintades ? C'est délicieux, et je t'assure que si elles ne se méfiaient pas autant de moi, il y a longtemps que j'en aurais emporté. Mais il n'y a rien à faire.

— Je ne puis pas songer à manger des pintades, objecta Ramamba, car j'ai juré avec Rakanga amitié éternelle.

— Oui ? Eh bien ! tu n'as qu'à te parjurer. C'est tout, fit l'Hyène avec une désinvolture qui montrait que, pour elle, les serments et les promesses ne pesaient pas lourd.

— Tu crois que je peux faire cela ? demanda Ramamba déjà à moitié persuadé. Mais tout le monde est au courant que j'ai donné ma parole.

— Bon ! tout le monde sera au courant que tu ne la tiens pas, ce n'est pas plus difficile que cela, dit l'Hyène, et une pintade est un vrai régal, quand on sait les choisir. Je vais voir si je ne puis pas tout de même en attraper une. Bonsoir, Ramamba.

L'Hyène s'éloigna, se dirigeant avec une feinte indifférence vers le groupe des petites pintades. Mais celles-ci ne se laissèrent pas prendre à ses mines et accoururent vers leur mère, toutes tremblantes.

— Oh ! lui dirent-elles, nous avons vu l'Hyène ! elle a voulu nous poursuivre, mais elle ne nous a pas attrapées : elle était furieuse.

— Elle passait donc près du fleuve ? demanda Rakanga.

— Non, elle était en train de parler avec grand-père caïman.

Rakanga demeura songeuse : l'Hyène était un de ses plus terribles ennemis, et grand-père caïman était un ami de trop fraîche date pour qu'elle fût sûre de son affection. Elle se dit que toute amitié entre un gros et un petit, entre une grande mâchoire et un bec mince devait comporter, de la part du petit au bec mince, une forte dose de méfiance. Elle appela ses enfants :

— Jusqu'à ce que je vous le dise, fit-elle, ne jouez plus avec les petits caïmans, et donnez le mot d'ordre à tous nos parents.

— Oh ! Mère, s'écrièrent les petites pintades, quel bonheur que tu nous défendes cela ! Les petits caïmans ont des dents qui sont déjà très pointues…

— Bon. Je suis contente de penser que vous ne me désobéirez pas. En tout, mes enfants, réglez votre conduite sur la mienne, surtout quand il s'agit de Ramamba et de sa famille.

À quelques jours de là, Ramamba qui, à son habitude, avait passé toute sa journée étendu sur le sable, sans un mouvement et les yeux clos, se ressouvint de sa conversation avec l'Hyène.

— Au fait, se dit-il, il faudra qu'un de ces jours je fasse un petit dîner de pintades… Mais à propos de pintades, elles ne viennent plus ici… Se méfieraient-elles ? Il faut que je demande conseil à l'Hyène…

Le conseil de l'Hyène parut sans doute excellent à Ramamba, car le lendemain, il fit dire à la pintade qu'il était mort et qu'il la priait d'assister, ainsi que toute sa famille, au repas de ses funérailles.

— Ramamba a été bien vite mort, dit Rakanga à ses enfants. Je me méfie de cette courte maladie et de ces pompeuses funérailles, et j'ai bien peur que le repas auquel nous sommes invités ne se compose surtout de nos personnes.

— N'y allons pas, mère, firent vivement les petites pintades.

— Il faut que j'éclaircisse mon doute, dit Rakanga, mais tenez-vous près de moi, ne me perdez pas de vue et quand vous m'entendrez claquer du bec, envolez-vous.

Les petites pintades et leur mère se rendirent donc au bord du fleuve. Elles trouvèrent Ramamba étendu sur le dos et ayant toute l'apparence d'un caïman mort. Autour de lui, les siens s'essuyaient les yeux.

— Approchez, dit son fils à Rakanga et à ses enfants, et regardez mon pauvre père. Il est mort subitement ce matin, au moment même où il nous parlait de vous avec tant d'amitié ! Pauvre cher vieux père ! Il avait de si belles écailles ! Et il vous coupait un bras ou une jambe comme un caïman de deux cents ans, en pleine maturité. C'est une grande perte que nous avons faite là, Rakanga ; et vous nous devenez doublement chère, car vous étiez la meilleure amie de notre père vénéré. Mais approchez donc !

— Je suis très bien là – dit Rakanga, qui recommanda par un signe à ses enfants de faire attention. – Et je suis d'autant mieux que je ne puis croire que Ramamba soit mort… Pour que je croie cela…

— Que faudrait-il ? demanda avec empressement le fils caïman.

— …Il faudrait que je le voie faire les gestes que font les vrais morts, fit Rakanga avec fermeté.

— Les gestes que font les vrais morts ? – dit le fils caïman avec surprise en roulant ses petits yeux. Et il ajouta en lui-même. – On apprend tous les jours. L'Hyène ne nous avait pas dit cela.

Il feignit d'essuyer deux larmes pour se donner une contenance et reprit tout haut :

— Et quel sont ces gestes ? Que doit-il faire ?

— Tout simplement qu'il obéisse à mon commandement ; ainsi par exemple si je lui dis « remue les pieds » il doit remuer les pieds. C'est comme cela que font les vrais morts.

— Ah ! dit le fils caïman qui, comme son père et toute la famille, n'était pas des plus malins. Je pense qu'il est capable de faire tous les gestes que tu demanderas.

La pintade fit un demi-pas vers le caïman.

— Ramamba, dit-elle, je te demande, si tu es vraiment mort comme tu l’assures, de remuer les pieds.

Ramamba se garda bien de rester immobile. Il tenait à paraître « vraiment mort », et il remua les pieds avec ardeur.

— Bien, dit Rakanga qui avait reculé d’un pouce, et maintenant ouvre et ferme la gueule.

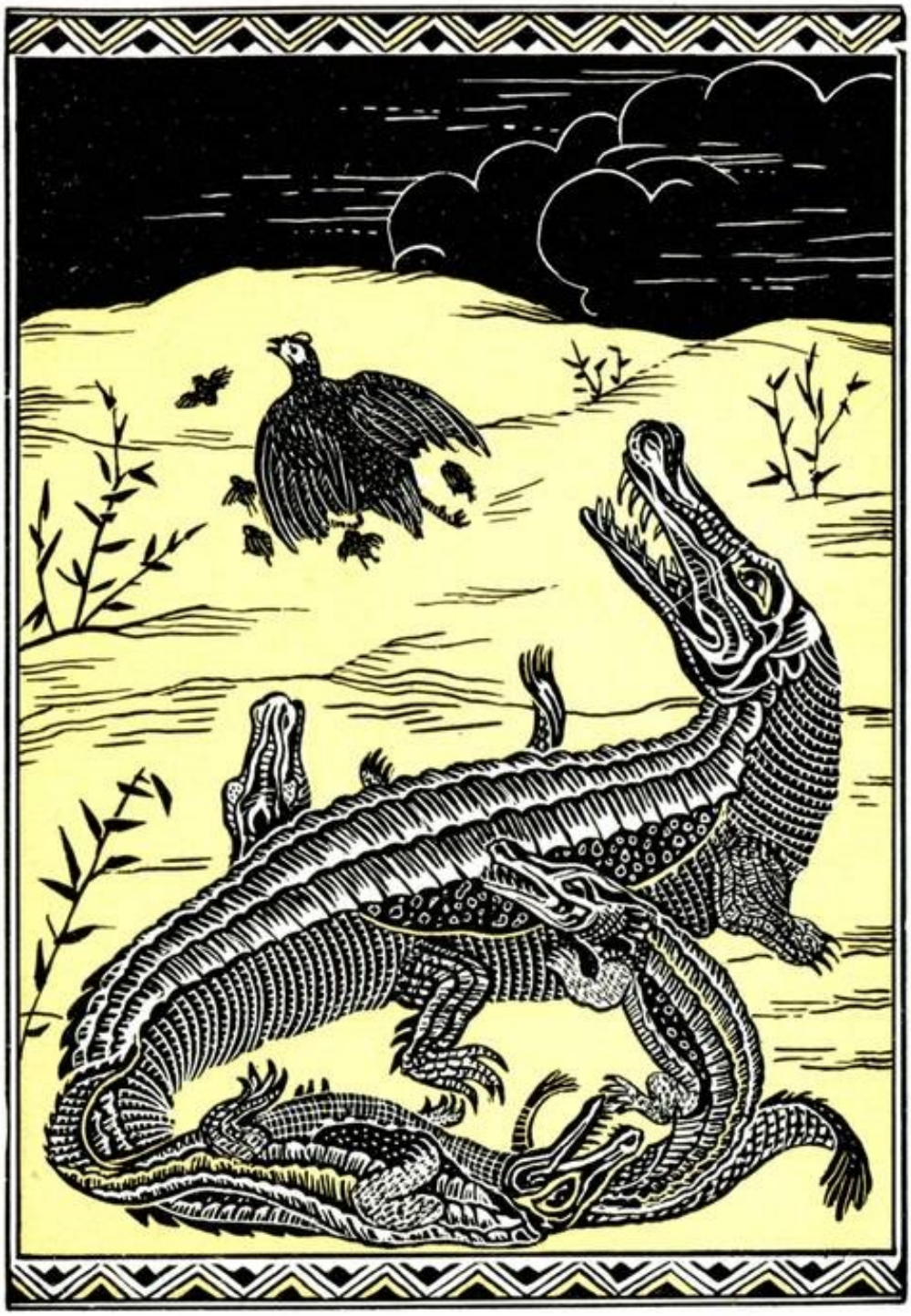
La longue mâchoire du caïman s’ouvrit et se ferma avec un sinistre bâillement.

— Regarde-moi ! commanda enfin Rakanga, regarde-nous… car tu ne nous verras plus.

Et claquant fortement du bec, elle s’envola suivie de près par tous ses enfants.

C’est à partir de ce jour-là que l’amitié éternelle qui unissait Rakanga et Ramamba se trouva rompue. Et c’est aussi depuis ce jour-là que l’on ne voit jamais les pintades s’approcher de l’eau. Elles se lavent dans la poussière et boivent la rosée, car elles ont à perpétuité devant elle le spectre d’un vieux caïman remuant les pieds, ouvrant la mâchoire, clignant des yeux.

Sornette, sornette, conte, conte, ce n’est pas moi qui suis le menteur, ce sont les anciens !



Et claquant fortement du bec elle s'envola, suivie de près par ses enfants.

La vieille jument

LE Grand Boa s’en allait, « miniki-manaka », de son allure onduleuse et rapide, entre les arbres de la forêt. Et, arrivé à la lisière qui est non loin du royaume de l’Ouest, il s’arrêta.

— Il y a longtemps, se dit-il, que je n’ai avalé de chair humaine, et je ne sais pas pourquoi je n’use pas, pour me satisfaire, du pouvoir magique que je tiens de Ouinndé. Je devrais me transformer en homme beau, jeune et riche, naturellement, et aller demander en mariage une des jeunes filles du pays voisin. Dis-moi, Dame Pie, demanda-t-il en s’adressant à une grosse pie qui s’était posée sur un buisson proche, y a-t-il dans les environs une jeune fille fraîche et jolie ?

— Je crois bien – dit Dame Pie, tout en jetant sur le Boa un regard méfiant – il y a Fatimata, la fille du roi de l’Ouest. Rien de plus beau que cette jeune princesse.

— Une princesse ? Ma foi, cela m’irait, fit le Boa en agitant d’un air alléché sa langue pointue. C’est dit, merci du renseignement, Dame Pie.

Et le Boa se coula le long des derniers arbres.

Il prononça la formule magique des transformations, avala une certaine feuille d’une certaine plante et il se trouva changé en un prince jeune, beau, richement vêtu. À côté de lui se trouvait un cheval au splendide caparaçon.

À première vue, on n’aurait pu croire que cet homme charmant était un terrible boa, mais, pour peu qu’on fût habitué aux enchantements, les yeux de ce prince devaient paraître extraordinaires. Car il avait conservé son regard de boa comme il en avait gardé les instincts profonds.

Il se mira dans une source qui coulait tout près de là.

— Je suis parfait, se dit-il, et il faudrait que la princesse fût ridiculement difficile pour ne pas me trouver à son goût…

La princesse Fatimata ne fut pas ridiculement difficile.

Elle souhaitait ardemment se marier, car elle s'ennuyait à la cour de son père. Celui-ci était âgé et d'un caractère grave, aussi les divertissements qu'il donnait à son peuple étaient-ils emprunts d'un sérieux et d'une austérité peu en rapport avec les seize ans de Fatimata.

L'arrivée d'un prince jeune et beau lui sembla donc le bonheur rêvé. Le prince Boa, d'ailleurs, sut se faire bien voir de tous. Il parla avec gravité au roi et dansa ou chanta à ravir avec Fatimata.

Celle-ci entrevit près de cet époux jeune et joyeux qui se trouvait avoir en tout, les mêmes idées et les mêmes désirs qu'elle, une existence de félicité ; et quand le prince Boa présenta sa demande, elle l'accepta avec joie.

Sa mère lui avait plusieurs fois représenté que ce prince était inconnu et que nul n'avait jamais vu le royaume dont il parlait ; mais elle sut trouver à chaque argument d'ingénieuses répliques qui fermèrent la bouche maternelle.

Quand le mariage fut célébré avec toute la pompe qui convenait à cette cérémonie. Fatimata alla se prosterner devant ses parents.

Au milieu de son bonheur, une angoisse soudaine venait de s'emparer de son cœur. La pensée de s'en aller seule, loin de ceux qui l'avaient aimée et choyée depuis sa naissance, avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas quinze jours auparavant, cela dressait devant elle comme une ombre menaçante qui noircissait l'horizon. Elle se serra contre sa mère sans parler.

— Hélas ! dit la reine, voilà donc le jour où je dois perdre ma fille. Si encore je la voyais partir entourée de ses suivantes habituelles ou de gardes qui lui soient dévoués ! Mais non, ce prince nous l'a dit : il ne veut d'elle qu'elle-même ! Ainsi, toutes ces parures, que je me réjouissais de lui voir, et les grands troupeaux qui devaient lui appartenir en ce jour de son mariage, la dot que nous lui avions préparée, le prince n'en veut pas ! « Non, dit-il, elle n'en aura pas besoin !… »

— C'est, remarqua le roi, qu'elle trouvera dans le royaume du prince plus et mieux que nous ne pourrions lui donner.

— Ah ! s'écria la reine en fondant en larmes. Qu'importe « plus et mieux », ce ne sera rien qui lui vienne de nous.

Fatimata sanglotait elle aussi et s’avouait que si elle avait pu reprendre la parole donnée, et redevenir une petite fille, même une petite fille attristée par la gravité de ses parents, elle l’aurait fait avec joie. Mais, dans la cour, le prince son époux s’impatientait de la durée des adieux. Elle s’arracha des bras de sa mère :

— Attends, s’écria la reine. Je descends avec toi. Je veux que tu emportes quelque chose d’ici, quelque chose qui te rappelle ta vie d’autrefois.

— Donne-lui un de mes chevaux, dit le roi, ce sera sa monture de voyage, et, quand elle sera dans son royaume, elle s’en servira pour ses promenades ou ses chasses.

— C’est cela, fit la reine. Et elle descendit avec Fatimata.

— Choisis toi-même ton cheval, dit-elle en lui montrant dans l’enclos les cinquante chevaux de l’écurie royale.

— Je ne sais trop lequel prendre, dit la jeune fille, ils sont tous beaux et vigoureux.

— Eh bien ! rapporte-t’en au hasard. Agite cette musette pleine de mil. Tu prendras le premier cheval qui se présentera.

Fatimata agita la musette ; une seconde après une longue tête se montra devant elle ; c’était celle de la vieille jument, mère des cinquante beaux chevaux.

Fatimata la désigna à la reine en faisant la moue. La reine regarda attentivement la jument.

— Je crois, dit-elle à sa fille, que le Destin a bien choisi. Ne te laisse pas prendre aux apparences, mon enfant.

— Elle est si laide ! fit Fatimata, si vieille ! Ses genoux plient à chaque pas et il lui manque des dents. Quelle monture pour une reine !

— Ne te fie pas aux apparences ! répéta la reine.

Fatimata se laissa convaincre et accepta la jument.

On mit à celle-ci une selle précieuse et le prince Boa voulut aider sa fiancée à monter à cheval.

Mais, quand la jument vit le prince s’approcher d’elle, elle fit un si violent écart que Fatimata faillit rouler par terre.

— Mauvais présage ! firent tous les assistants.

— Cette vieille jument est bonne à tuer ! s’écria le prince Boa, tremblant que l’instinct de la bête pût donner de la méfiance contre lui. Choisis un autre cheval, Fatimata.

— Non ! fit la reine, le sort lui a donné celui-là. Il y a longtemps que la jument n’est sortie de son enclos, et c’est ce qui la rend un peu sauvage. Mais elle s’habituera vite. Tenez ! voyez-vous, elle se calme.

— En route, alors ! fit le prince en enfourchant son cheval. Et suivi de Fatimata, montée sur sa vieille jument, il ne fut plus bientôt aux yeux de ceux qui restaient qu’un petit tourbillon de poussière, toujours plus petit.

Ils allèrent ainsi pendant près d’un jour et Fatimata posait au prince mille questions sur son royaume.

— Est-ce encore loin d’ici ? demanda-t-elle alors qu’ils arrivaient devant la grande forêt qui, vue du royaume de l’Ouest, faisait à l’horizon comme une sombre ligne sans fin.

— Non, dit le prince Boa, qui avait peine à contenir ses instincts féroces. Attends-moi un moment ici, chère Fatimata, et nous serons bientôt arrivés.

En disant ces mots il entra sous le couvert des arbres : il lui fallait être seul pour prononcer les paroles magiques qui devaient lui rendre sa forme.

Tout à coup, elle sentit trembler sa jument sous elle.

— Qu’as-tu ? lui demanda-t-elle en la flattant de la main. Qu’as-tu, pauvre bête ? Ton poil est mouillé de sueur. Sans doute la route a-t-elle été trop longue pour toi ! Tu as bien marché cependant et maintenant, je suis contente de t’avoir choisie, aidée par le sort, de préférence à tous les autres chevaux de mon père. Ma mère avait raison de me dire qu’il ne fallait pas me fier aux apparences.

— Hélas ! fit la jument d’un ton douloureux, c’est cependant ce que tu as fait et ce que tu fais encore vis-à-vis du prince ton époux.

Fatimata, qui avait adressé la parole à sa jument sans jamais penser qu’elle pouvait lui répondre, faillit perdre l’équilibre à cette voix et à ces paroles.

— Oui, continua la jument en baissant le ton. Sais-tu, pauvre enfant, que tu as épousé une bête fauve, un boa qui, par artifices magiques, a réussi à prendre une forme humaine ? N’as-tu jamais été surprise de ses yeux ?

— Si, si, fit Fatimata qui tremblait de tous ses membres. Ses yeux sont étranges, attirants…

— Fascinateurs comme ceux de tous les serpents, fit la jument avec crainte.

— Mais alors ? balbutia la princesse. Il faut fuir, il faut retourner chez mes parents. Je n’aurais jamais dû les quitter ! Oh ! je t’en prie, ma bonne petite jument, ramène-moi chez eux vite, bien vite !

— Tu ne me trouves donc plus trop vieille ni trop laide avec mes genoux qui se plient et ma mâchoire édentée ?…

— Non ! non ! fit Fatimata en pleurant, ne m’en veuille pas, je t’en prie.

— Empoigne donc ma crinière, je vais partir. Le Boa nous poursuivra ; mais rappelle-toi que même s’il paraît près de nous atteindre, tu ne dois pas m’éperonner. Si tu m’éperonnes je m’envolerais et nous sérions transportées bien loin de tes parents.

— Pars vite, ma bonne jument, cria Fatimata en saisissant à pleines mains la noire crinière. Il vient, il approche. N’entends-tu pas ?

Et à ce moment en effet le Boa déroulant ses anneaux gigantesques apparaissait à la lisière de la forêt.

La jument partit comme le vent. Ses sabots posaient à peine sur le sol. Les prés, les champs, les ruisseaux étaient franchis avant même que Fatimata ait eu le temps de les voir.

Mais aussi vite que la jument, le Boa traversait la campagne, la langue dardée hors de sa gueule, les yeux étincelants de colère.

Frik ! Frak ! Ses écailles frottaient les rochers avec une telle force et une telle rapidité qu’elles en tiraient des étincelles.

— Il va nous atteindre ! criait Fatimata éperdue de peur. Il est là tout près !

Et elle retournait la tête à chaque instant avec une épouvante affolée.

La jument ne pouvait l’encourager. Elle courait sans desserrer les dents, uniquement préoccupée d’aller plus vite.

En une heure tout le chemin qui avait demandé une journée fut fait. Et déjà les toits de la capitale du royaume de l’Ouest se montraient derrière leur ceinture d’ombrages.

Mais à ce moment, un souffle brûlant passa sur la tête de Fatimata : le Boa avançait si rapidement qu’il semblait qu’il n’eût plus qu’à allonger un peu plus la tête pour happer sa victime.

Fatimata, folle de désespoir, jeta un cri, et, oubliant la recommandation de la jument, elle donna à celle-ci un vigoureux coup d’éperon.

Le crissement de l’éperon sur la peau de la jument produisit un bruit semblable à un coup de tonnerre.

Et la jument s’envola, emportant Fatimata à demi évanouie.

Combien de temps dura le galop dans les airs, parmi les nuages qui ressemblaient à de grands champs blancs ou gris que coupaient des

ruisseaux d’azur ? Fatimata qui, peu à peu, était revenue à elle ne pouvait le dire. Un jour ? Dix jours ! Un an ! Une minute ? Elle ne savait.

Et la jument s'envola, emportant Fatimata à demi évanouie.

Et tout à coup un choc se produisit : la jument venait de reprendre pied sur le sol.

La jeune princesse jeta autour d'elle un regard plein d'effroi.

Elle retrouvait la physionomie de la terre avec ses grands arbres immobiles, ses herbes moirées par le vent, les formes multiples de sa vie, si différentes des formes aériennes, impalpables, de l'Espace.

Mais le Boa ? Qu'était devenu l'ennemi effrayant ?

Il n'y en avait pas d'apparence. Hélas ! il n'y avait pas non plus au loin les toits du village où s'était passée l'enfance de Fatimata. Pas d'ennemi, mais pas d'amis. Il n'y avait qu'un pays inconnu.

La jument s'était arrêtée et ne bougeait pas plus que si ses jambes eussent été scellées dans la terre. Fatimata comprit qu'elle devait descendre et se laissa glisser sur le sol.

Elle avait le cœur bien gros :

— Et mes parents ? demanda-t-elle en gémissant.

— Je t'avais prévenue, fit sévèrement la jument. Il ne fallait pas m'éperonner. Mais cesse de gémir, cela ne remédie à rien. Et regarde plutôt ce qui nous entoure afin d'en tirer le meilleur parti possible. Quand on s'est conduit étourdiment, il y a de grands efforts à faire pour retrouver un chemin facile.

Fatimata soupira, mais suivant le conseil de la jument, elle fit quelques pas en dehors des buissons où elles se trouvaient.

Et aussitôt elle s'arrêta, surprise : un village se trouvait devant elle, un bizarre village aux maisons basses éclairées seulement par des portes.

— Où sont les habitants ? se demanda Fatimata. Et elle s'approcha de l'une des maisons.

— Qui va là ? cria alors une voix si fluette que la jeune fille ne l'aurait pas entendue si à ce moment-là elle n'avait eu l'oreille constamment au guet.

— Je suis une princesse égarée loin de son pays et de ses parents, fit-elle toute tremblante, et je cherche un toit et de la nourriture pour ma compagne et pour moi.

— Quelle est cette compagne ? demanda la voix.

— Une bonne jument qui a bien voulu se charger de moi, et…

— Elle aurait mieux fait de ne pas t'amener ici puisqu'elle a bien voulu se charger de toi, reprit la voix, ce n'est pas un grand service qu'elle t'a rendu.

— Pourquoi ? demanda Fatimata inquiète.

— Parce que ce pays est gouverné par un roi qui a les femmes en horreur et qui fait tuer toutes les étrangères qui se présentent. C'est donc à une mort certaine que tu cours en venant ici.

— Où puis-je me cacher ? s'écria la princesse toute pâle. Oh ! mes parents, qu'ai-je été chercher loin de vous ?

À ce moment, retentit le hennissement de la jument.

— Avec qui parles-tu donc ? cria celle-ci.

— Je ne sais pas, dit Fatimata en revenant vers elle. J'entends une voix et je n'aperçois personne. Viens avec moi en dehors de ces buissons, tu verras ce bizarre village…

— Je ne peux pas bouger, fit la jument, et me voilà enfoncée à cette place jusqu'à ce que l'enchantement cesse. Où sommes-nous ?

— Tu ne le sais pas non plus ?

— Non. Ton coup d'éperon m'a rendue capable d'une force inconnue qui m'a dirigée sans que ma volonté ait pu intervenir. Je sais seulement que pour que je puisse quitter le sol, il faut…

— Dis-moi ce qu'il faut, ma bonne jument, s'écria Fatimata, afin que je puisse faire cesser le sortilège qui te prive de mouvement. Tu as été si bonne pour moi que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour te rendre la liberté.

— …Il faut que tu fasses tuer ta mère, dit la jument.

Fatimata, pâle et désespérée, se sentit prête à s'évanouir. La voix de la jument la ranima.

— Quelle enfant sans énergie, dit-elle. Toujours près de l'évanouissement ou des larmes. Il va te falloir changer de méthode : va dire à la personne avec laquelle tu parlais de venir jusqu'ici.

— Il est inutile qu'elle se dérange, dit la petite voix flûtée qui paraissait sortir du sol même. Je suis là et je vous écoute.

Fatimata et la jument tournèrent les yeux de tous côtés.

Ah ! je te vois, fit enfin la jument, tu n'es pas gros ! Est-ce toi le chef du village ?

— Oui.

— Dans ce cas, sois assez bon pour m'aider à protéger cette enfant. Tu vois que je ne puis bouger, donc je ne pourrai ni la suivre, ni la guider où qu'elle aille, et son caractère est si peu réfléchi que j'en suis inquiète.

— Bon, j’ai beaucoup de loisirs, reprit la voix, maintenant que ma maison est construite. Je veillerai sur la jeune fille. Je puis heureusement me faufiler un peu partout, ce qui me permettra de ne pas la perdre de vue. Et je viendrai te donner de ses nouvelles. Cette petite m’intéresse. La première chose à faire c’est qu’elle devienne un garçon.

— Que dites-vous ? s’écria Fatimata, qui, les yeux au sol, cherchait toujours à voir l’être qui leur parlait. Comment pourrais-je devenir un garçon ?

— En apparence, fit la jument. Tu as donc dans ta maison un habit d’homme ? demanda-t-elle en penchant la tête.

— Oui. Je me le suis procuré quand j’ai su qui était ici…

— Mais il y a donc un marchand dans le village ? dit Fatimata toute surprise.

— Non. Seulement il y a d’aussi bonnes fileuses et tisserandes que nous sommes bons maçons, mes frères et moi, fit la voix sans orgueil. Les chenilles et les araignées ont travaillé de leur mieux, et l’habit ne doit pas être loin d’être fini.

Ces mots s’achevaient à peine lorsqu’on vit s’avancer, comme tiré sur le sol par une main invisible, un habit qui semblait avoir été taillé sur mesure pour Fatimata. L’étoffe de cet habit était d’une soie merveilleuse et si délicatement travaillée qu’aucun prince du monde n’aurait pu en trouver de semblable.

La princesse eut un cri d’étonnement.

— Habille-toi ! commanda la voix, mais attends pour ramasser ce vêtement qu’il soit complètement immobile, sinon tu risquerais d’écraser une de nos amies.

Fatimata regarda avec plus d’attention encore sur le sol. Celui-ci semblait remuer sous l’habit.

— La terre marche, dit-elle.

Mais ce n’était pas la terre, et elle comprit bientôt qu’il s’agissait là d’une armée compacte de fourmis.

Celles-ci déposèrent le vêtement sur le sol et s’éloignèrent. Fatimata fut bientôt habillée.

Comme elle était grande et mince, on l’aurait bien prise, en effet, pour un adolescent.

— Tu vas avoir une arme, reprit la voix. Entends comme le pic travaille.

De petits coups répétés parvenaient à ce moment. Bientôt après une autre armée de fourmis apporta à Fatimata une sagaie de bois dur bien épointé.

— Comment vous remercier tous ? fit la princesse émue et rassurée. Chenilles, araignées, pivert, que vous êtes bons !… Mais je voudrais vous demander quelque chose encore… Ma compagne, la jument ne peut bouger et il m'en coûte de la laisser seule ici sans rien pour la garantir de la pluie ou du vent…

— Je t'entends, fit la voix, tu voudrais que nous lui bâtissions une maison ? À l'ouvrage, mes frères.

Cette fois le sol se souleva vraiment, aux yeux étonnés de Fatimata. Il se creusait et se renflait d'une façon régulière autour de la jument et celle-ci fut bientôt abritée jusqu'à mi-jambes.

— La maison sera finie demain, reprit la voix. Eh bien, que dis-tu de notre travail, fillette ? Ne savons-nous pas bien bâtir ?

— Oh ! si, fit Fatimata en battant des mains. Et je sais qui tu es maintenant, tu es un termite.

— C'est cela, dit le termite en se perchant sur le pied de la jeune fille. Mais, voyons, puisque tu es rassurée sur l'abri de la jument, il faut te rendre auprès du roi. Tu te feras passer pour un jeune homme, et tu trouveras peut-être chez lui le moyen de retourner dans ta patrie.

— Oui, je pars, dit Fatimata. Au revoir, ma chère petite jument. Je ne t'oublierai pas. Pense à moi de ton côté. Ah ! comme tes conseils vont me manquer !

Sois tranquille, fit la jument, le termite m'a promis de m'apporter de tes nouvelles. Je le chargerai de mes conseils pour toi, suivant le cas.

Fatimata embrassa la jument, autour de laquelle les murs montaient à vue d'œil, et, tâchant d'assurer son pas, elle se dirigea du côté indiqué par le termite.

Celui-ci restait accroché à sa chaussure et semblait quelque minuscule pilote conduisant sa nef à travers une mer orageuse.

Ce ne fut pas sans crainte que la princesse approcha du village. Çà et là de nombreux squelettes indiquaient qu'en effet les femmes étrangères au pays avaient payé de leur vie le mauvais hasard de leur voyage. Et lorsqu'elle passait devant ces funèbres débris, Fatimata tournait la tête en pâlissant et en frémissant.

À la vue de ce jeune homme inconnu, les habitants du village se portèrent à sa rencontre et l'accablèrent de questions. Mais le Termite avait préparé

Fatimata à cette curiosité et ce fut sans trop s'émouvoir que la jeune fille put répondre.

On la mena devant le roi. C'était un homme grand et fort, au parler rude et au cœur plus rude encore.

— Tu as de la chance de n'être pas une femme, jeune homme, dit-il en posant lourdement sa main sur l'épaule de Fatimata. Sois le bienvenu. Je vais te faire donner un cheval et des chiens, et tu viendras chasser avec moi. Je suis aise d'avoir un compagnon qui vient de loin ; tu me raconteras des histoires de ton pays, cela me distraira. Mais d'abord, comme il se fait tard, je vais te faire conduire à ta chambre. Tu logeras près de ma case, car je me sens de la sympathie pour toi, et ainsi nous pourrons nous voir très souvent.

Fatimata remercia le roi de sa générosité et suivit un des officiers qui la mena jusqu'à une petite case séparée par une porte de la case royale.

— Tu es logé près du bâtiment où vivent les femmes et les filles du roi, lui dit l'officier. Celles-ci sont gardées par la vieille Souma, la tante du roi. C'est une vieille curieuse et médisante, personne ne l'aime mais on la craint. Tâche de ne pas avoir de dispute avec elle.

— Pourquoi en aurais-je ? fit Fatimata. Je ne lui parlerai même pas.

— Oh ! ce n'est pas une raison, reprit l'officier, et il s'en alla en hochant la tête.

— Ce voisinage ne me plaît guère, murmura le Termite à l'oreille de Fatimata quand ils furent seuls. Il faut que j'aille en avertir la jument. Ferme bien la porte qui donne sur le bâtiment en question et ne t'approche pas de ce côté-là. Je serai ici demain matin.

Le Termite s'éloigna rapidement, et Fatimata, heureuse de pouvoir se reposer enfin après les événements extraordinaires de la journée, se jeta sur son lit et s'endormit.

Mais elle était si lasse qu'elle oublia de fermer en dedans la porte qui donnait sur le bâtiment des femmes. Et il y avait deux heures que la jeune fille dormait profondément quand cette porte s'entr'ouvrit ; la vieille Souma passa par l'entrebâillement son visage cendreux qui ressemblait un peu à celui d'une belette.

— Il faut que je voie, se dit la vieille en approchant à pas muets, ce qu'est ce jeune étranger, dont le roi paraît si fort entiché déjà. Il a une voix de véritable fillette. Est-il vraiment prince comme il le dit ?

Et Souma se pencha au-dessus de la jeune fille qu'elle regarda attentivement.

— Qu’il est beau ! dit-elle, avec ses longs cils qui caressent sa joue, et son teint de café mûr. Mais… mais… ce n’est pas un jeune homme… c’est une femme, une jeune fille… oh !… Et personne ne sait cela !… moi seule… Que je vais donc m’amuser !

Et Souma se pencha au-dessus de la jeune fille qu'elle regarda attentivement.

L’expression du visage de la vieille était si méchante que ce dernier mot pouvait donner le frisson, et la porte venait de se refermer sur Souma quand Fatimata entendit murmurer son nom à son oreille, le termite était revenu.

— Te voici déjà démasquée par cette vieille sorcière, dit-il à la jeune fille, et ceci à cause de ton étourderie. Les craintes de la jument se sont réalisées encore plus tôt qu’elle ne le pensait elle-même, car dès que je lui eus parlé de cette porte, elle m’a conseillé de retourner immédiatement auprès de toi pour te garantir du danger. J’arrive trop tard.

— Que faire ? balbutia Fatimata les yeux pleins de larmes.

— Attendre et être sans cesse au guet. Je ne te quitterai pas et je dépêcherai de temps en temps un de mes frères à la jument pour lui dire où nous en sommes.

— Va-t-elle bien ? demanda Fatimata en soupirant.

— Très bien. Toujours attachée au sol toutefois. Mais sa maison est finie… Voici le jour. Lève-toi et tâche de te faire prendre en amitié par le roi avant que la vieille Souma n’ait pu te nuire dans son esprit.

Toute la journée Fatimata ne quitta pas le roi, qui était charmé de la conversation enjouée du jeune homme. Il n’avait jamais eu de fils et il en avait un immense regret, si bien que ce jeune étranger, qu’un naufrage avait jeté sur la côte (c’était ce que le termite avait conseillé à Fatimata de dire pour expliquer sa venue), lui paraissait envoyé par le ciel.

Il voulut l’avoir près de lui, pendant le repas et la chasse. Fatimata, qui n’était pas habituée à cette grande chère et à ces exercices violents, était épuisée de fatigue. Et, sans la présence constante du termite qui l’encourageait furtivement, elle se serait plus d’une fois trahie.

Mais cette journée se termina sans accroc.

Le lendemain fut une répétition de la veille. Le roi s’était mis en tête de faire de ce mince adolescent un homme robuste, et la vieille Souma, sa tante, l’avait fort engagé dans cette voie.

— Ce jeune homme paraît bien fragile, lui avait-elle dit d’un ton doucereux, tout en dissimulant une forte envie de rire. Fais-le baigner beaucoup, chasser toute la journée et lutter avec les jeunes gens de son âge.

Et, sans s’arrêter à la mine ambiguë de la vieille femme, le roi s’était promis de suivre ce bon conseil.

Une seconde journée de chasse acheva de briser les forces de Fatimata et elle demanda au roi la permission de se retirer avant le souper.

— Ne l’écoute pas, s’écria Souma qui s’était faufilée dans la salle, car il… aïe !…

Elle poussa un cri.

— Que ces femmes sont donc agaçantes avec leurs cris ! fit le roi fâché. Qu’as-tu tante ? dis vite ou sors.

— Je ne sais pas ce que c’est, fit Souma. Je me suis sentie piquée violemment, et je… aïe !…

— Cela recommence, dit d’un ton dur le roi impatienté. Sors à l’instant ! Et toi, mon enfant, ajouta-t-il d’une voix plus douce en se tournant vers Fatimata, va te reposer si tu en as besoin. En effet, tu es tout pâle.

Fatimata se hâta de profiter de la permission et regagna vite sa case. Mais en entrant, elle eut la désagréable surprise d’y trouver Souma.

— Que fais-tu ici ? balbutia-t-elle.

— Ce que je fais là, mon enfant ? dit Souma d’une voix insinuante. Je t’attendais pour te préparer à une bonne nouvelle. Tu sais l’affection que le roi a pour toi.

…Oui… balbutia Fatimata.

— Eh bien, il songe à t’attacher à lui par des liens de famille, ou plutôt, c’est moi qui y songe.

— Mais…

— Tu épouseras Romira, l’aînée de mes petites nièces et des filles du roi, et ainsi tu pourras succéder à celui-ci sur le trône… Hein ? ne suis-je pas gentille ? demanda Souma en riant comme un démon.

— Je… murmura faiblement la princesse.

— Remercie-moi et ne reste pas là à me regarder comme si je t’apportais une affreuse nouvelle. Romira est presque charmante ; si elle n’était si petite et si contrefaite et si elle ne cherchait pas continuellement à faire du mal à tout le monde, ce serait une jeune fille délicieuse. Tu aurais peut-être préféré la cadette, mais le droit d’aînesse est-là, et Romira doit se marier d’abord. C’est d’ailleurs ma nièce préférée. Tu peux voir comme je te veux du bien en te faisant ce cadeau, mais je me sens un cœur de mère pour toi, de véritable mère !

Fatimata était atterrée. L’animosité de Souma éclatait dans chacune de ses paroles, mais elle lui donnait une apparence aimable.

— À demain, mon enfant, fit la vieille. Dors bien, car demain ce sera le grand jour pour toi. Ah ! ah ! ah !

La porte se referma sur son rire sardonique. Fatimata se laissa tomber sur son lit, anéantie.

— Courage ! dit le termite. Je suis là. Conserve ton calme. Tu vois bien que la vieille Souma n’a pas encore dit ce qu’elle sait au roi. Ceci par cruauté, pour te tourmenter lentement, mais c’est autant de temps de gagné. Aie confiance et dors. Nous travaillons pour toi.

Le jour suivant, Fatimata fut appelée de bon matin devant le roi.

En l’apercevant, le visage dur de celui-ci se détendit et, en tendant la main à la princesse :

— J’ai décidé, lui dit-il, de t’attacher à moi et de te donner ma fille Romira en mariage aujourd’hui même. Je veux que tu sois mon héritier et c’est le plus sûr moyen de te donner mon trône après moi.

Fatimata balbutia des remerciements et le roi prit pour de la confusion enchantée cet embarras plein d’épouvante.

— Mets ta main dans la mienne, ajouta le roi. Tope ! les fiançailles sont conclues.

Fatimata jeta autour d’elle des regards angoissés.

— Tu cherches ta fiancée ? fit soudain la vieille Souma en entrant dans la salle. J’ai deviné ton impatience, mon enfant, et je te l’amène. Vois comme elle est belle !

Souma n’avait pas été mauvais peintre dans son portrait de la jeune fille. Celle-ci était à moitié naine et bossue ; de plus, elle ressemblait trait pour trait à sa tante, et son regard disait qu’elle en avait également l’âme.

— Je suis un peu jeune… murmura Fatimata en reculant devant son aimable fiancée.

— Le mariage te mûrira, mon enfant, fit Souma avec un sourire hideux.

Et Romira eut aussi une telle grimace de satisfaction que la pauvre Fatimata crut voir devant elle deux démons sortis de l’enfer. Elle pâlit et détourna les yeux.

Un cri la rappela à elle, un cri lugubre qui provoqua une panique dans la salle.

Romira venait de s’écrouler par terre, sans connaissance.

On l’emporta en hâte et tous les médecins et sorciers accoururent. Mais inutilement. Romira mourut étouffée. Un assistant déclara avoir vu sortir de sa bouche une sorte de fourmi qui s’était ensuite laissée tomber sur le sol et s’était faufilée on ne sait où, mais cette déclaration fut traitée de fable et tous les médecins assurèrent que la princesse était morte de joie.

Quand on annonça au roi et à toute la cour la fatale nouvelle, Fatimata eut un soupir de délivrance.

— J'ai une autre nièce, lui dit aussitôt Souma, qui avait remarqué l'éclair de soulagement de ses yeux. Une de perdue, une de retrouvée ! Ne t'ai-je pas dit que je t'aimais comme une mère ? Qu'on aille chercher Rohara !

Rohara, sans être un ange de beauté et de douceur, ressemblait moins à sa tante que sa sœur aînée et Fatimata eut le cœur saisi de compassion à la pensée que son ami le termite allait peut-être, pour la sauver, sacrifier une nouvelle victime.

— Oh ! pourquoi, se disait-elle, ne pas piquer cette mégère plutôt que d'autres qui, eux, sont innocents ? J'aurais dû prévoir cela… le lui dire. La jument a raison, j'ai un caractère d'enfant, sans réflexion ni volonté.

— Roi, mon neveu, disait cependant la vieille Souma d'une voix perçante, tout en lançant à Fatimata un regard de menace et de triomphe. Le deuil de tout à l'heure ne doit pas te faire oublier ta résolution d'assurer le royaume à ce beau jeune homme. Voici le fiancé, voici la fiancée, marie-les vite, ou gare au déluge !

Sa voix avait eu une intonation si bizarre que le roi en fut étonné.

— Quel déluge ? fit-il.

Souma se mit à rire en montrant sa mâchoire édentée.

Il y a des déluges de toutes sortes, dit-elle, il y a des paroles qui submergent, des mots qui engloutissent…

À cet instant, Fatimata, qui écoutait Souma comme un condamné écoute son arrêt de mort, entendit une toute petite voix qui murmurait à son oreille :

— Glisse-toi près de la porte.

Elle reconnut le ton léger du termite et commença à se rapprocher du seuil, espérant que Souma toute à son discours ne remarquerait pas son geste.

Mais Souma s'était arrêtée de parler. Le doigt en l'air, réclamant le silence, elle écoutait une imperceptible rumeur faite de craquements et de rongements. Tous prêtaient l'oreille et l'attention générale était telle que Fatimata n'osa pas continuer son mouvement vers la porte.

— Qu'est-ce que cela ? fit Souma.

Le roi eut un haussement d'épaules ennuyé.

— Tu parlais de déluge, reprit-il. Que signifiaient tes paroles ?

— Il faut le demander à ceux qui les comprennent avant de les avoir entendues, dit Souma.

— Est-ce une devinette ? fit brusquement le roi.

— Peut-être. Mais pour un du moins elle est devinée déjà.

Pendant ce court dialogue, Fatimata avait gagné du chemin vers la porte. Cependant elle dut s'arrêter encore : les voix s'étaient tues sur un signe du roi, chacun retenait son souffle pour écouter la rumeur imprécise et grandissante.

— Un cyclone ! disait l'un.

— Ouinndé qui veut fendre la terre ! disait l'autre.

— Ou qui arrache toutes les forêts de l'autre côté de la grande eau ! murmurait un troisième.

— Silence ! fit le roi qui regardait autour de lui avec inquiétude.

Mais il se surmonta pour ne pas se montrer troublé devant tous, et reprit en s'adressant à Souma :

— Vas-tu me donner le mot de l'énigme ?

— Il est devant toi.

Et Souma se tourna de tous côtés pour chercher Fatimata. Celle-ci n'avait plus qu'un pas à faire pour gagner la porte ; la mégère tendit vers elle sa main crochue ; elle devinait la fuite immédiate.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle, arrêtez-la !

Le roi et tous les assistants poussèrent un cri de surprise, Fatimata un cri de désespoir. Mais tout cela se confondit aussitôt en une même clameur : la case royale venait de s'effondrer.

D'instinct, Fatimata avait bondi au-dehors et elle s'était mise à courir de toutes ses forces, suivant les indications du termite.

— Par ici…, lui disait-il, par là… saute ce fossé… prends cette sente… traverse cette haie… grimpe ce monticule… longe ce champ…

Fatimata allait, allait, essoufflée, le cœur battant. Au loin les cris des gens du village s'estompaient et la princesse se croyait enfin le droit de respirer quand une voix qu'elle connaissait bien retentit derrière elle, menaçante et ironique.

— Ne cours pas si vite, mon enfant, tu vas te casser le cou et j'aurai le chagrin de perdre mon jouet. Ah ! ah ! ah ! C'était drôle, n'est-ce pas, cette petite séance, mais j'avoue que je ne m'attendais pas à la fin. Ne vas donc pas si vite, je ne peux pas te suivre !

— Courage, murmurait le termite – car Fatimata défaillait. – Il n’y a plus que ce petit bois à passer et nous atteindrons l’endroit où t’attend la jument. Courage surtout, courage !

— Oh ! la méchante ! criait Souma dont la voix parvenait de plus en plus distincte et claire à sa victime épouvantée. – Comme elle me fuit, moi qui l’aime tant ! Si j’avais eu l’âge, mon beau prince, ce n’est ni Romira ni Rohara que je t’aurais fait épouser, c’est moi, tu entends, moi seule ! Et quel bon ménage nous aurions fait ! Tu devrais m’être reconnaissant ou reconnaissante, comme tu voudras, de toutes mes bonnes dispositions pour toi. Ah ! ah ! Ah ! comme tu t’essouffles ! Et que vas-tu chercher par là ? Tu te diriges droit sur un grand précipice. Arrête-toi donc, que je t’attrape !

Fatimata se traînait. Il lui semblait que le sol se dérobait sous ses pieds et qu’elle descendait un nombre infini de marches, qu’elle tombait plutôt dans un trou noir qui l’attirait.

— Courage ! continuait à lui dire le termite, tout n’est pas encore fini. Rappelle-toi que mes frères sont arrivés à ronger les poutres de la case royale juste à temps pour permettre ta fuite. Aie confiance !

Mais Fatimata était anéantie. Elle ne sut pas comment elle arriva auprès de la jument, comment elle trouva la force d’empoigner sa crinière et de se mettre en selle.

L’abominable Souma accourait ; ses mains crochues tendues en avant.

— Arrêtez-la ! criait-elle de sa voix sifflante. Arrêtez cette enfant cruelle qui veut fuir sa mère !

— Ma mère ! ma mère ! toujours ma mère ! s’écria Fatimata délirante d’épouvante. Oh ! tuez-la, termites, tuez-la !

À ce mot, la jument s’envola d’un bond, soudainement descellée du sol, et Fatimata, en abaissant son regard au-dessous d’elle, aperçut le corps de la mégère qui, rongé par les termites, s’annihilait peu à peu.

La jument planait dans les nuages. Un jour ? dix jours ? un an ? une minute ? Qui pourrait le dire ?

Puis elle se posa sur le sol…

…Et Fatimata se trouva assise sur le lit de sa mère et toute confuse d’avoir dormi si longtemps.

On lui a dit qu’elle avait fait un rêve, mais tous les jours elle va à l’enclos caresser la vieille jument.

Et celle-ci a comme un sourire complice.

L’ami des bêtes

KALA était, comme l’on dit dans le Sud, « droite comme un chemin et jolie comme des verroteries ».

Aussi ne manquait-elle pas de prétendants, et son père pouvait aisément se targuer de sa noblesse pour évincer ceux qui ne lui semblaient pas assez riches.

Il appartenait d’ailleurs à la race des « Andriana » qui se prétend vieille comme la terre, et ce n’était pas fait pour diminuer sa fierté ni ses prétentions à marier splendidement sa fille.

C’est pourquoi il eut un regard bien dédaigneux quand Ratelomby vint lui demander la main d’Ikala.

— Es-tu noble ? lui demanda-t-il.

Or Ratelomby n’était pas noble. C’était seulement un jeune homme beau et fort et qui aimait de tout son cœur la fille de l’Andriana. Celle-ci, qui n’avait pas pour la noblesse le même culte que son père, n’aurait pas demandé mieux que de devenir la femme de Ratelomby et elle avait déjà maintes fois déclaré qu’elle mourrait s’il la donnait à un autre.

Mais comme il y avait seize ans que l’Andriana répétait qu’il ne donnerait sa fille qu’à un homme noble, il lui était difficile de se dédire au bout d’un si long temps.

Cependant Ikala le supplia tellement, chacun de ses voisins lui chanta si fort les louanges de Ratelomby, qu’il finit par admettre que la noblesse du cœur et de l’esprit vaut celle du sang, et il ajouta qu’il accepterait pour gendre celui qui témoignerait de qualités exceptionnelles.

L’espoir rentra dans le cœur des jeunes gens. Pour Ikala, Ratelomby était la perfection faite homme. Quant à Ratelomby, il se disait que, pour mériter Ikala, il se sentait prêt à tenter l’impossible.

Ce fut en effet l’impossible que lui demanda l’Andriana.

— Tu veux épouser ma fille ? dit-il à Ratelomby. Bien. Je vais seulement te mettre à l’épreuve pour savoir si tu as les qualités qui doivent, chez mon gendre, remplacer la noblesse des aïeux. Il y a au nord du village de grandes rizières qui m’appartiennent. Il faudrait plus de mille hommes travaillant pendant huit jours pour les mettre en état. Dans une semaine tu viendras me dire si tu es venu à bout de la besogne.

Ratelomby, malgré sa raison qui lui disait qu’un semblable travail était impossible à exécuter, se mit courageusement à la tâche. Et pendant huit jours, sans donner au sommeil plus d’une heure, il remua la terre.

C’était pitié de le voir pâle, couvert de sueur, maniant jour et nuit sa bêche, les yeux fixés vers tout cet espace qui s’allongeait devant lui. Il n’espérait pas arriver au bout du travail, mais il travaillait avec la même ardeur que s’il avait pu y arriver.

Au bout d’une semaine l’Andriana vint voir ses rizières, et il se mit à rire avec dédain.

— Cette épreuve-ci est mauvaise, dit-il. Passons à une autre. Il y a dans mes parcs, là-bas, à l’est du village, mille bœufs ; va chercher et amène-moi le taureau qui m’a appartenu le premier.

Ratelomby alla aux parcs et essaya de discerner, dans le troupeau, le plus ancien des bœufs. Mais les bêtes couraient, se bousculaient, changeaient de place sans cesse, et chaque coup d’œil montrait au jeune homme un bœuf plus vieux que celui qu’il venait de choisir.

Quand vers le soir, l’Andriana vint le rejoindre, Ratelomby fut incapable de lui désigner le bœuf demandé.

— Deuxième insuccès, dit froidement l’Andriana. Il te reste encore une chance : au sud du village, il y a un lac profond dans lequel je viens d’égrener le collier de ma fille. Va chercher les pierres précieuses.

Ratelomby courut au lac, et plongea, la tête la première. Mais il eut beau fouiller et refouiller la vase, il ne trouva rien. On dut le remonter sur la rive, presque asphyxié, à demi mort.

— Résultat nul ! fit l’Andriana en retournant à petits pas chez lui, tandis qu’on emportait vers la demeure de ses parents Ratelomby, épuisé et désespéré.

De mauvais jours s’écoulèrent pour Ikala qui passait ses jours et ses nuits à sangloter, pour Ratelomby qui allait et venait d’un air sombre, proche de la folie.

Or Ratelomby avait un frère à qui l’unissait une grande affection.

Ce frère s’appelait Ratolavy, il avait cinq ans de moins que son aîné.

Mais tandis que Ratelomby était beau et fort, Ratolavy, qu’un accident avait rendu infirme dès l’enfance, était chétif et d’une laideur affreuse. Cela n’empêchait pas les deux frères de se chérir, sans dédain de la part de Ratelomby, sans envie de la part de Ratolavy.

Aussi en voyant le sombre désespoir de son frère aîné, Ratolavy fut-il navré dans son cœur.

Il essaya par son esprit et ses mots drôles ou par des attentions gentilles de ramener le sourire sur les lèvres crispées de Ratelomby, et toute sa pensée se tendit vers ce but : redonner à son frère ce goût de la vie qui le fuyait.

Mais tous ses efforts étaient inutiles et il souffrait de son impuissance. Alors, pendant qu’assis à la porte de la case familiale, Ratelomby suivait des yeux, sans les voir, la fuite des nuages ou le vol capricieux des oiseaux, Ratolavy s’enfonçait dans la forêt, répétant douloureusement en une interminable mélopée.

— Ratelomby va mourir ! Ratelomby va mourir !

Un jour qu’il était particulièrement triste et que le visage de son frère lui avait paru plus désespéré que de coutume, un sanglier vint à passer devant lui.

Ratolavy était armé, mais il ne chassait jamais qu’avec répugnance. Il aimait les animaux qui ne s’apercevaient pas de sa laideur et il s’efforçait de ne pas leur faire de mal :

— Ne crains rien, grand sanglier, cria-t-il à l’animal qui le regardait incertain. Je suis un mauvais chasseur, je n’aime pas tuer. Et puis, j’ai bien d’autres soucis.

— Je te revaudrai cela ! lui cria le sanglier, en s’éloignant.

Ratolavy eut un bref sourire et poursuivit sa marche.

Tout à coup, le fil d’une toile d’araignée vint frôler son visage ; il allait l’écarter et passer, quand, dans la prison de soie, il aperçut ligotée et sans force une mouche aux ailes verdâtres. Dans un coin de la toile, une énorme araignée semblait couver sa proie de regards avides :

— Pauvre mouche ! dit Ratolavy. Il suffit que des cœurs souffrent en ce jour, grâce pour toi !

Et d'un coup de sagaie il déchira la toile.

— Frrr ! fit la mouche en s'envolant. On s'en souviendra !

Ratolavy hocha la tête et revint lentement à la case.

Dans la cour, des canards se disputaient autour de la pâtée. Un couple de canards sauvages s'était posé près du plat où picoraient les poules et les canards domestiques et ceux-ci défendaient âprement leur bien contre les étrangers.

Vous n'êtes pas charitables. Ils ont faim aussi ! dit Ratolavy ; et il demeura près du plat jusqu'à ce que les canards sauvages fussent rassasiés.

— Nous te serons reconnaissants, tu verras ! lui dirent les canards en s'éloignant à tire d'ailes.

Ratolavy pensa le soir à ses aventures.

— Jamais un animal n'est ingrat, se dit-il, et je suis sûr que le sanglier, la mouche et les canards me rendraient service si je le leur demandais.

Toute la nuit il échafauda son projet dans sa tête, et, dès l'aube il se rendit chez l'Andriana, père d'Ikala.

Tout le long du chemin, et se servant de ses mains comme porte-voix il avait crié dans l'espace :

— Sangliers, mouches, canards sauvages, si vous vous souvenez de moi, venez à mon aide, je vous en prie.

Et il lui avait semblé que la campagne, au loin, vibrait d'innombrables piétinements et de froufrous d'ailes.

Quand l'Andriana demanda à Ratolavy ce qu'il voulait, celui-ci lui répondit sans timidité : « La main d'ikala ».

— Comment ! s'écria l'Andriana toisant avec mépris le petit infirme. Depuis quand les polichinelles s'avisent-ils de prendre femme ?

— Depuis que les pères sont devenus des polichinelles, riposta sans se troubler Ratolavy.

L'Andriana devint rouge de fureur, mais se souvenant de sa noble origine, il se contint et dit avec une froideur hautaine :

— Je n'ai qu'une parole. Tout prétendant doit labourer mes rizières, trouver le plus vieux de mes bœufs, chercher au fond du lac les pierres du collier de ma fille. Va. Tu seras jugé avec la même impartialité que les autres, car un noble Andriana est respectueux de ses obligations.

Ratolavy fit un salut assez cavalier, et s'en alla boitillant vers les rizières.

Tous ceux qui le voyaient passer plaignaient la belle Ikala d’avoir un soupirant aussi mal bâti.

Mais Ratolavy ne s’apercevait pas des regards, il était tout à sa pensée et à son attente. Et il tendait l’oreille pour percevoir les bruits qui venaient de la forêt.

Quand il arriva aux rizières, il eut une exclamation de joie : des sangliers, par bandes nombreuses, fouillaient le sol de leurs défenses et de leur groin robuste.

Toute la journée, ils travaillèrent ainsi, épaule contre épaule. Pas un pouce de terre qui ne fût remué. Ratolavy était fou de joie. Les sangliers s’en allèrent quand ce fut fini.

Le soleil n’était pas encore couché lorsque Ratolavy se présenta devant l’Andriana.

— Viens voir tes rizières, lui dit-il.

À la vue d’un tel travail, le père d’ikala frémit. Il regarda son interlocuteur avec une sorte d’épouvante et comme s’il avait devant ses yeux un « Djinn », ni plus ni moins.

— La première épreuve est-elle bonne ? demanda Ratolavy.

— Oui, balbutia l’Andriana.

— Bien. Passons au bœuf.

Ils allèrent tous les deux aux parcs où paissait le troupeau. Et au moment où ils arrivaient, un petit nuage verdâtre se mit à planer au-dessus des bestiaux.

Bientôt un bœuf aux longues cornes jaunâtres fut littéralement couvert par le petit nuage.

— Merci, les mouches ! – fit Ratolavy en venant chercher au milieu du troupeau le bœuf qu’il amena devant l’Andriana. – Est-ce là ton plus ancien taureau ? lui demanda-t-il.

— Oui, oui ! fit l’Andriana qui était pâle de stupeur.

— Parfait. Et maintenant, occupons-nous du collier.

Il hâta le pas, laissant en arrière l’Andriana que ses jambes soutenaient à peine ; et lorsqu’il arriva au bord du lac, il vit celui-ci couvert de canards sauvages qui plongeaient et replongeaient avec ardeur.

Ratolavy s’assit et se mit à rêver, tandis que les canards continuaient leur nage et leurs plongeons.

Bientôt entre les mains du petit infirme s’entassa, pierre à pierre, le collier de la belle Ikala.

Il l’enfila à l’aide d’une longue liane et le fit miroiter. L’éclat des pierres qu’avivaient les derniers rayons du soleil couchant le fit sourire avec mélancolie.

— Comme leurs yeux vont briller, se dit-il.

Il se leva, salua de la main les canards qui s’envolaient avec des cris d’adieu et il courut aussi vite qu’il le put chez l’Andriana.

Celui-ci était assis devant la porte, encore tout éberlué, lorsque Ratolavy sans dire un mot lui mit dans la main le collier.

— Le voilà, dit-il.

L’Andriana eut une exclamation de surprise telle que Ikala s’approcha vivement de son père.

— Qu’y a-t-il donc ? fit-elle.

— Ikala, bégaya le père, ton collier, voilà ton collier… la troisième épreuve est terminée… Il est vainqueur.

— Eh bien ! fit Ikala qui regardait alternativement son père et Ratolavy, sans vouloir, sans oser comprendre.

— Eh bien ! mon enfant, dit gravement le premier, un Andriana n’a que sa parole, et tu es la fille d’un Andriana !

— Mais que veux-tu dire, père ? s’écria Ikala qui était devenue d’une pâleur mortelle.

— Je dis que ce jeune homme a triomphé des trois épreuves et que tu dois l’épouser.

— Ce jeune homme !… fit Ikala.

Elle n’acheva pas. Son cœur frissonnait. Elle avait trop espéré que ce qu’exigeait son père serait impossible à exécuter, puisque Ratelomby lui-même poussé, transporté par la puissance de son amour avait dû s’avouer vaincu.

Et voilà que l’impossible avait été fait. Elle ne pouvait plus attendre de secours que d’elle-même, que de sa fermeté.

Ikala ne connaissait pas Ratolavy, ou plutôt comme elle n’avait jamais eu d’yeux que pour Ratelomby, elle ne s’était pas souciée de savoir s’il avait ou n’avait pas de frère. L’homme qu’on lui présentait comme époux lui était donc inconnu. Elle n’osa pas le regarder en face à cause de sa laideur – elle eût craint de laisser échapper un mouvement de dégoût, mais elle lui dit d’un ton assuré :

— Je regrette que tu aies tenté ces épreuves sans t’assurer de mon consentement, car tu aurais appris que mon cœur n’est plus libre et que tes

victoires n’y peuvent rien changer.

— Ikala, s’écria l’Andriana, ne t’ai-je pas prévenue que seul serait ton époux celui qui triompherait des épreuves ?

— C’est Ratelomby qui a triomphé réellement, dit la jeune fille avec vivacité, car il a tenté l’impossible sans autre secours que son amour et sa volonté, tandis que celui-ci…

— Je suis content de t’entendre ainsi parler de Ratelomby, mon frère bien-aimé, dit Ratolavy avec un doux sourire.

— Ratelomby est ton frère ? s’écria Ikala. Et tu oses rechercher la même femme que lui ? Quelle horreur !

— Calme-toi, fit plus doucement encore Ratolavy. C’est vrai, j’ai demandé à ton père « la main d’Ikala », mais je n’ai pas dit que c’était pour moi !

Ikala battit joyeusement des mains et regarda Ratolavy avec des yeux plus brillants que les pierres de son collier.

— Oui, reprit Ratolavy souriant du bonheur de la jeune fille, je n’ai été qu’un simple ambassadeur. Et mon frère attend sa fiancée. Je m’étais toujours promis de travailler à le rendre heureux. Je suis fier de l’avoir fait. Et, ajouta-t-il tout bas, je suis bien plus encore reconnaissant d’avoir pu le faire grâce à vous, ô mes amis, canards, mouches, sangliers. Grâce à vous, Bêtes qui, comme les hommes, mieux que les hommes, savez vous souvenir des bienfaits.

— Pardon fit l’Andriana, nous ne nous étions pas compris !… Triompher des épreuves par procuration, est-ce bien acceptable, et suffisant ?…

— Oui, fit Ratolavy, tranquillise-toi Andriana, l’honneur est sauf. Et pour un homme de ta race, c’est le principal. Mais allons rejoindre mon frère, j’ai hâte de lui redonner la vie…

Et pendant qu’assis à la porte de leur case, Ratelomby et Ikala, les mains enlacées, suivaient des yeux, sans les voir, la fuite des nuages ou le vol capricieux des oiseaux, Ratolavy s’enfonçait dans la forêt, répétant en un refrain plein de douceur et de résignation :

— Ils sont heureux ! ils sont heureux ! ils sont heureux !

Et pendant qu'assis à la porte de leur case...

Si ces contes ne sont pas vrais, ce n’est pas moi qui suis un menteur, mais les anciens qui les ont inventés.